Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny; j'y suis née en 1884; probablement je n'y mourrai pas.Mon Manuel de *géographie départementale* s'exprime ainsi; «Montigny—en—Fresnois, jolie petite ville de 1950 habitants, construite en amphithéâtre sur la Thaize; on y admire une tour sarrasine bien conservée.. » Moi, ça ne me dit rien du tout, ces descriptions—là! D'abord, il n'y a pas de Thaize; je sais bien qu'elle est censée traverser des prés au—dessous du passage à niveau; mais en aucune saison vous n'y trouveriez de quoi laver les pat tes d'un moineau. Montigny construit «en amphithéâtre »? Non, je ne le vois pas ainsi; à ma manière, c'est des maisons qui dégringolent, de puis le haut de la colline jusqu'en bas de la vallée; ça s'étage en escalier au—dessous d'un gros château, rebâti sous Louis XV et déjà plus délabré que la tour sarrasine, épaisse, basse, toute gaînée de lierre, qui s'effrite par en haut, un petit peu chaque jour. C'est un village, et pas une ville; les rues, grâce au ciel, ne sont pas pavées; les averses y roulent en petits torrents, secs au bout de deux heures; c'est un village, pas très joli même, et que pourtant j'adore.

Le charme, le délice de ce pays fait de collines et de vallées si étroites que quelques—unes sont des ravins, c'est les bois, les bois profonds et envahisseurs, qui moutonnent et ondulent jusque làbas, aussi loin qu'on peut voir. Des prés verts les trouent par places, de petites cultures aussi, pas grand'chose, les bois superbes dévorant tout. De sorte que cette belle contrée est affreusement pauvre, avec ses quelques fermes disséminées, si peu nombreuses, juste ce qu'il faut de toits rouges pour faire valoir le vert velouté des bois.

Chers bois! Je les connais tous; je les ai battus si souvent. Il y a les bois—taillis, des arbustes qui vous agrippent méchammcnt la figure au passage, ceux—là sont pleins de soleil, de fraises, de muguet, et aussi de serpents. J'y ai tressailli de frayeurs suffocantes à voir glisser devant mes pieds ces atroces petits corps lisses et froids; vingt fois je me suis arrêtée, haletante, en trouvant sous ma main, près de la «passe—rose », une couleuvre bien sage, roulée en colimaçon régulièrement, sa tête en dessus, ses petits yeux dorés me regardant; ce n'était pas dangereux, mais quelles terreurs! Tant pis, je finis toujours par y retourner seule ou avec des camarades; plutôt seule, parce que ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces, ça a peur des petites bêtes, des chenilles veloutées et des araignées des bruyères, si jolies, rondes et roses comme des perles, ça crie, c'est fatigué,—insupportables enfin.

Et puis il y a mes préférés, les grands bois qui ont seize et vingt ans, ça me saigne le cœur d'en voir couper un; pas broussailleux, ceux—là, des arbres comme des colonnes, des sentiers étroits où il fait presque nuit à midi, où la voix et les pas sonnent d'une façon inquiétante. Dieu, que je les aime! Je m'y sens tellement seule, les yeux perdus loin entre les arbres, dans le jour vert et mystérieux, à la fois délicieusement tranquille et un peu anxieuse, à cause de la solitude et de l'obscurité vague... Pas de petites bêtes, dans ces grands bois, ni de hautes herbes, un sol battu, tour à tour sec, sonore, ou mou à cause des sources; des lapins à derrières blancs les traversent; des chevreuils peureux dont on ne fait que deviner le passage, tant ils courent vite; de grands faisans lourds, rouges, dorés; des sangliers (je n'en ai pas vu); des loups — j'en ai entendu un, au commencement de l'hiver, pendant que je ramassais des faînes, ces bonnes petites faînes huileuses qui grattent la gorge et font tousser. Quelquefois des pluies d'orage vous surprennent dans ces grands bois—là: on se blottit sous un chêne plus épais que les autres, et, sans rien dire, on écoute la pluie crépiter là—haut comme sur un toit, bien à l'abri, pour ne sortir de ces profondeurs que tout éblouie et dépaysée, mal à l'aise au grand jour.

Et les sapinières! Peu profondes, elles, et peu mystérieuses, je les aime pour leur odeur, pour les bruyères roses et violettes qui poussent dessous, et pour leur chant sous le vent. Avant d'y arriver, on traverse des futaies serrées, et tout d'un coup, on a la surprise délicieuse de déboucher au bord d'un étang, un étang lisse et profond, enclos de tous côtés par les bois, si loin de toutes choses! Les sapins poussent dans une espèce d'île, au milieu; il faut passer bravement à cheval sur un tronc déraciné qui rejoint les deux rives. Sous les sapins, on allume du feu, même en été, parce que c'est défendu; on y cuit n'importe quoi, une pomme, une poire, une pomme de terre volée dans un champ, du pain bis faute d'autre chose; ça sent la fumée amère et la résine, c'est abominable, c'est exquis.

J'ai vécu dans ces bois dix années de vagabondages éperdus, de conquêtes et de découvertes; le , jour où il me faudra les quitter j'aurai un gros chagrin.

***

Quand, il y a deux mois, j'ai eu quinze ans sonnés, j'ai allongé mes jupes jusqu'aux chevilles, on a démoli la vieille école et on a changé l'institutrice. Les jupes longues, mes mollets les exigeaient, qui tiraient l'œil, et me donnaient déjà trop l'air d'une jeune fille; la vieille école tombait en ruines; quant à l'institutrice, la pauvre bonne Madame X..., quarante ans, laide, ignorante, douce, et toujours affolée devant les inspecteurs d'académie, même devant les inspecteurs primaires, le docteur Dutertre, délégué cantonal, avait besoin de sa place pour y installer une protégée à lui. Dans ce pays, ce que Dutertre veut, le ministre le veut.

Pauvre vieille école, délabrée, malsaine, mais si amusante! Ah! les beaux bâtiments qu'on construit ne te feront pas oublier.(1)

————————

(1). Le nouveau «groupe scolaire » pousse depuis sept ou huit mois, dans un jardin avoisinant acheté tout exprès, mais nous ne nous intéressons guère, jusqu'à présent, à ces gros cubes blancs qui montent peu à peu; malgré la rapidité (inusitée en ce pays de paresseux) avec laquelle sont menés les travaux, les écoles ne seront pas achevées, je pense, avant l'Exposition. Et alors, munie de mon Brevet élémentaire, j'aurai quitté l'École, — malheureusement.

Les chambres du premier étage, celles des instituteurs, étaient maussades et incommodes; le rez—de—chaussée, nos deux classes l'occupaient, la grande et la petite, deux salles incroyables de laideur et de saleté, avec des tables comme je n'en revis jamais, diminuées de moitié par l'usure, et sur lesquelles nous aurions dû, raisonnablement, devenir bossues au bout de six mois. L'odeur de ces classes, après les trois heures d'étude du matin et de l'après—midi, était littéralement à renverser. Je n'ai jamais eu de camarades de mon espèce, car les rares familles bourgeoises de Montigny envoient, par genre, leurs enfants en pension au chef—lieu, de sorte que l'école ne compte guère pour élèves que des filles d'épiciers, de cultivateurs, de gendarmes et d'ouvriers surtout; tout ça assez mal lavé.

Moi, je me trouve dans ce milieu étrange parce que je ne veux pas quitter Montigny; si j'avais une maman, je sais bien qu'elle ne me laisserait pas vingt—quatre heures ici, mais papa, lui, ne voit rien, ne s'occupe pas de moi, tout à ses travaux, et ne s'imagine pas que je pourrais être plus convenablement élevée dans un couvent ou dans un lycée quelconque. Pas de danger que je lui ouvre les yeux!

Comme camarades, donc, j'eus, j'ai encore Claire (je supprime le nom de famille), ma sœur de lait, une fillette douce, avec de beaux yeux tendres et une petite âme romanesque, qui a passé son temps d'école à s'amouracher tous les huit jours (oh! platoniquement) d'un nouveau garçon, et qui, maintenant encore, ne demande qu'à s'éprendre du premier imbécile, sous—maître ou agent voyer, en veine de déclarations «poétiques ».

Puis la grande Anaïs (qui réussira sans doute à franchir les portes de l'École de Fontenay—auxRoses, grâce à une prodigieuse mémoire lui tenant lieu d'intelligence véritable), froide, vicieuse, et si impossible à émouvoir que jamais elle ne rougit, l'heureuse créature! Elle possède une véritable science du comique et m'a souvent rendue malade de rire. Des cheveux ni bruns ni blonds, la peau jaune, pas de couleur aux joues, de minces yeux noirs, et longue comme une rame à pois. En somme, quelqu'un de pas banal; menteuse filouteuse, flagorneuse, traîtresse, elle saura se tirer d'affaire dans la vie, la grande Anaïs! A treize ans, elle écrivait et donnait des rendez—vous à un nigaud de son âge; on l'a su et il en est résulté des histoires qui ont ému toutes les gosses de l'École, sauf elle. Et encore les Jaubert, deux sœurs, deux jumelles, même, bonnes élèves, ah! bonnes élèves, je crois bien, je les écorcherais volontiers, tant

elles m'agacent avec leur sagesse, et leurs jolies écritures propres, et leur ressemblance niaise, des figures molles et mates, des yeux de mouton pleins de douceur pleurarde. Ça travaille toujours, c'est plein de bonnes notes, c'est convenable et sournois, ça souffle une haleine à la colle forte, pouah!

Et Marie Belhomme, bébête, mais si gaie! raisonnable et sensée, à quinze ans, comme une enfant de huit ans peu avancée pour son âge, elle abonde en naïvetés colossales qui désarment notre méchanceté et nous l'aimons bien, et j'ai toujours dit force choses abominables devant elle parce qu'elle s'en choque sincèrement, d'abord, pour rire de tout son cœur une minute après en levant au plafond ses longues mains étroites «ses mains de sage—femme » dit la grande Anaïs. Brune et mate, des yeux noirs longs et humides, Marie ressemble, avec son nez sans malice, à un joli lièvre peureux. Ces quatre—là et moi, nous formons cette année la pléïade enviée, désormais au—dessus des «grandes » nous aspirons au brevet élémentaire. Le reste, à nos yeux, c'est la lie, c'est le vil peuple! Je présenterai quelques autres camarades au cours de ce journal, car c'est décidément un journal, ou presque, que je vais commencer...

Mm°X, qui a reçu l'avis de son changement, en a pleuré, la pauvre femme, toute une journée,— et nous aussi — ce qui m'inspire une solide aversion contre sa remplaçante. En même temps que les démolisseurs de la vieille école paraissent dans les cours de récréation, arrive la nouvelle institutrice, Mlle Sergent, accompagnée de sa mère, grosse femme en bonnet, qui sert sa fille et l'admire, et qui me fait l'effet d'une paysanne finaude, connaissant le prix du beurre, mais pas méchante au fond. Mlle. Sergent, elle, ne paraît rien moins que bonne, et j'augure mal de cette rousse bien faite, la taille et les hanches rondes, mais d'une laideur flagrante, la figure bouffie et toujours enflammée, le nez un peu camard, entre deux petits yeux noirs, enfoncés et soupçonneux. Elle occupe dans l'ancienne école une chambre qu'il n'est pas nécessaire de démolir tout de suite, et son adjointe de même, la jolie Aimée Lanthenay, qui me plaît autant que sa supérieure déplaît. Contre Mlle. Sergent, l'intruse, je conserve ces jours—ci une attitude farouche et révoltée; elle a déjà tenté de m'apprivoiser mais j'ai regimbé d'une façon presque insolente. Après quelques escarmouches vives, il me faut bien la reconnaître institutrice tout à fait supérieure, nette, cassante souvent, d'une volonté qui serait admirablement lucide si la colère ne l'aveuglait parfois. Avec plus d'empire sur elle—même, cette femme—là serait admirable; mais qu'on lui résiste: les yeux flambent, les cheveux roux se trempent de sueur.je l'ai vue avant hier sortir pour ne pas me jeter un encrier à la tête.

Pendant les récréations, comme le froid humide de ce vilain automne ne m'engage guère à jouer, je cause avec Mlle. Aimée. Notre intimité progresse très vite. Nature de chatte caressante, délicate et frileuse, incroyablement câline, j'aime à regarder sa frimousse rose de blondinette, ses yeux dorés aux cils retroussés. Les beaux yeux qui ne demandent qu'à sourire! Ils font retourner les gars quand elle sort. Souvent, pendant que nous causons sur le seuil de lá petite classe empressée, Mlle. Sergent passe devant nous pour regagner sa chambre, sans rien dire, fixant sur nous ses regards jaloux et fouilleurs. Dans son silence nous sentons, ma nouvelle amie et moi, qu'elle enrage de nous voir «corder» si bien.

Cette petite Aimée — elle a 19 ans et me vient à l'oreille — bavarde comme une pension naire qu'elle était encore il y a trois mois, avec un besoin de tendresse, de gestes blottis, qui me touche. Des gestes blottis! Elle les contient dans une peur instinctive de Mlle Sergent, ses petites mains froides serrées sous le collet de fausse fourrure (la pauvrette est sans argent comme des milliers de ses pareilles). Pour l'apprivoiser, je me fais douce, sans peine, et je la questionne, assez contente de la regarder. Elle parle, jolie en dépit, ou à cause, de sa frimousse irrégulière. Si les pommettes saillent un peu trop, si, sous le nez court, la bouche un peu trop renflée fait un drôle de petit coin à gauche quand elle rit, en revanche quels yeux merveilleux couleur d'or jaune, et quel teint, un de ces teints délicats à l'œil, si solides que le froid ne les bleuit même pas! Elle parle, elle parle, — et son père qui est tailleur de pierres, et sa mère qui tapait souvent, et sa sœur et ses trois frères, et la dure École normale du chef—lieu où l'eau gelait dans les brocs, où elle tombait toujours de sommeil parce qu'on se lève à cinq heures (heu reusement la maîtresse d'anglais était bien gentille pour elle) et les vacances dans sa famille où on la forçait à se remettre au ménage, en disant qu'elle serait mieux à tremper la soupe qu'à faire la demoiselle,— tout ça défile dans son bavardage, toute

cette jeunesse de misère qu'elle supportait impatiemment et dont elle se souvient avec terreur.

Petite Mlle. Lanthenay, votre corps souple cherche, et appelle, un bien—être inconnu; si vous n'étiez pas institutrice—adjointe à Montigny, vous seriez peut—etre... je ne veux pas dire quoi. Mais que j'aime vous entendre et vous voir, vous qui avez quatre ans de plus que moi, et de qui je me sens, à chaque instant, la sœur aînée!

Ma nouvelle confidente me dit un jour qu'elle sait pas mal d'anglais, et cela m'inspire un projet tout simplement merveilleux. Je demande à papa (puisqu'il me tient lieu de maman) s'il ne voudrait pas me faire donner par Mlle. Aimée Lanthenay des leçons de grammaire anglaise. Papa trouve l'idée géniale, comme la plupart de mes idées, et, «pour boucler l'affaire», comme il dit, m'accompagne chez Mlle. Sergent. Elle nous reçoit avec une politesse impassible, et, pendant que papa lui expose son projet, paraît l'approuvér; mais je sens une vague inquiétude de ne pas voir ses yeux pendant qu'elle parle.(Je me suis aperçue très vite que ses yeux disent toujours sa pensée, sans qu'elle puisse la dissimuler, et je suis anxieuse de constater qu'elle les tient obstinément baissés). On appelle Mme Aimée qui descend empressée, rougissante, et répétant «Oui Monsieur», et «Certainement Monsieur », sans trop savoir ce qu'elle dit, pendant que je la regarde, toute contente de ma ruse, et réjouie à la pensée que je vais, désormais, l'avoir avec moi plus intimement que sur le seuil de la petite classe. Prix des leçons: quinze francs par mois, deux séances par semaine; pour cette pauvre petite adjointe qui gagne soixante—quinze francs par mois et paie sa pension là—dessus, c'est une aubaine inespérée. Je crois aussi qu'elle a du plaisir à se trouver plus souvent avec moi. Pendant cette visite—là, je n'échange guère que deux ou trois phrases avec elle.

Premier jour de leçon! Je l'attends après la classe, pendant qu'elle réunit ses livres d'anglais, et en route pour la maison! J'ai installé un coin confortable pour nous deux dans la bibliothèque de papa, une grande table, des cahiers et des plumes, avec une bonne lampe qui n'éclaire que la table. Mlle. Aimée, très embarrassée (pourquoi ?) rougit, toussotte:

– Allons, Claudine, vous savez votre alphabet, je pense?

– Bien sûr, Mademoiselle, je sais aussi un peu de grammaire anglaise, je pourrais très bien faire cette petite version—là. On est bien, s'pas ici?

– Oui, très bien.

Je demande, en baissant un peu la voix pour prendre le ton de nos bavardages:

– Est—ce que Mlle. Sergent vous a reparlé de mes leçons avec vous?

– Oh! presque pas. Elle m'a dit que c'était une chance pour moi, que vous ne me donneriez pas de peine, si vous vouliez seulement travailler un peu, que vous appreniez avec une grande facilité quand vous vouliez bien.

– Rien que ça? C'est pas beaucoup! Elle pensait bien que vous me le répéteriez.

– Voyons, Claudine, nous ne travaillons pas. Il n'y a en anglais qu'un seul article. etc., etc. Au bout de dix minutes d'anglais sérieux, j'interroge encore:

— Vous n'avez pas remarqué qu'elle n'avait pas l'air content quand je suis venue avec papa pour demander de prendre des leçons avec vous?

— Non. Si. Peut—être, mais nous ne nous sommes presque pas parlé le soir.

— Otez donc votre jaquette, on étouffe toujours chez papa.

Ah! comme vous êtes mince, on vous casserait t Vos yeux sont bien jolis à la lumière. Je dis tout ça parce que je le pense, et que je prends plaisir à lui faire des compliments, plus de plaisir que si j'en recevais pour mon compte. Je demande:

— Vous couchez toujours dans la même chambre que Mlle. Sergent?

Cette promiscuité me paraît odieuse, mais le moyen de faire autrement! Toutes les autres chambres sont déjà démeublées, et on commence à enlever le toit. La pauvre petite soupire:

– Il faut bien, mais c'est ennuyeux comme tout! Le soir, à neuf heures, je me couche tout de suite, vite, vite, et elle vient se coucher après; mais c'est tout de même désagréable, quand on est si peu à son aise ensemble.

– Oh! ça me blesse pour vous, énormément! Comme ça doit vous assommer de vous habiller devant elle, le matin! Je détesterais me montrer en chemise à des gens que je n'aime pas!

Mlle. Lanthenay sursaute en tirant sa montre:

– Mais enfin, Claudine, nous ne faisons rien! Travaillons donc!
– Oui. Vous savez qu'on attend de nouveaux sous-maîtres?
– Je sais, deux. Ils arrivent demain.
— Ça va être amusant! Deux amoureux pour vous!
– Oh! taisez—vous donc. D'abord tous ceux que j'ai vus étaient si bêtes que ça ne me tentait guère; je sais déjà leurs noms, à ceux-ci, des noms ridicules: Antonin Rabastens et Armand Duplessis.
–Je parie que ces pierrots-là vont passer vingt fois par jour dans notre cour, sous prétexte que l'entrée des garçons est encombrée de démolitions..
— Claudine, écoutez, c'est honteux, nous n'avons rien fait aujourd'hui!
— Oh! c'est toujours comme ça le premier jour. Nous travaillerons beaucoup mieux vendredi prochain; il faut bien le temps de se mettre en train.
—
Malgré ce raisonnement remarquable, Mlle. Lanthenay, impressionnée de sa propre paresse, me fait travailler sérieusement jusqu'à la fin de l'heure; après quoi je la reconduis au bout de la rue. Il fait nuit, il gèle, ça me fait peine de voir cette petite ombre menue s'en aller dans ce froid et dans ce noir, pour rentrer chez la Rousse aux yeux jaloux.

Cette semaine nous avons goûté des heures de joie pure, parce qu'on nous employa, nous, les grandes, à déménager le grenier, pour en descendre les livres et les vieux objets qui l'encombraient. Il a fallu se presser; les maçons attendaient pour démolir le premier étage. Ce furent des galopades insensées dans les greniers et les escaliers; au risque d'être punies, nous nous aventurions, la grande Anaïs et moi, jusque dans l'escalier conduisant aux chambres des instituteurs, dans l'espoir d'entrevoir enfin les deux nouveaux sous—maîtres demeurés invisibles depuis leur arrivée...

Hier, devant un logis entre—bâillé, Anaïs me pousse, je trébuche et j'ouvre la porte avec ma tête. Alors nous pouffons et nous restons plantées sur le seuil de cette chambre, justement une chambre d'adjoint, vide, par bonheur, de son locataire; nous l'inspectons rapidement. Au mur et sur la cheminée, de grandes chromolithographies banalement encadrées: une Italienne avec des cheveux foisonnants, des dents éclatantes et la bouche trois fois plus petite que les yeux; comme pendant, une blonde pâmée qui serre un épagneul sur son corsage

à rubans bleus. Au-dessus du lit d'Antonin Rabastens (il a fixé sa carte sur la porte avec quatre punaises) des banderolles s'entrecroisent, aux couleurs russes et françaises. Quoi encore? une table avec une cuvette, deux chaises, des papillons piqués sur des bouchons de liège, des romances éparpillées sur la cheminée, et rien de plus. Nous regardons tout sans rien dire, et tout d'un coup nous nous sauvons vers le grenier en courant, oppressées de la crainte foll que le nommé Antonin (on ne s'appelle pas Antonin!) ne vienne à monter l'escalier; notre piétinement, sur ces marches défendues, est si tapageur qu'une porte s'ouvre au rez-de-chaussée, la porte de la classe des garçons, et quelqu'un se montre, en demandant avec un drôle d'accent marseillais: «Qu'est-ce que c'est, pas moins? Depuis demi—heure j'entends des chevox dans l'escalier? » Nous avons encore le temps d'entrevoir un gros garçon brun avec des joues bien portantes.... Là-haut, en sûreté ma complice me dit en soufflant:

– Hein, s'il savait que nous venons de sa chambre!
– Oui, il ne se consolerait pas de nous avoir ratées.
– Ratées? reprend Anaïs avec un sérieux de glace, il a l'air d'un gars solide qui ne doit pas vous rater.
– Grande sale, va!

Et nous poursuivons le déménagement du grenier; c'est un enchantement de farfouiller dans cet amas de livres et de journaux à emporter, qui appartiennent à M"° Sergent. Bien entendu, nous feuilletons le tas avant de les descendre et je constate qu'il y a là l'Aphrodite de Pierre Louys avec de nombreux numéros du Journal Amusant. Nous nous régalons, Anaïs et moi, émoustillées d'un dessin de Gerbault: Bruits de couloirs, des messieurs en habit noir occupés à chatouiller de gentilles danseuses d'Opéra, en maillot et en jupe courte, qui gesticulent et criaillent. Les autres élèves sont descendues; il fait sombre dans le grenier, et nous nous attardons à des images qui nous font rire, des Albert Guillaume, d'un raide!

Tout d'un coup nous sursautons, car quelqu'un ouvre la porte en demandant d'un ton à l'ail: «Hé! qui peut faire cet infernal tapage dans l'escalier?» Nous nous levons, graves, les bras chargés de livres, et nous disons posément:

«Bonjour Monsieur » maîtrisant une envie de rire qui nous tord. C'est le gros sous-maître à figure réjouie de tout à l'heure. Alors, parce que nous sommes de grandes filles paraissant bien seize ans, il s'excuse et s'en va en disant:

«Mille pardons, Mesdemoiselles ». Et derrière son dos nous dansons silencieusement, en lui faisant des grimaces comme des diables. Nous descendons en retard; on nous gronde; Mlle Sergent me demande: «Qu'est-ce que vous pouviez bien faire là-haut? — Mademoiselle, nous mettions en tas des livres pour les descendre. » Et je pose devant elle, ostensiblement, la pile de livres, avec l'audacieuse Aphrodite et les numéros du Journal Amusant pliés dessus, l'image en dehors. Elle voit tout de suite; ses joues rouges deviennent plus rouges, mais, vite raccrochée, elle explique: «Ah! ce sont les livres de l'instituteur que vous avez descendus, tout est si mêlé dans ce grenier commun, je les lui rendrai. » Et la semonce s'arrête là; pas la moindre punition pour nous deux. En sortant, je pousse le coude d'Anaïs dont les yeux minces sont plissés de rire:

– Hein, il a bon dos, l'instituteur!
–Tu penses, Claudine, comme il doit collectionner des «bêtises» (2) cet innocent! S'il ne croit pas que les enfants naissent dans les choux, c'est tout juste.

————————————————————
(2). Saletés dans le patois d'ici. Exemple: Si l'on va au mois des Fredonnes, le soir, on peut y rencontrer les gars et les «gobettes » y faire leurs bétises.
————— ——————————, —

Car l'instituteur est un veuf triste, incolore, on sait à peine s'il existe, il ne quitte sa classe que pour s'enfermer dans

sa chambre.

Je prends le vendredi suivant, ma deuxième leçon avec Mlle Aimée Lanthenay. Je lui demande:

– Est-ce que les sous-maîtres vous font déjà la cour?
– Oh! justement, Claudine, ils sont venus hier nous «rendre leurs devoirs ». Le bon enfant et qui fait le beau, c'est Antonin Rabastens.
— Dit «la perle de la Canebière »; et l'autre, comment est-il?
— Maigre, beau, intéressant de figure, il s'appelle Armand Duplessis.
– Ce serait un péché de ne pas le surnommer «Richelieu ».

Elle rit:

— Un nom qui va lui rester parmi les élèves, méchante Claudine. Mais quel sauvage! Il ne dit rien que oui et non.

Ma maîtresse d'anglais me semble adorable ce soir—là, sous la lampe de la bibliothèque; ses yeux de chat brillent tout en or, malins, câlins, et je les admire, non sans me rendre compte qu'ils ne sont ni bons, ni francs, ni sûrs. Mais ils scintillent d'un tel éclat dans sa figure fraîche, et elle semble se trouver si bien dans cette chambre chaude et assourdie que je me sens déjà prête à l'aimer tant et tant, avec tout mon cœur déraisonnable. Oui, je sais très bien, depuis longtemps, que f'ai un cœur déraisonnable, mais, de le savoir, ça ne m'arrête pas du tout.

— Et *Elle*, la Rousse, elle ne vous dit rien, ces jours-ci ?

— Non, elle est même assez aimable, je ne la crois pas si fâchée que vous le pensez, de nous voir bien ensemble.
– Poûoûoûh! Vous ne voyez pas ses yeux! Ils sont moins beaux que les vôtres, mais plus méchants. Jolie petite Mademoiselle, que vous êtes mignonne! ..

Elle rougit beaucoup, et me dit sans aucune conviction:

— Vous êtes un peu folle, Claudine, je commence à le croire, on me l'a tant dit!

— Oui, je sais bien que les autres le disent, mais qu'est—ce que ça fait ?Je suis contente d'être avec vous; parlez—moi de vos amoureux.
– Je n'en ai pas! Vous savez, je crois que nous verrons souvent les deux adjoints; Rabastens me semble très «mondain », et traîne son collègue Duplessis avec lui. Vous savez aussi que je ferai sans doute venir ma petite sœur comme pensionnaire, ici?
– Votre sœur, je m'en moque pas mal. Quel âge a-t-elle?
– Votre âge, quelques mois de moins, quinze ans ces jours-ci.
— Elle est gentille?
– Pas jolie, vous verrez; un peu timide et sauvage.
– Zut pour votre sœur! Dites donc, j'ai vu Rabastens dans le grenier, il est monté exprès. Il possède un solide accent de Marseille, ce gros Antonin!
– Oui, mais il n'est pas trop laid... Voyons Claudine, travaillons donc, vous n'avez pas honte? Lisez ça et traduisez.

Elle a beau s'indigner, le travail ne marche guère.

Je l'embrasse en lui disant au revoir.

Le lendemain, pendant la récréation, Anaïs était en train, pour m'abrutir, de danser devant moi une danse de

possédée, tout en gardant sa figure fermée et froide, quand voici que Rabastens et Duplessis surgissent à la porte de la cour.

Comme nous sommes là, Marie Belhomme, la grande Anaïs et moi, ces messieurs saluent, et nous répondons avec une correction froide. Ils entrent dans la grande salle où Mesdemoiselles corrigent les cahiers, et nous les voyons causer et rire avec elles. Alors, je me découvre un besoin urgent et subit de prendre mon capuchon, resté sur mon pupitre, et je me précipite dans la classe, poussant la porte, comme si je n'avais jamais supposé que ces messieurs pussent s'y trouver; puis je m'arrête, jouant la confusion, sur le seuil.

Mlle Sergent ralentit ma course par un «Soyez plus calme, Claudine », à frapper une carafe, et je me retire à pas de chat; mais j'ai eu le temps de voir que Mlle Aimée Lanthenay rit en bavardant avec Duplessis, et fait des grâces pour lui. Attends, beau ténébreux, demain ou après, il y aura une chanson sur toi, ou des calembours faciles, ou des sobriquets, ça t'apprendra à séduire Mlle Aimée. Mais, eh bien, quoi donc? On me rappelle? Quelle chance! Je rentre, d'un air docile:

– Claudine, explique Mlle Sergent, venez déchiffrer ça; Monsieur Rabastens est musicien, mais pas tant que vous.

Qu'elle est aimable! Quel revirement! Ça, c'est un air du Châlet, ennuyeux à pleurer. Moi, rien ne me coupe la voix comme de chanter devant des gens que je ne connais pas; aussi je déchiffre proprement, mais avec une voix ridiculement tremblante qui se raffermit, Dieu merci, à la fin du morceau.

— Ah! Mademoiselle, permettez—moi de vous féliciter, vous ettes d'une force!

Je proteste en lui tirant intérieurement la langue, la lanngue, dirait—il. Et je m'en vais retrouver les otres (ça se gagne) qui m'accueillent avec des compliments au vinaigre.

– Ma chère! grince la grande Anaïs, j'espère que te voilà dans les bonnes grâces! Tu as dû prcduire un effet foudroyant sur ces Messieurs, et nous les verrons souvent.

Les Jaubert ricament en dessous, jalousement.

– Laissez—moi donc tranquille, il n'y a vraiment pas de quoi mousser parce que j'ai déchiffré quelque chose. Rabastens est du midi, du midi et demi, et c'est une race que exècre; quant à Richelieu, s'il revient souven je sais bien qui l'attirera.

— Qui donc?
– Mademoiselle Aimée, tiens! Il la mange des yeux.
– Dis donc, chuchote Anaïs, ce n'est pas de lui que tu seras jalouse, alors, c'est d'elle.

Peste d'Anaïs! Ça voit tout, et ce que ça ne voit pas, ça l'invente!

Les deux adjoints rentrent dans leur cour, Antonin Rabastens expansif et salueur, l'autre intimidé, presque farouche. Il est temps qu'ils s'en aillent, la rentrée va sonner et leurs gamins font autant de bruit, dans la cour voisine, que si on les avait plongés tous ensemble dans une chaudière d'huile bouillante. On sonne pour nous, et je dis à Anaïs:

– Dis donc, il y a longtemps que le délégué cantonal n'est venu; ça m'étonne bien si nous ne le voyons pas cette semaine.

— Il est arrivé hier, il viendra sûrement fouiner un peu par ici.

Dutertre, délégué cantonal, est en outre médecin des enfants de l'hospice qui, pour la plupart, fréquentent l'école; cette double qualité l'autorise à venir nous visiter, et Dieu sait s'il en use! Des gens prétendent que Mlle Sergent est sa maîtresse, je n'en sais rien. Qu'il lui doive de l'argent, oui, je le parierais; les campagnes électorales coûtent cher et Dutertre, ce sans-le-sou, s'obstine, avec un insuccès persistant, à vouloir remplacer le vieux crétin muet mais millionnaire qui représente à la Chambre les électeurs du Fresnois. Que cette rousse passionnée soit amoureuse de lui, j'en suis sûre! Elle tremble de rage jalouse quand elle le voit nous frôler avec trop d'insistance.

Car, je le répète, il nous honore fréquemment de ses visites, s'assied sur les tables, se tient mal, s'attarde auprès des plus grandes, surtout de moi, lit nos devoirs, nous fourre ses moustaches dans les oreilles, nous caresse le cou et nous tutoie toutes (il nous a vues si gamines!) en faisant briller ses dents de loup et ses yeux noirs. Nous le trouvons fort aimable; mais je le sais une telle canaille que je ne ressens devant lui aucune timidité, ce qui scandalise les camarades.

C'est jour de leçon de couture, on tire l'aiguille paresseusement en causant à voix insaisissable. Bon, voilà les flocons qui commencent à tomber. Quelle chance! On fera des glissades, on tombera beaucoup, et on se battra à coups de boules de neige. Mlle Sergent nous regarde sans nous voir, l'esprit ailleurs.

Toc! Toc! aux vitres. Atravers les plumes tournoyantes de la neige, on aperçoit Dutertre qui frappe, tout enveloppé et coiffé de fourrures, beau garçon là—dedans, avec ses yeux luisants et ses dents qu'on voit toujours. Le premier banc (moi, Marie Belhomme et la grande Anaïs), se remue; j'arrange mes cheveux sur mes tempes, Anaïs se mord les lèvres pour les rendre rouges et Marie resserre sa ceinture d'un cran; les sœurs Jaubert joignent les mains, comme deux images de première communion: «Je suis le temple du Saint Esprit ».

M"° Sergent a bondi, si brusquement qu'elle a renversé sa chaise et son tabouret pour courir ouvrir la porte; devant tant d'affolement je me roule, et Anaïs profite de cet émoi pour me pincer, pour me faire des grimaces démoniaques en croquant du fusain et de la gomme à effacer. (On a beau lui interdire ces nourritures extravagantes, tout le long du jour elle a les poches et la bouche pleines de bois de crayons, de gomme noire et infecte, de fusain et de papier buvard rose. La craie, la plombagine, tout ça bourre son estomac de façon bizarre; c'est ces nourritures—là, sans doute, qui lui font un teint couleur de bois et de plâtre gris. Au moins, moi, je ne mange que du papier à cigarette, et encore d'une certaine marque. Mais la grande Anaïs ruine la commune qui nous donne la papeterie scolaire, en demandant des «fournitures » nouvelles toutes les semaines, si bien qu'au moment de la rentrée, le conseil municipal a fait une réclamation.)

Dutertre secoue ses fourrures poudrées de neige, on dirait que c'est son pelage naturel; Mlle Sergent étincelle d'une telle joie à le voirqu'elle ne pense même pas à vérifier si je la surveille; il plaisante avec elle, son accent de montagne sonore et rapide réchauffe la classe. J'inspecte mes ongles et je mets mes cheveux en évidence, car le visiteur regarde surtout de notre côté; dame! on est de grandes filles de quinze ans, et si ma figure est plus jeune que mon âge, ma taille a bien dix-huit ans. Et mes cheveux aussi valent d'être montrés, puisqu'ils me font une toison remuante de boucles dont la couleur change selon le temps entre le châtain obscur et l'or foncé, et qui contraste avec mes yeux brun-café, pas vilainement; tout bouclés qu'ils sont, ils me descendent presque aux reins;je n'ai jamais porté de nattes ni de chignon, les chignons me donnent la migraine et les nattes n'encadrent pas assez ma figure; quand nous jouons aux barres, je ramasse le tas de mes cheveux, qui feraient de moi une proie trop facile, et je la noue en queue de cheval. Et puis, enfin, est—ce que ce n'est pas plus joli comme ça?

Mlle Sergent interrompt enfin son dialogue ravi avec le délégué cantonal et lance un: «Mesdemoiselles, vous vous tenez fort mal ». Pour l'affirmer dans cette conviction, Anaïs trouve utile de laisser échapper le «Hpp... » des fous—rires contenus, sans qu'un trait bouge dans sa figure, et c'est à moi que Mademoiselle jette un regard de colère qui promet une punition.

Enfin M. Dutertre hausse la voix, et nous l'en tendons demander: «On travaille bien, ici? on se porte bien? »

—On se porte fort bien, répond Mlle Sergent, mais on travaille assez peu. Ces grandes filles sont d'une paresse!

Aussitôt que nous avons vu le beau docteur se tourner vers nous, nous nous sommes penchées sur nos cahiers, avec un air appliqué, absorbé, comme si nous oubliions soudainement sa présence.

– Ah! Ah! fait-il en s'approchant de nos bancs, on ne travaille pas beaucoup? Quelles idées a-t-on en tête? Est-ce que Mlle Claudine ne serait plus la première en composition française?

Ces compositions françaises, je les ai en horreur! Des sujets stupides et abominables: «Imaginez les pensées et les actions d'une jeune fille aveugle » (Pourquoi pas sourde-muette en même temps ?) Ou encore: «Ecrivez, pour faire votre portrait physique et moral, à un frère que vous n'avez pas vu depuis dix ans ». (Je n'ai pas la corde fraternelle, je suis fille unique.) Non, ce qu'il faut: retienne pour ne pas écrire des blagues et des conseils subversifs, on n'en saura jamais rien! Mais quoi, mes camarades — sauf Anaïs — s'en tirent si mal, toutes, que je suis, malgré moi, «l'élève remarquable en composition littéraire».

Dutertre en est venu là où il souhaitait en venir, et je lève la tête pendant que Mlle Sergent lui répond:

— Claudine? oh, si! Mais ce n'est pas sa faute, elle est douée pour cela et ne se fatigue pas.

Il est assis sur la table, une jambe pendante, et me tutoie, pour ne pas en perdre l'habitude:

– Alors, tu es paresseuse?
– Dame, c'est mon seul plaisir sur la terre.
— Tu n'es pas sérieuse! Tu aimes mieux lire, hein? Qu'est-ce que tu lis? Tout ce que tu trouves? Toute la bibliothèque de ton père?
– Non, Monsieur, pas les livres qui m'ennuient.
– Tu te fais une jolie instruction, je parie! Donne-moi ton cahier.

Pour lire plus commodément, il appuie une main sur mon épaule et roule une boucle de mes cheveux. La grande Anaïs en jaunit plus que de raison; il ne lui a pas demandé son cahier à elle! Cette préférence me vaudra des coups d'épingle en dessous, des rapports sournois à Mlle Sergent, et des espionnages quand je causerai avec Mlle Lanthenay. Elle est près de la porte de la petite classe, cette gentille Aimée, et me sourit si tendrement, de ses yeux dorés, que je suis presque consolée de n'avoir pu, aujourd'hui ni hier, causer avec elle autrement que devant mes camarades. Dutertre pose mon cahier et me caresse les épaules d'un air distrait. Il ne pense pas du tout à ce qu'il fait, évidemment, é-vi-dem-ment.

– Quel âge as-tu?
— Quinze ans.

— Drôle de petite fille! Si tu n'avais pas l'air si toqué, tu paraîtrais davantage, tu sais. Tu te présenteras pour le brevet au mois d'octobre prochain?
— Oui, Monsieur, pour faire plaisir à papa.
– A ton père? Qu'est-ce que ça peut lui fiche! Mais toi, ça ne te remue pas beaucoup, donc?
— Si; ça m'amuse de voir tous ces gens qui nous interrogeront; et puis s'il y a des concerts au cheflieu à ce moment-là, ça se trouvera bien.
— Tu n'entreras pas à l'École normale?

Je bondis:
— Non, par exemple!
— Pourquoi cet emballement, jeune fille exubérante?
— Je ne veux pas y aller, pas plus que je n'ai voulu aller en pension, parce qu'on est enfermé
— Oh! oh! tu tiens tant à ta liberté? Ton mari ne fera pas ce qu'il voudra, diable! Montre—moi cette figure. Tu te portes bien? Un peu d'anémie, peut—être?

Ce bon docteur me tourne vers la fenêtre, de son bras passé autour de moi, et plonge ses regards de loup dans les miens, que je fais candides et sans mystère. Mes yeux sont toujours cernés, et il me demande si j'ai des palpitations et des essoufflements.
– Non, pas du tout. Je baisse les paupières parce que je sens que je rougis bêtement. Il me regarde trop, aussi! Et je devine M"° Sergent qui se crispe derrière nous.
— Dors-tu toute la nuit?

J'enrage de rougir davantage en répondant:

– Mais oui, Monsieur, toute la nuit.

Il n'insiste pas et se redresse en me lâchant la taille.

– Bah! tu es solide au fond.

Une petite caresse sur ma joue, puis il passe à la grande Anaïs qui sèche sur son banc.

– Montre-moi ton cahier.

Pendant qu'il le feuillette, assez vite, M"° Sergent foudroie à voix basse la première division (des gamines de douze et quatorze ans qui commencent déjà à se serrer la taille et à porter des chignons) car la première division a profité de l'inattention directoriale pour se livrer à un sabbat de tous les diables; on entend des tapes de règles sur des mains, des gloussements de gamines qu'on pince; elles vont se faire orner d'une retenue gémérale, sûr!

Anaïs étrangle de joie en voyant son cahier dans de si augustes mains, mais Dutertre la trouve sans doute assez peu digne d'attention et passe, après quelques compliments et un pinçon à l'oreille. Il reste quelques minutes près de Marie Belhomme dont la fraîcheur brune et lisse lui plaît, mais, tout de suite affolée de timidité, elle baisse la tête comme un bélier, répond oui pour non et appelle Dutertre «Mademoiselle ».

Quant aux deux sœurs Jaubert, il les complimente sur leur belle écriture, c'était prévu. Enfin, il sort. Bon vent!

Il nous reste une dizaine de minutes avant la fin de la classe; comment les employer ?Je demande à sortir pour ramasser furtivement une poignée de la neige qui tombe toujours;je roule une boule et je mords dedans: c'est bon et froid, ça sent un peu la poussière, cette première tombée. Je la cache dans ma poche et je rentre. On me fait signe autour de moi, et je passe la boule de neige, où chacune, à l'exception des jumelles impeccables, mord avec des mines ravies. Zut! voilà cette niaise Marie Belhomme qui laisse tomber le dernier morceau, et Mlle Sergent le voit.

– Claudine! vous avez encore apporté de la neige? Ça passe les bornes, à la fin!

Elle roule des yeux si furieux que je retiens un «c'est la première fois depuis l'an dernier », car j'ai peur que Mlle Lanthenay ne pâtisse de mes insolences, et j'ouvre mon Histoire de France sans répondre.

Ce soir je prendrai ma leçon d'anglais, et ça me consolera de mon silence.

A quatre heures, Mlle Aimée vient, et nous filons, contentes.

Qu'il fait bon avec elle, dans la bibliothèque chaude! Je serre ma chaise tout près de la sienne, et je pose ma tête sur son épaule; elle passe son bras autour de moi; je presse sa taille qui plie.

– Oh! petite mademoiselle, il y a longtemps que je ne vous ai vue!
— Mais... il n'y a que trois jours...
– Ça ne fait rien... taisez—vous et embrassez-moi! Vous êtes une méchante, et le temps vous semble court loin de moi. Ça vous ennuie donc bien, ces leçons?
– Oh! Claudine! Au contraire, vous savez bien que je ne cause qu'avec vous, et que je ne me plais qu'ici.

Elle m'embrasse et je ronronne, et tout d'un coup je la serre si brusquement dans mes deux bras qu'elle en crie un peu.

— Claudine, il faut travailler.

Eh! Que la grammaire anglaise soit au diable! J'aime bien mieux me reposer la tête sur sa poitrine; elle me caresse les cheveux et le cou, et j'entends sous mon oreille son cœur qui s'essouffle. Que je suis bien, avec elle! Il faut pourtant prendre un porte—plume et faire semblant au moins de travailler! Au fait, à quoi bon? Qui pourrait entrer? Papa? Ah bien oui! Dans la chambre la plus incommode du premier étage, celle où il gèle en hiver, où l'on rôtit en été, papa s'enferme farouchement, absorbé, aveugle et sourd aux bruits du monde, pour. Ah! voilà. vous n'avez pas lu, parce qu'il ne sera jamais terminé, son grand travail sur la *Malacologie du Fresnois*, et vous ne saurez jamais que, des expériences compliquées, des attentions angoissées qui l'ont penché des heures et des heures sur d'innombrables limaces encloses dans de petites cloches de verre, dans des boîtes de treillages métalliques, papa a tiré cette certitude foudroyante: un *limax flavus* dévore en un jour jusqu'à 0 gr. 24 de nourriture, tandis que l'*helix ventricosa* n'en consomme que 0 gr. 19 dans le même temps! Comment voulez-vous que l'espoir renaissant de pareilles constatations laisse à un passionné malacologiste le sentiment de la paternité, de sept heures du matin à neuf heures du soir? C'est le meilleur homme, et le plus tendre, entre deux repas de limaces. Il me regarde vivre, quand il a le temps, avec admiration, d'ailleurs, et s'étonne de me voir exister, «comme une personne naturelle». Il en rit de ses petits yeux embusqués, de son noble nez bourbon (où a-t-il été pêcher ce nez royal?) dans sa belle barbe panachée de trois couleurs, roux, gris et blanc... n'y ai—je pas vu briller souvent de petites baves de limaces?

Je demande à Aimée, avec indifférence, si elle a revu les deux copains, Rabastens et Richelieu.

Elle s'anime, ce qui me surprend:
– Ah! c'est vrai, je ne vous ai pas dit. vous savez, nous couchons maintenant à l'école maternelle, puisqu'on démolit tout; eh bien, hier soir, je travaillais dans ma chambre vers dix heures, et en fermant les volets pour me coucher j'ai vu une grande ombre qui se promenait sous ma fenêtre, dans ce froid; devinez qui c'était?

–Un des deux, pardi.
– Oui! mais c'était Armand; l'auriez-vous cru, de ce sauvage?

Je réponds que non; mais je l'aurais très bien cru, au contraire, de ce grand être noir, aux yeux sérieux et sombres, qui me paraît beaucoup moins nul que le joyeux Marseillais. Cependant je vois la tête d'oiseau de Mlle Aimée déjà envornée (3) sur cette mince aventure et j'en suis un peu triste. Je lui demande:

(3). Envornement, l'étourdissement.

– Comment? Vous le trouvez déjà digne d'un si vif intérêt, ce corbeau solennel?
– Mais non, voyons! ça m'amuse seulement.

C'est égal, la leçon se termine sans autre expansion. En sortant, seulement, dans le corridor noir, je l'embrasse de toute ma force, sur son cou mignon et blanc, dans ses petits cheveux qui sentent bon. Elle est amusante à embrasser comme un petit animal chaud et joli, et me rend mon baiser tendrement. Ah! je la garderais bien tout le temps près de moi, si je pouvais!

Demain, c'est dimanche, pas d'école, quelle scie! je ne m'amuse que là.

Ce dimanche-là, je suis allée passer l'après-midi à la ferme qu'habite Claire, ma douce et gentille sœur de première communion, qui ne vient plus en classe, elle, depuis un an déjà. Nous descendons le chemin des Matignons, qui donne sur la route de la gare, un chemin feuillu et sombre de verdure en été; en ces mois d'hiver il n'a plus de feuilles, bien entendu, maison est encore assez caché, dedans, pour pouvoir guetter les gens qui s'asseyent sur les bancs de la route. Nous marchons dans la neige qui craque. Les petites mares gelées geignent musicalement sous le soleil, avec le joli son, pareil à nul autre, de la glace qui se fend.Claire me chuchote ses amourettes ébauchées avec les gars, au bal du dimanche chez Trouillard, de rudes et brusques gars; et moi, je frétille à l'entendre:

– Tu comprends, Claudine, Montassuy était là aussi, et il a dansé la polka avec moi, en me serrant fort contre lui. A ce moment—là Eugène, mon frère, qui dansait avec Adèle Tricotot, lâche sa danseuse et saute en l'air pour donner un coup de tête dans une des deux lampes qui sont pendues; le verre de la lampe, il chavire, et ça éteint la lampe. Pendant que tout le monde regardait, fait des «Ah! » voilà t'y pas que le gros Féfed tourne le bouton de l'autre lampe, et que tout est noir, noir; plus rien qu'une chandelle tout au fond de la petite buvette. Ma chère, le temps que la mère Trouillard apporte des allumettes, on n'entendait rien que des cris, des rires, des bruits de baisers. Mon frère tenait Adèle Tricotot à côté de moi et elle faisait des soupirs, des soupirs, en disant: «Lâche-moi, Eugène» d'une voix étouffée comme si elle avait eu ses jupes sur sa tête; et le gros Féfed avec sa «cavalière » étaient tombés par terre; ils riaient, ils riaient qu'ils n'en pouvaient plus se relever!

– Et toi avec Montassuy?

Claire devint rouge d'une pudeur tardive: – Ah! justement voilà... Dans le premier moment, il a été si surpris de voir les lampes éteintes qu'il a gardé seulement ma main qu'il tenait; et puis, il m'a reprise par la taille et m'a dit tout bas: «N'ayez pas peur. » Je n'ai rien dit et j'ai senti qu'il se penchait, qu'il m'embrassait les joues tout doucement, à tâtons, et même il faisait si noir qu'il s'est trompé (petite Tartufe!) et qu'il m'a embrassé la bouche; ça m'a fait tant de plaisir, tant de bien et tant d'émotion que j'ai manqué tomber et qu'il m'a retenue en me serrant davantage. Oh! Il est gentil, je l'aime.

– Et après, coureuse?
— Après, la mère Trouillard a rallumé les lampes, en rechignant, et elle a juré que si une pareille chose recommençait jamais, elle porterait plainte, et on fermerait le bal.
— Le fait est que c'était tout de même un peu raide! Houch! tais-toi; qui vient là?

Nous sommes assises derrière la haie de ronces, tout près de la route qui passe à deux mètres audessous de nous, avec un banc au bord du fossé.Une merveilleuse cachette pour écouter sans être vues.

— C'est les sous-maîtres!

Oui, c'est Rabastens et le sombre Armand Duplessis qui marchent en causant, veine inespérée! L'avantageux Antonin veut s'asseoir sur ce banc, à cause du soleil pâlot qui le tiédit un peu. Nous allons entendre leur conversation et nous frétillons de joie dans notre champ, au-dessus de leurs têtes.
— Ah! soupire le méridional avec satisfaction, on se choffe un peu, ici. Vous ne trouvez pas? Armand grogne quelque chose d'indécis. Le Marseillais repart; il parlerait tout seul, j'en suis sûre!
— Moi, voyez-vous, je me trouve bien en ce pays: ces dames les institutrices sont très aimables. Mlle Sergent est laide, par exemple!

Mais la petite Mlle Aimée est si brave! Je me sens plus fier quand elle me regarde. Le faux Richelieu s'est redressé, sa langue se délie:

— Oui, elle est attrayante, et si mignonne! Elle sourit toujours et bavarde comme une fauvette.

Mais il se repent tout de suite de son expansion et ajoute, d'un autre ton: «C'est une gentille demoiselle, vous allez bien sûr lui tourner la tête, don Juan!»

J'ai failli éclater. Rabastens en Don Juan! Je l'ai vu avec un feutre emplumé sur sa tête ronde et ses joues pleines. Là-haut, tendues vers la route, nous nous rions des yeux, toutes deux, sans bouger d'une ligne.

– Mais, ma foi, reprend le casse-cœurs de l'enseignement primaire, il y a d'autres jolies filles qu'elle; on dirait que vous ne les avez pas vues? L'autre jour, dans la classe, Mlle Claudine vint chanter d'une façon charmante (je peux dire que je m'y connais un peu, hé?). Et elle n'est pas pour passer inaperçue, avec ses cheveux qui roulent sur ses épaules et partout autour d'elle; et des yeux bruns d'une malice! Mon cher, je crois que cette enfant sait plus de choses qu'elle devrait ignorer que de Géographie!

J'ai eu un petit tressaut d'étonnement, et nous avons bien failli nous faire surprendre, parce que Claire a lâché un rire en fuite de gaz qui aurait pu être entendu. Rabastens s'agite sur son banc, près de Duplessis absorbé, et lui chuchote quelque chose à l'oreille, en riant d'un air égrillard. L'autre sourit; ils se lèvent; ils s'en vont. Nous deux, là-haut, nous sommes enchantées, et nous dansons la «chieuvre » de joie, autant pour nous réchauffer que pour nous congratuler de cet espionnage délicieux.

En rentrant, je rumine déjà des coquetteries pour allumer ce gros Antonin ultra-combustible, de quoi faire passer le temps en récréation quand il pleut. Moi qui le croyais en train de projeter la séduction de Mlle Lanthenay! Je suis bien contente qu'il ne cherche pas à lui plaire, car cette petite Aimée me semble si aimeuse que même un Rabastens aurait pu réussir, qui sait? Il est vrai que Richelieu est encore plus pincé par elle que je ne pensais.

Dès sept heures du matin, j'entre à l'école; c'est mon tour d'allumer le feu, zut! Il va falloir casser du petit bois dans le hangar, et s'abîmer les mains, et porter des bûches, et souffler, et recevoir dans les yeux de la fumée piquante. Tiens, mais le premier bâtiment neuf s'élève déjà haut, et sur celui des garçons, symétrique, le toit est presque achevé; notre pauvre vieille école à moitié démolie semble une minime masure près de ces deux bâtiments qui sont si vite sortis de terre. La grande Anaïs me rejoint et nous allons casser du bois ensemble.

— Tu sais, Claudine, il vient une seconde adjointe aujourd'hui, et nous allons être forcées de déménager toutes; on nous fera la classe dans l'école maternelle.

– Fameuse idée! On y attrapera des puces et des poux; c'est d'une saleté, là-dedans!
— Oui, mais on est plus près de la classe des garçons, ma vieille. (Quelle dévergondée, Anaïs! Au fait, elle a raison.)
— Ca, c'est vrai. Eh bien, feu de deux sous, prendras-tu? Voilà un quart d'heure que je m'époumonne. Ah! que Monsieur Rabastens doit flamber plus facilement!

Peu à peu, le feu se décide, les élèves arrivent Mll° Sergent est en retard (pourquoi? c'est la première fois). Elle descend enfin, nous répond «Bonjour » d'un air préoccupé, puis s'assied à son bureau en nous disant «A vos places » sans nous regarder, et visiblement sans penser à nous. Je copie mes problèmes en me demandant quelles pensées la travaillent et je m'aperçois avec une surprise inquiète qu'elle me lance de temps en temps des regards rapides, à la fois furieux et vaguement satisfaits. Qu'est—ce qu'il y a donc? Je ne suis pas tranquille du tout, du tout. Voyons que je me rappelle.Je ne vois rien, sinon qu'elle nous a regardées partir pour notre leçon d'anglais, M"° Lanthenay et moi, avec une colère presque douloureuse, à peine dissimulée. Ah! la, la, la, la, on ne nous laissera donc pas tranquilles, ma petite Aimée et moi? Nous ne faisons rien de mal, pourtant! Notre dernière leçon d'anglais a été si douce! Nous n'avons pas même ouvert le dictionnaire, ni le «choix de phrases usuelles » ni le cahier.

Je songe et je rage en copiant mes problèmes, d'une écriture échevelée; Anaïs me guette en dessous et devine qu'il y a «quelque chose ». Je regarde encore cette terrible rousse aux yeux jaloux, en ramassant le porte—plume que j'ai jeté à terre avec une heureuse maladresse. Mais, mais elle a pleuré, je ne me trompe pas! Alors pourquoi ces regards encolérés et presque contents? Qa ne va pas du tout, il faut absolument que je questionne Aimée aujourd'hui. Je ne pense guère au problème à transcrire:

«... Un ouvrier plante des piquets pour faire une palissade. Il les enfonce à une distance telle les uns des autres que le seau de goudron dans lequel il trempe l'extrémité inférieure jusqu'à une hauteur de trente centimètres se trouve vide au bout de trois heures. Etant donné que la quantité de goudron qui reste attachée au piquet égale dix centimètres cubes, que le seau est un cylindre de 0 m. 15 de rayon à la base et de 0 m. 75 de hauteur, plein aux 3/4, que l'ouvrier trempe quarante piquets par heure et se repose huit minutes environ dans le même temps, quel est le nombre des piquets, et quelle est la surface de la propriété, qui a la forme d'un carré parfait? Dire également quel serait le nombre de piquets nécessaire si on les plantait distants de dix centimètres de plus. Dire aussi le prix de revient de cette opération dans les deux cas, si les piquets valent 3 fr. le cent, et si l'ouvrier est payé 0,50 de l'heure. »

Faudrait-il pas, aussi, dire si l'ouvrier est heureux en ménage? Oh! quelle est l'imagination malsaine, le cerveau dépravé où germent ces problèmes révoltants dont on nous torture? Je les exècre! Et les ouvriers qui se coalisent pour compliquer la somme de travail dont ils sont capables, qui se divisent en deux escouades dont l'une dépense 1/3 de force de plus que l'autre, tandis que l'autre, en revanche, travaille deux heures de plus! Et le nombre d'aiguilles qu'une couturière use en vingt—cinq ans, quand elle se sert d'aiguilles à 0 fr. 50 le paquet pendant onze ans, et d'aiguilles à 0 fr. 75 pendant le reste du temps, mais que celles de 0 fr. 75 sont.... etc., etc., etc. Et les locomotives qui compliquent diaboliquement leurs vitesses, leurs heures de départ et l'état de santé de leurs chauffeurs! Odieuses suppositions, hypothèses invraisemblables, qui m'ont rendue réfractaire à l'arithmétique pour toute ma vie!

– Anaïs, passez au tableau.

La grande perche se lève, et m'adresse en cachette une grimace de chat incommodé; personne n'aime «passer au tableau » sous l'œil noir et guetteur de M"° Sergent.

— Faites le problème.

Anaïs le «fait » et l'explique. J'en profite pour examiner l'institutrice tout à mon aise: ses regards brillent, ses cheveux roux flamboient. Si, au moins, j'avais pu voir Aimée Lanthenay avant la classe! Bon, le problème est fini, Anaïs respire et revient à sa place.

— Claudine, venez au tableau. Ecrivez les fractions: 3.225/5.712 - 806/925 - 14/56 - 302/1.052 (Mon Dieu! préservez-moi des fractions divisibles par 7 et par 11, de même que celles par 5, par 9, et par 4 et 6, et par 1.127) et

trouvez leur plus grand commun diviseur.

Voilà ce que je craignais! Je commence mélan coliquement; je lâche quelques bêtises parce que je n'ai pas la tête à ce que je fais. Qu'elles sont vite réprimandées d'un geste sec de la main ou d'un froncement de sourcils, les petites bourdes que je m'accorde! Enfin je m'en tire et reviens à — ma place, emportant un: «Pas de traits d'esprit ici, n'est—ce pas? », parce qu'à son observation: «Vous oubliez d'abaisser les zéros », j'ai répondu:

– Il faut toujours abaisser les zéros, ils le méritent.

Après moi, Marie Belhomme vient au tableau et accumule des énormités de la meilleure foi du monde, selon son habitude; volubile et sûre d'elle quand elle patauge, indécise et rouge quand elle se souvient à peu près de la leçon précédente.

La porte de la petite classe s'ouvre, M"° Lanthenay entre. Je la regarde avidement: oh! les pauvres yeux dorés qui ont pleuré et sont gonflés en dessous, les chers yeux qui me lancent un regard effaré et se détournent vite!

Je reste consternée; mon Dieu qu'est—ce qu'Elle a bien pu lui faire. J'ai rougi de colère, de telle façon que la grande Anaïs le remarque et ricane tout bas. La dolente Aimée a demandé un livre à Mlle Sergent qui le lui a donné avec un empressement marqué et dont les joues sont devenues d'un carmin plus sombre. Qu'est—ce que tout ça veut dire? Quand je pense que la leçon d'anglais n'a lieu que demain, je m'angoisse davantage. Mais quoi? Je ne peux rien faire. M"° Lanthenay rentre dans sa classe.

– Mesdemoiselles, annonce la mauvaise rousse, sortez vos livres et vos cahiers, nous allons être forcées de nous réfugier à l'école maternelle, provisoirement.

Aussitôt toutes les gamines s'agitent comme si le feu était à leurs bas; on se pousse, on se pince, on remue les bancs, les livres tombent, nous les empilons dans nos grands tabliers. La grande Anaïs me regarde prendre ma charge, portant elle—même son bagage dans ses bras, puis elle tire lestement le coin de mon tablier et tout croule...

Elle conserve son air absent et considère attentivement trois maçons qui se lancent des tuiles dans la cour. On me gronde, pour ma maladresse, et, deux minutes après, cette peste d'Anaïs recommence la même expérience sur Marie Belhomme qui, elle, s'exclame si bruyamment qu'elle reçoit quelques pages d'histoire ancienne à copier. Enfin notre meute bavardante et piétinante traverse la cour et entre à l'école maternelle. Je fronce le nez: c'est sale, nettoyé à la hâte pour nous, ça sent encore l'enfant mal tenu. Pourvu que ce «provisoire » ne dure pas trop longtemps!

Anaïs a posé ses livres et s'est assurée immédiatement que les fenêtres donnent sur le jardin de l'instituteur. Moi je n'ai pas le temps de contempler les sous-maîtres, trop inquiète des ennuis que je pressens.

Nous retournons à l'ancienne classe, avec le bruit d'un troupeau de bœufs échappés, et nous transportons les tables, si vieilles, si lourdes, que nous heurtons et accrochons un peu partout, dans l'espoir qu'une d'elles au moins se disloquera complètement et tombera en morceaux vermoulus. Vain espoir! Elles arrivent entières; ce n'est pas notre faute.

On n'a pas beaucoup travaillé ce matin, c'est autant de gagné. A onze heures, quand nous sortons, je rôde pour apercevoir M"° Lanthenay, mais sans succès. Elle l'enferme donc? Je m'en vais déjeuner, si grondante de colère rentrée, que papa lui-même s'en aperçoit et me demande si j'ai la fièvre... Puis je reviens très tôt, à midi un quart, et je m'énerve, parmi les rares élèves qui sont là, des gamines de la campagne déjeunant dans l'école avec des œufs durs, du lard, de la mélasse sur du pain, des fruits. Et j'attends inutilement et je me tourmente!

Antonin Rabastens entre (une diversion comme une autre) et me salue avec des grâces d'ours dansant.
– Mille pardons, Mademoiselle; et autremint, ces dames ne sont pas encore descendues?
– Non, Monsieur, je les attends;puissent—elles ne pas tarder, car «l'absence est le plus grand des maux! »

Voilà déjà sept fois que je commente cet aphorisme d'après La Fontaine, en des compositions françaises qui furent remarquées. J'ai parlé avec une gravité douce; le beau Marseillais a écouté, de l'inquiétude sur sa bonne figure de lune. (Lui aussi il va penser que je suis un peu folle.) Il change de conversation:

– Mademoiselle, on m'a dit que vous lisez beaucoup. Monsieur votre père possède une nombreuse bibliothèque? – Oui, Monsieur, deux mille trois cent sept volumes, pas un de plus.
– Vous savez bien des choses intéressantes, sans doute, et j'ai vu tout de suite l'autre jour – quand vous avez si gracieusement chanté que vous aviez des idées bien au—dessus de votre âge. (Dieu, quel idiot! est—ce qu'il ne va pas s'en aller? Ah! j'oubliais qu'il est un peu amoureux de moi. Soyons plus gentille.)
– Mais vous—même, Monsieur, vous possédez une belle voix de baryton, m'a—t—on dit. Nous vous entendons quelquefois chanter dans votre chambre quand les maçons ne font pas rage. Il devient ponceau de joie et proteste avec une modestie enchantée.

Il se tortille:

— Oh! Mademoiselle! D'ailleurs vous pourrez en juger bientôt, car Mlle Sergent m'a demandé de donner des leçons de solfège aux grandes élèves du brevet, le jeudi et le dimanche, et nous commencerons la semaine prochaine. Quelle chance! Si je n'étais pas aussi préoccupée, je serais enchantée d'apprendre la nouvelle aux autres qui ne savent encore rien. Ce qu'Anaïs va s'inonder d'eau de Cologne, et mordre scs lè vres, jeudi prochain, et serrer sa ceinture de cuir, et roucouler en chantant!

— Comment? Mais je n'en savais rien du tou! M"° Sergent ne nous en a pas dit un not.

– Oh! je n'aurais pas dû le dire, peut—être? Soyez assez bonne pour feindre de l'ignorer!
Il me supplie, avec des effets de torse, et moi je secoue la tête pour chasser des boucles qui ne me gênent pas du tout. (Ce semblant de secret entre nous deux le met en joie, et va lui servir de thème à des coups d'œil d'intelligence, d'intelligence très ordinaire). ll se retire, portant beau, avec un adieu déjà plus familier. «Adieu, Mademoiselle Claudine. — Adieu, Monsieur. »
Midi et demi, les élèves arrivent, et toujours pas d'Aimée! Je refuse de jouer sous prétexte de migraine, et je me chauffe.
Oh! oh! Qu'est-ce que je vois? Les voilà qui sont descendues, Aimée et sa redoutable supérieure; elles sont descendues et traversent la cour, et la Rousse a passé le bras de Mlle Lanthenay sous le sien, événement inouï! Mlle Sergent parle, et très doucement, à son adjointe, qui, encore un peu effarée, lève des yeux déjà rassurés et jolis vers l'autre bien plus grande qu'elle. Le spectacle de cette idylle tourne mon inquiétude en chagrin.

Avant qu'elles soient tout près de la porte, je me précipite dehors au milieu d'une folle partie de loup, en criant: «Je joue! » comme je crierais «au feu!» Et jusqu'à l'heure où l'on sonne la rentrée, je m'essouffle et je galope, poursuivie et poursuivante, me retenant de penser le plus que je peux. Pendant la partie, j'ai aperçu la tête de Rabastens; il regarde par dessus le mur et prend plaisir à voir courir ces grandes filles qui montrent, inconsciemment les unes, comme Marie Belhomme, et très sciemment d'autres, comme la grande Anaïs, des mollets jolis ou ridicules. L'aimable Antonin me dédie un gracieux sourire, extrêmement gracieux; je ne crois pas devoir y répondre à cause de mes camarades, mais je cambre ma taille et je secoue mes boucles. Il faut bien amuser ce garçon. (D'ailleurs, il me semble négaffeur et metteur de pieds dans tous les plats) Anaïs qui l'a, elle aussi, aperçu, court en donnant des coups de genoux dans ses jupes pour faire voir des jambes, pourtant sans attraits, et rit, et pousse des cris d'oiseau. Elle ferait de la coquetterie devant un bœuf de labour. Nous rentrons et nous ouvrons nos cahiers, encore essoufflées. Mais, au bout d'un quart d'heure, la mère Sergent vient prévenir sa fille, en un patois sauvage, que deux pensionnaires arrivent. La classe ébullitionne; deux «nouvelles » à taquiner! Et Mademoiselle sort en priant, à voix douce, Mlle Lanthenay de garder la classe. Aimée arrive, je cherche ses yeux pour lui sourire de toute ma tendresse anxieuse, mais elle me rend un regard assez mal assuré, et mon cœur se gonfle stupidement pendant que je me penche sur mon tricot diamant.... Je n'ai jamais laissé tomber tant de mailles! J'en laisse tomber un nombre si considérable que je suis obligée d'aller demander secours à Mlle Aimée. Pendant qu'elle cherche un remède à mes maladresses, je lui chuchote «Bonjour, chère petite demoiselle mignonne, qu'est—ce qu'il y a donc, mon Dieu?Je me ronge de ne pas pouvoir vous parler ». Elle jette des yeux inquiets autour d'elle, et me répond très bas:

– Je ne peux rien vous dire maintenant; demain à la leçon. — —
–Je ne pourrai jamais attendre jusqu'à demain! Si je prétendais que papa a affaire dans sa bibliothèque demain, et si je demandais que vous me donniez ma leçon ce soir?
– Non. oui. demandez—le. Mais retournez vite à votre place, les grandes nous regardent.

Je lui dis «Merci » tout haut, et me rassieds.

Elle a raison: la grande Anaïs nous guette, cherchant à deviner ce qui se passe depuis deux ou trois jours.

Mlle Sergent rentre enfin, accompagnée de deux jeunesses insignifiantes dont la venue provoque une petite rumeur sur les bancs. —

Elle installe ces nouvelles à leurs places. Les minutes s'écoulent lentement.
Quand sonnent quatre heures, enfin, je vais tout de suite trouver M"° Sergent, et lui demande d'un trait:

– Mademoiselle, vous seriez bien bonne de permettre à Mlle Lanthenay de me donner ma leçon ce soir au lieu de demain, parce que, de main, papa reçoit quelqu'un pour affaires, dans sa bibliothèque, et nous ne pourrions pas y rester.

Ouf! J'ai débité ma phrase sans respirer. Mademoiselle fronce ses sourcils, me dévisage une seconde et se décide: «Oui, allez prévenir Mlle Lanthenay». J'y cours, elle met son chapeau, son manteau, et je l'emmène, trépignante de l'anxiété de savoir.

– Ah! que je suis contente de vous avoir un peu! Dites, vite, qu'est—ce qu'il y a de cassé? Elle hésite, tergiverse:

– Pas ici, attendez, c'est difficile de raconter ça dans la rue; dans une minute nous serons chez VOUS . En attendant, je serre son bras sous le mien, mais elle n'a pas son sourire gentil des autres fois. La porte de la bibliothèque tirée sur nous, je la prends dans mes bras et je l'embrasse; il me semble qu'on l'a enfermée un mois loin de moi, cette pauvre petite Aimée aux yeux cernés, aux joues pâlies!

Elle a donc eu bien du chagrin? Pourtant, ses regards me paraissent surtout embarrassés et elle est plus fébrile que triste. Et puis elle me rend mes baisers vite;... je n'aime pas du tout qu'on m'embrasse à la six—quatre—deux!

– Allons, parlez, racontez depuis le commencement.

– Mais ce n'est pas bien long; il n'y a pas cu . grand'chose, en somme. C'est M"° Sergent, oui, qui voudrait. enfin elle aime mieux... elle trouve que ces leçons d'anglais m'empêchent de corriger les cahiers, et que je suis forcée de me coucher trop tard.

– Allons, voyons, ne perdez donc pas de temps, et soyez franche: elle ne veut plus que vous ve—d , , , niez?

J'en tremble d'angoisse, je serre mes mains entre mes genoux pour les faire tenir tranquilles. Aimée tourmente la couverture de la grammaire et la décolle, en levant sur moi ses yeux qui rede viennent effarés. —
– Oui, c'est cela, mais elle ne l'a pas dit comme vous le dites, Claudine; écoutez—moi un pCu ...
Je n'écoute rien du tout, je me sens fondue de chagrin;je suis assise sur un petit tabouret par terre, et, sa taille mince entourée de mon bras, je la supplie: —
– Ma chérie, ne vous en allez pas; si vous saviez, j'aurais trop de chagrin! Oh! trouvez des prétextes, inventez quelque chose, revenez, ne me laissez pas! Vous m'inondez de plaisir, rien qu'à être près de moi! Qa ne vous fait donc pas de plaisir à vous? Je suis donc comme une Anaïs ou une Marie Belhomme pour vous? Ma chérie, revenez, reven z encore me donner des leçons d'anglais! Je vous aime tant.. je ne vous le disais pas, mais maintenant vous le voyez bien! . Revenez, je vous en prie. Elle ne peut pourtant pas vous battre, cette rousse de malheur! La fièvre me brûle, et je m'énerve plus encore de sentir qu'Ainée ne vibre pas à l'unisson. Elle caresse ma tête qui repose sur ses genoux, et ne m'interrompt guère que par des tremblants «ma petite Claudine! ».. A la fin ses yeux se trempent et elle se met à pleurer en disant: – Je vais tout vous raconter, c'est trop malheureux; vous me faites trop de chagrin! Voilà: samedi dernier, j'ai bien remarqué qu'elle me faisait plus de gentillesses que de coutume, et, moi, croyant qu'elle s'habituait à moi et qu'elle nous laisserait tranquilles toutes deux, j'étais contente et toute gaie. Et puis, vers la fin de la soirée, comme nous corrigions des cahiers sur la même table, tout d'un coup, en relevant la tête, je vois qu'elle pleurait, en me regardant avec des yeux si bizarres que j'en suis restée interdite; elle a tout de suite quitté sa chaise et est allée se coucher. Le lendemain, après une journée remplie de prévenances pour moi, voilà que, le soir, seule avec elle, je me préparais à lui dire bonsoir, quand elle me demande: «Vous aimez donc bien Claudine? Elle vous le rend sans doute? » Et avant que j'aie eu le temps de répondre elle était tombée assise près de moi en sanglotant. Et puis elle m'a pris les mains, et m'a dit toutes sortes de choses | dont j'étais ébahie. |
——————— —
— Quelles choses? — Eh bien! Elle me disait: «Ma chère petite, vous ne voyez donc pas que vous me crevez le cœur avec votre indifférence? Oh! ma chère mignonne, comment ne vous êtes—vous pas aperçue de la grande affection que j'ai pour vous? Ma petite Aimée, je suis jalouse de la tendresse que vous témoignez à cette Claudine sans cervelle qui est sûrement un peu détraquée. Si vous vouliez seulement ne pas me détester, oh! si vous vouliez seulement m'aimer un peu, je serais pour vous une amie plus tendre que vous ne pouvez l'imaginer. » Et elle me regardait jusqu'au fond de l'âme avec des yeux comme des tisons. — Vous ne lui répondiez rien? — Bien sûr! Je n'avais pas le temps! Elle disait encore: «Croyez—vous que ce soit bien utile pour elle et bien gentil pour moi, ces leçons d'anglais que vous lui donnez? Je sais trop que vous ne faites guère d'anglais pendant les leçons, et ça me déchire de vous voir partir chaque fois! N'y allez pas, n'y allez plus! Claudine n'y pensera plus au bout d'une semaine, et je vous donnerai plus d'affection qu'elle n'est capable d'en éprouver!» Je vous assure, Claudine, je ne savais plus ce que je faisais, elle me: avec ses yeux fous et tout à coup, la chambre tourne autour de moi, et ma tête chavire, et je n'ai plus rien vu pendant deux ou trois secondes, pas plus;j'entendais seulement qu'elle répétait tout effrayée. «Mon Dieu! Ma pauvre petite! Je l'épouvante, elle est pâle, ma petite Aimée, ma chérie! » Et tout de suite après elle m'a aidée à me déshabiller, avec des manières caressantes, et j'ai dormi comme si j'avais marché toute la journée. Ma pauvre Claudine, vous voyez si j'y puis quelque chose! Je suis abasourdie. Elle a des amitiés

plutôt violentes, cette rousse volcanique! Au fond, je ne m'en étonne pas énormément; ça devait finir ainsi. En attendant, je reste là, atterrée, et devant Aimée, petite créature fragile ensorcelée par cette furie, je ne sais que dire. Elle s'essuie les yeux. Il me semble que son chagrin finit avec ses larmes. Je la questionne: – Mais vous, vous ne l'aimez pas du tout? Elle répond sans me regarder: — Non, bien sûr; mais, réellement, elle semble m'aimer beaucoup, et je ne m'en doutais pas. Elle me glace, sa réponse, parce qu'enfin je ne suis pas encore idiote, et je comprends ce qu'on veut me dire. Je lâche ses mains que je tenais et je me relève. Il y a quelque chose de cassé. Puisqu'elle ne veut pas m'avouer franchement qu'elle
n'est plus avec moi contre l'autre, puisqu'elle cache le fond de sa pensée, je crois que c'est fini. J'ai les mains gelées et les joues qui me brûlent. Après un silence désagréable, c'est moi qui reprends:
– Ma chère Aimée aux beaux yeux, je vous supplie de revenir encore une fois pour finir le mois; pensez—vous qu'Elle veuille bien?
– Oh! oui, je le lui demanderai.

Elle a dit ça vite, spontanément, déjà sûre d'ob tenir de M"° Sergent, maintenant, tout ce qu'elle , voudra. Comme elle s'éloigne vite de moi, et comme l'autre a vite réussi! Lâche petite Lanthenay! Elle aime le bien—être comme une chatte qui ——a froid, et comprend que l'amitié de sa supérieure lui sera plus profitable que la mienne! Mais je ne / veux pas le lui dire, car elle ne reviendrait pas pour la dernière leçon, et je garde encore un vague espoir.
L'heure est passée, je reconduis Ai— — mée, et, dans le corridor, je l'embrasse violem— e ment, avec un petit désespoir.
Une fois seule, je m'étonne de ne pas me sentir aussi triste que je le croyais. Je m'attendais à une grosse explosion ridicule; non, c'est plutôt un froid qui me gèle..

A table, je coupe le rêve de papa:

–Tu sais, papa mes leçons d'anglais?
— Oui, je sais, tu as raison d'en prendre.
– Ecoute—moi dong, je n'en prendrai plus
— Ah! ça te fatigue ?
— Oui, ça m'éperve.
– Tu as raison.

Et sa pensée revole vers les limaces; les a—t—elle quittées?
Nuit traversée de rêves stupides. M" Sergent, en Furie, des serpents dans ses cheveux roux, voulait embrasser Aimée Lanthenay qui se sauvait en criant. Je cherchais à la secourir, mais Antonin Rabastens me retenait, vêtu de rose tendre, et m'arrêtait par le bras en disant: «Ecoutez, écoutez donc, voici une romance que je chante, et j'en suis vraiment ravi ». Alors il barytonnait:

Mes chers amis quand je mourrai,
Plantez un sole au cimetière..
sur l'air «Ah! qu'on est fier d'être Français, quand on regarde la colonne! » Une nuit absurde et qui ne me repose guère!
J'arrive en retard à l'école et je considère Mlle Sergent avec une surprise secrète de penser que cette audacieuse rousse a réussi. Elle me lance des regards malicieux, presque moqueurs; mais fatiguée, abattue, je n'ai pas le cœur à lui répondre.
A la sortie de la classe, je vois Mlle Aimée qui aligne en rang les petites (il me semble que j'ai rêvé la soirée d'hier). Je lui dis bonjour en passant; elle a l'air lasse, elle aussi. Mlle Sergent n'est pas là;je m'arrête :
— Vous allez bien, ce matin ?
– Mais, oui, merci. Vous avez les yeux battus, Claudine ?
– Possible. Quoi de nouveau? La scène n'a pas recommencé? On est touiours aussi aimable avec vous ?

Elle rougit et perd contenance:

– Oui, oui, il n'y a rien de nouveau et elle est très aimable. Je... je crois que vous la connaissez mal, elle n'est pas du tout comme vous pensez...

Ecœurée, un peu, je la laisse bafouiller; quand elle a bien emmêlé sa phrase, je l'arrête:

– Peut—être est—ce vous qui avez raison. Vous viendrez mercredi, pour la dernière fois?
– Oh! certainement, je l'ai demandé, c'est une chose assurée. Comme les choses changent vite! Depuis la scène d'hier soir nous ne nous parlons déjà plus de la méme façon, et je n'oserais pas aujourd'hui lui montrer le chagrin bruyant que j'ai laissé voir lier soir. Allons! Il faut la faire rire un peu:

— Et vos amours? Il va bien le beau Richelieu? – Qui donc? Armand Duplessis? Mais oui, il va bien; il reste quelquefois deux heures dans l'ombre, sous ma fenêtre; mais hier soir je lui ai fait comprendre que je m'en apercevais, et il est parti vite, sur ses jambes en compas. Et quand M. Rabastens a voulu l'amener avant—hier, il a refusé. — Vous savez, Armand est sérieusement emballé sur vous, croyez—moi; j'ai entendu une conversation entre les deux adjoints, dimanche dernier, par hasard, sur une route, et.. je ne vous dis que ça! Armand est très pincé; seulement, tàchez de l'apprivoiser, c'est un oiseau sauvage. Tout animée, elle voudrait des détails, mais je IllO SallVe.

— Tâchons de penser aux leçons de solfège du séduisant Antonin Rabastens. Elles commencent jeudi;je mettrai ma jupe bleue, avec la blouse à plis qui dessine ma taille, et mon tablier, pas le grand tablier noir de tous les jours à corsage ajusté (qui me va pourtant bien), mais le joli petit bleu clair, brodé, celui des dimanches à la maison. Et c'est tout; pas trop de frais pour ce monsieur, mes bonnes petites camarades s'en apercevraient.

Aimée, Aimée! C'est vraiment dommage qu'elle se soit enfuie si vite, cette jolie qiselle qui m'aurait consolée de toutes ces oiés! Maintenant je sens bien que la dernière leçon ne servira à rien du tout. Avec une petite nature comme la sienne, délicate, égoïste, et qui aime son plaisir en ménageant son intérêt, inutile de lutter contre Mlle Sergent.J'espère seulement que cette grosse déception ne m'attristera pas longtemps.

Aujourd'hui en récréation, je joue éperdument pour me secouer et me réchauffer. Anaïs et moi, tenant solidement Marie Belhomme par ses «mains de sage—femme », nous la faisons courir à perdre haleine jusqu'à ce qu'elle demande grâce; ensuite, sous peine d'être enfermée dans les cabinets, je la condamne à réciter, à haute et intelligible voix, le récit de Théramène.

Elle clame ses alexandrins d'une voix de martyre, et se sauve après, les bras en l'air. Les sœurs Jaubert me semblent impressionnées. C'est bon, si elles n'aiment pas le classique, on leur servira du moderne à la prochaine occasion! La prochaine occasion ne tarde guère; à peine rentrées, on nous attelle à des exercices de ronde et de bâtarde en vue des examens proches. Car nous avons des écritures en général détestables. – Claudine, vous allez dicter les modèles pendant que je donne les places de la petite classe. Elle s'en va chez les «seconde classe » qui, délogées à leur tour, vont être installées, je ne sais où. Qa nous promet une bonne demi—heure de solitude. Je commence:

– Mes enfants, aujourd'hui je vous dicte quelque chose de très amusant. Chœur: «Ah!»

– Oui, des chansons guillerettes, extraites des Palais nomades.
– Qa a l'air tout à fait gentil, rien que ce titre là, remarque avec conviction Marie Belhomme.
– Tu as raison. Vous y êtes? Allez Sur la même couche lente, Implacablement lente, S'extasie, vacille et sombre
Le présent complexe des courbes lentes.

Je me repose. La grande Anaïs ne rit pas parce qu'elle ne comprend pas. (Moi non plus.) Et Marie Bellhomme,

toujours de bonne foi, s'exclame: «Mais tu sais bien qu'on a déjà fait de la géométrie ce matin! Et puis celui—là a l'air trop difficile, je n'ai pas écrit la moitié de ce que tu as dit.»
Les jumelles roulent quatre yeux défiants. Je continue, impassible:

A l'identique automne les courbes s'homologuent,
Analogue ta douleur aux longs soirs d'automne,
Et détonne la longue courbe des choses et les brefs sau[tillements.

Elles suivent péniblement, sans plus chercher à comprendre, et j'éprouve une satisfaction bien douce à entendre Marie Belhomme se plaindre encore et m'arrêter: «Attends donc, attends donc, tu vas trop vite.... La lente courbe des quoi?»

Je répète: «La lente courbé des choses et les brefs sautillements ... Maintenant recopiez—moi ça en ronde d'abord, et en bâtarde après.»

C'est ma joie, ces leçons d'écriture supplémentaires, à dessein de satisfaire aux examens de la fin de juillet. Je dicte des choses extravagantes, et j'ai un grand plaisir à entendre ces filles d'épiciers, de cordonniers et de gendarmes réciter et écrire docilement des pastiches de l'École romane, ou des berceuses bredouillées par M. Francis Jammes, tout ça recueilli à l'intention de ces chères petites camarades, dans les revues et les bouquins que reçoit papa, et il en reçoit! Depuis la Revue des Deux—Mondes jusqu'au Mercure de France tous les périodiques s'accumulent à la maison. Papa me confie le soin de les couper, je m'octroie celui de les lire. Il faut bien que quelqu'un les lise! Papa y jette un œil superficiel et distrait, le Mercure de France ne traitant que bien rarement de malacologie. Moi, je m'y instruis, sans comprendre toujours, et j'avertis papa quand les abonnements touchent à leur fin. «Renouvelle, papa, pour garder la considération du facteur.»

La grande Anaïs qui manque de littérature ce n'est pas sa faute — murmure avec scepticisme: – Ces choses que tu nous dictes aux leçons d'écriture, je suis sûre que tu les inventes exprès. — Si on peut dire! C'est des vers dédiés à notre allié le tzar Nicolas, ainsi! Elle ne peut pas me blaguer et garde des yeux incrédules. Rentrée de M"° Sergent qui jette un coup d'œil sur nos écritures. Elle se récrie: «Claudine, vous n'avez pas honte , de leur dicter des absurdités semblables? vous feriez mieux de retenir par cœur des théorèmes d'arithmétique, ça vaudrait mieux pour tout le monde! ! » Mais elle gronde sans conviction, car, tout au fond, ces fumisteries ne lui déplaisent pas. Pourtant je l'écoute sans rire, et ma rancune revient, de sentir si près de moi celle qui a forcé la tendresse de cette petite Aimée si peu sûre. Mon Dieu! Voilà qu'il est trois heures et demie, et dans une demi—heure elle viendra chez nous pour la dernière fois.

M"° Sergent se lève et dit: «Fermez vos cahiers. Les grandes du brevet, restez, j'ai à vous parler. » Les autres s'en vont, s'affublent de leurs capuchons et de leurs fichus avec lenteur, vexées de ne pas rester pour entendre le discours, évidemment formidable d'intérêt, qu'on va nous adresser. La rousse Directrice nous interpelle, et malgré moi j'admire, comme toujours, la netteté de sa voix, la décision et la précision de ses phrases. – Mesdemoiselles je pense que vous ne vous faites pas d'illusions sur votre nullité en musique, toutes, sauf Mlle Claudine qui joue du piano et déchiffre couramment;je vous ferais bien donner des leçons par elle, mais vous êtes trop indisciplinées pour obéir à une de vos compagnes. A partir de demain, vous viendrez le dimanche et le jeudi à neuf heures, vous exercer au solfège et au déchiffrage sous la direction de monsieur Rabastens, l'instituteur adjoint, puisque je ne suis pas, non plus que Mlle Lanthenay, en état de vous donner des leçons. Monsieur Rabastens sera assisté de Mlle Claudine. Tâchez de ne pas vous tenir trop mal. Et soyez ici à neuf heures, demain. » J'ajoute à voix basse, un «Rompez! » saisi par son oreille redoutable; elle fronce les sourcils, pour sourire malgré elle, après. Son petit discours a été débité d'un ton si péremptoire qu'un salut militaire s'impose presque, elle s'en est aperçue. Mais vrai! on dirait que je ne peux plus la fâcher; c'est enrageant; faut—il qu'elle soit sûre de son triomphe pour se montrer si bonne! Elle part, et toutes éclatent en rumeurs. Marie Belhomme n'en revient pas: – C'est égal, vrai, nous faire donner des leçons par un

jeune homme, c'est un peu fort! Mais ça, sera amusant tout de même, crois—tu, Claudine? – Oui Faut bien se distraire un peu. – Qa ne va pas t'intimider, toi, de nous donner des leçons de chant avec le sous—maître? – Tu n'imagines pas ce que ça m'est égal. Je n'écoute pas beaucoup et j'attends, en trépignant à l'intérieur, parce que M"° Aimée Lanthenay ne vient pas tout de suite. La grande Anaïs, ravie, ricane, et serre les côtes comme si le rire la tordait, et houspille Marie Belhomme, qui gémit sans savoir se défendre: «Hein! tu vas faire la conquête du bel Antonin Rabastens: il ne résistera pas longtemps à tes mains fines et longues, à tes mains de sage—femme, à ta taille mince, à tes yeux éloquents; hein! ma chère, voilà une histoire qui finira par un mariage! » Elle s'excite et danse devant Marie qu'elle a acculée dans un coin et qui cache ses malheureuses mains en criant à l'inCOIlVG IlaIlCG . Aimée n'arrive toujours pas! Énervée, je ne tiens pas en place et vais rôder jusqu'à la porte de l'escalier qui conduit aux chambres «provisoires » (toujours!) des institutrices. Ah! j'ai bien fait de venir voir! En haut, sur le palier, Mlle Lanthenay
est toute prête à partir. M"° Sergent la tient par la taille et lui parle bas, avec l'air d'insister tendrement. Puis elle embrasse longuement la petite Aimée voilée, qui se laisse faire et se prête, gentiment, et même, s'attarde et se retourne en descendant l'escalier.Je me sauve sans qu'elles m'aperçoivent, mais j'ai, encore une fois, un gros chagrin. Méchante, méchante petite, qui s'est vite détachée de moi, pour donner ses tendresses et ses yeux dorés à celle qui était notre ennemie! .. Je ne sais plus que penser. Elle me rejoint dans la classe où je suis restée, figée dans mes songeries.
– Vous venez, Claudine?
– Oui, Mademoiselle, je suis prête. Dans la rue je n'ose plus la questionner; qu'estce qu'elle me répondrait ?J'aime mieux attendre d'être installée à la maison, et, dehors, lui parler banalement du froid, prédire qu'il va neiger encore, que les leçons de chant du dimanche et du jeudi nous amuseront;. mais je parle sans conviction et elle sent bien, elle aussi, que tout ce bavardage ne compte pas. Chez nous, sous la lampe, j'ouvre mes cahiers et je la regarde: elle est aussi jolie que l'autre soir, un peu plus pâle, avec des yeux cernés qui paraissent plus grands: — Vous êtes fatiguée, on dirait? Elle s'embarrasse de toutes mes questions, pourquoi donc? La voilà qui devient rose, qui regarde autour d'elle. Je parie qu'elle se sent vaguement coupable envers moi. Continuons:
– Dites, elle vous témoigne toujours autant d'amitié, l'horrible rousse? Est—ce que les rages et les caresses de l'autre soir ont recommencé?
 – Mais non. elle est très bonne pour moi... Je vous assure qu'elle me soigne beaucoup. — Elle ne vous a pas «magnétisée » de nouveau?

 – Oh! non, il n'est pas question de ça. Je crois que j'ai exagéré un peu, l'autre soir, parce que j'étais énervée. Eh là! la voilà tout près de perdre contenance! Tant pis, je veux savoir.Je me rapproche d'elle et lui prends ses mains, ses toutes petites mains.
– Oh! chérie, racontez moi ce qu'il y a encore! Vous ne voulez donc plus rien dire à votre pauvre Claudine qui a eu tant de peine avant—hier? Mais on dirait qu'elle vient de se ressaisir, brusquement décidée à se taire; elle prend par degré un petit air calme, faussement naturel, et me regarde de ses yeux menteurs et clairs.
– Non, Claudine, voyons, puisque je vous assure qu'elle me laisse tout à fait tranquille, et que même elle se montre très bonne. Nous la faisions plus mauvaise qu'elle ne l'est, vous savez. Qu'est—ce que c'est que cette voix froide, et ces yeux fermés, tout larges ouverts qu'ils sont? C'est sa voix de classe, ça, je n'en veux pas! Je renfonce mon envie de pleurer pour ne pas paraître ridicule. Alors, quoi, c'est fini nous deux? Et si je la tourmente de questions, nous nous quitterons brouillées ? Je prends ma grammaire anglaise, il n'y a rien d'autre à faire; elle a un geste empressé pour ouvrir mon cahier, C'est la première fois, et la seule, que j'ai pris avec elle une leçon sérieuse; le cœur tout gonflé et prêt à crever, j'ai traduit des pages entières de: . «Vous avie3 des plumes, mais il n'avait pas de cheval. » Nous aurions les pommes de votre cousin s'il avait beaucoup de canifs. » AUe3—vous de l'encre dans votre encrier? Non, mais j'ai une table dans ma chambre à coucher, etc., etc. » Vers la fin de la leçon, cette singulière Aimée me demande à brûle—pourpoint:

– Ma petite Claudine, vous n'êtes pas fâchée contre moi? Je ne mens pas tout à fait: – Non, je ne suis pas fâchée COntre VOuS. C'est presque vrai, je ne me sens pas de colère, rien que du chagrin et de la fatigue. Je la reconduis, et

je l'embrasse, mais elle me tend sa joue en tournant si fort la tête que mes lèvres touchent presque son oreille. La petite sans cœur! Je la regarde s'en aller sous le reverbère avec une vague envie de courir après elle; mais à quoi bon? J'ai dormi assez mal, mes yeux le prouvent, cernés jusqu'au milieu des joues; heureusement, ça me va plutôt bien , je le constate dans la glace en brossant rudement mes boucles (toutes dorées ce matin) avant de partir pour la leçon de chant. J'arrive une demi—heure trop tôt, et je ne peux m'empêcher de rire en trouvant deux de mes camarades, sur quatre, déjà installées à l'école! Nous nous inspectons mutuellement, et Anaïs a un sifflement approbateur pour ma robe bleue et mon tablier mignon. Elle a sorti pour la circonstance son tablier du jeudi et du dimanche, rouge, brodé de blanc (il la fait paraître encore plus pâle); coiffée en «casque » avec un soin méticuleux, la coque très avant, presque sur le front, elle se serre à étouffer dans une ceinture neuve. Charitablement, elle remarque tout haut que j'ai mauvaise mine; mais je réponds que l'air fatigué m'avantage. Marie Belhomme accourt, écervelée et éparse, à son ordinaire. Elle a fait des frais, elle aussi, quoique en deuil; sa fraise de crêpe ruché lui donne un air de pierrot noir, ahuri; avec ses longs yeux veloutés, son air naïf et éperdu: elle est toute gentille. Les deux Jaubert arrivent ensemble, comme toujours, pas coquettes, ou du moins pas tant que nous autres, prêtes à se tenir irréprochablement, à ne pas lever les yeux, et à dire du mal de chacune de nous, après la leçon. Nous nous chauffons, serrées autour du poêle, en blaguant par avance le bel Antonin.Attention, le voici. Un bruit de voix et de rires s'approche, Mlle Sergent ouvre la porte, précédant l'irrésistible adjoint. —, Splendide, le Rabastens! Casquetté de fourrures, vêtu de bleu foncé sous son pardessus, et il se décoiffe et se dévêt en entrant, après un profond «Mesdemoiselles!» Il a décoré son veston d'un chrysanthème rouge rouillé du meilleur goût et sa cravate impressionne, vert—de—gris avec semis d'anneaux blancs entrelacés. Une régate travaillée au miroir! Tout de suite nous sommes rangées et convenables, avec des mains qui tirent sournoisement les corsages pour défaire jusqu'aux velléités de plis disgracieux.

Marie Belhomme s'amuse déjà de si bon cœur qu'elle pouffe bruyamment, et s'arrête effrayée d'elle—même. Mlle Sergent fronce ses terribles sourcils et s'agace. Elle m'a regardée en entrant: je parie que sa petite lui raconte tout, déjà! Je me répète obstinément qu'Aimée ne vaut pas tant de chagrin, mais je ne me persuade guère. — Mesdemoiselles, grasseye Rabastens, l'une de vous voudra—t—elle me passer son livre? La grande Anaïs tend vite son Marmontel pour se mettre en valeur, et reçoit un «merci » d'amabilité exagérée. Ce gros garçon là doit se faire des politesses devant son armoire à glace.

Il est vrai qu'il n'a pas d'armoire à glace.

— Mademoiselle Claudine, me dit—il avec une œillade enchanteresse (enchanteresse pour lui, s'entend), je suis charmé et très honoré de devenir votre collègue; car vous donniez des leçons de chant à ces demoiselles, n'est—ce pas?

– Oui, mais elles n'obéissent pas du tout à une de leurs compagnes, coupe brièvement Mlle Sergent, que ce bavardage impatiente. Aidée par vous, Monsieur, elle obtiendra de meilleurs résultats, ou elles échoueront au brevet; car elles sont nulles en musique.

Bien fait! ça lui apprendra à filer des phrases inutiles, au Monsieur. Mes camarades écoutent, avec un étonnement non dissimulé; jamais on n'avait encore employé pour elles tant de galanterie; surtout, elles restent stupéfaites des compliments que me prodigue le louangeur Antonin.

Mlle Sergent prend le «Marmontel » et indique à Rabastens l'endroit que ses nouvelles élèves refusent de franchir, par défaut d'attention les unes, par incompréhension les autres (sauf Anaïs à qui sa mémoire permet d'apprendre par cœur tous les exercices de solfège sans les «battre » et sans les décomposer). Comme c'est vrai, qu'elles sont «nulles en musique », ces petites cruches, et comme elles mettent une sorte de point d'honneur à ne pas m'obéir, elles se feraient sûrement octroyer des zéros au prochain examen. Cette perspective enrage Mlle Sergent qui chante faux et qui ne peut leur servir de professeur de chant, non plus que Mlle Aimée Lanthenay mal guérie d'une laryngite

ancienne.

— Faites—les d'abord chanter séparément, dis je au méridional (tout épanoui de paonner au milieu de nous), elles font des fautes de mesure, toutes, mais pas les mêmes fautes et je n'ai pas pu les empêcher jusqu'à présent. — Voyons, Mlle.?
– Marie Belhomme.
– Mlle Marie Belhomme, veuillez me solfier cet exercice. C'est une petite polka en sol, totalement dépourvue de méchanceté, mais la pauvre Marie, anti—musicienne au possible, n'a jamais pu la sol fier correctement. Sous cette attaque directe, elle a tressailli, elle est devenue pourpre, et ses yeux tOurnent.
– Je bats une mesure à vide, et vous commencerez sur le premier temps: Ré si si, la sol fa fa. Pas bien difficile, n'est—ce pas?
–Oui, Monsieur, répond Marie qui perd la tête à force de timidité.
– Bon, je commence. Un, deux, un..
— Ré si si, la sol fa fa, piaille Marie d'une voix de poule enrouée. Elle n'a pas manqué l'occasion de commencer sur le second temps! Je l'arrête: – Non, écoute donc: Un, deux, Ré si si... comprends tu ?Monsieur bat une mesure vide. ReCOIl IleICG .

– Un, deux, un..
— Ré si si... elle recommence avec ardeur, en faisant la même faute! Dire que, depuis trois mois, elle chante sa polka à contre—mesure! Rabastens s'interpose, patient et discret.
– Permettez, mademoiselle Belhomme, veuillez battre la mesure en même temps que moi. Il lui a pris le poignet et lui conduit la main.
– Vous allez mieux comprendre ainsi: Un, deux, deux, un... Eh bien! chantez donc! Elle n'a pas commencé du tout, cette fois! Cramoisie à cause de ce geste inattendu, elle a complètement perdu contenance.Je m'amuse beaucoup. Mais le beau baryton, très flatté du trouble de la pauvre linotte se ferait scrupule d'insister. La grande Anaïs a les joues gonflées de rires retenus.
— Mademoiselle Anaïs, je vous prie de chanter cet exercice, pour montrer à M"° Belhomme comment il doit être interprété. Elle ne se fait pas prier celle—là! Elle roucoule son petit machin «avec âme » en portant la voix aux notes élevées, et pas trop en mesure. Mais quoi, elle le sait par cœur, et sa façon un peu ridicule de solfier comme si elle chantait une romance plaît au méridional qui la complimente.

Elle essaie de rougir, ne peut pas, et se borne, faute de mieux à baisser les yeux, se mordre les lèvres et pencher la tête. Je dis à Rabastens: «Monsieur, voulez—vous faire répéter quelques exercices à deux voix? Quoi que j'aie pu faire, elles ne les savent pas du tout. » Je suis sérieuse, ce matin, d'abord parce que je n'ai pas grande envie de rire, ensuite parce que si je batifolais trop pendant cette première leçon, Mlle Sergent supprimerait les autres. Et puis, je pense à Aimée. Elle ne descend donc pas ce matin? Il y a seulement huit jours, elle n'aurait pas osé faire aussi tard la grasse matinée! En songeant à tout cela, je distribue les deux parties, la première à Anaïs, aggravée de Marie Belhomme, l'autre aux pensionnaires. Pour moi, je viendrai au secours de celle qui faiblira le plus. Rabastens soutient la seconde. Et nous exécutons le petit morceau à deux voix, moi à côté du bel Antonin qui barytonne des «ah! ah! » pleins d'expression en se penchant de mon côté. Nous devons former un petit groupe extrêmement risible. Ce Marseillais indrécottable est si préoccupé des grâces qu'il déploie qu'il commet fautes sur fautes, sans que, d'ailleurs, personne s'en aperçoive. Le chrysanthème distingué qu'il porte à son vcston se détache et tombe; — son morceau fini, il le ramasse et le jette sur la table, en disant, comme s'il réclamait des compliments pour lui—même: «Eh bien, ça n'a pas trop mal marché, il me semble? » M"° Sergent souffle sur son emballement en répondant: –Oui, mais laissez—les chanterseules, sans vous, sans Claudine, et vous verrez. (Je parierais, à sa mine déconfite, qu'il avait oublié pourquoi il est ici.

Ça va étre encore quelque chose de soigné comme professeur, ce Rabastens! Tant mieux! Quand la Directrice n'assistera pas aux leçons, on pourra tout se permettre avec lui.) — — Oui, évidemment, Mademoiselle, mais si ces

demoiselles veulent se donner un peu de peine, vous verrez qu'elles arriveront vite à en savoir assez pour répondre aux examens.

On demande si peu de musique! Vous le savez bien, n'est—ce pas? Tiens, tiens, il se rebiffe maintenant? Impossible de mieux servir à la rousse qu'elle n'est pas capable de chanter une gamme. Elle comprend la rosserie et ses sombres yeux se détournent. Antonin remonte un peu dans mon estime, mais il vient de mal disposer M"° Sergent qui lui dit, sèchement:

— Si vous voulez bien faire étudier encore un peu ces enfants? J'aimerais assez qu'elles chantassent séparément, pour prendre un peu d'aplomb et de sûreté. C'est au tour des jumelles, qui possèdent des voix inexistantes, incertaines, sans trop de sens du rythme, mais ces deux bêcheuses—là s'en tireront toujours, ça travaille d'une façon si exemplaire! Je ne peux souffrir ces Jaubert, sages et modestes. Et je les vois d'ici travaillant chez elles, répétant soixante fois chaque exercice, avant de venir aux leçons du jeudi, irréprochables et sournoises. Pour finir, Rabastens se «donne le plaisir» dit—il, de m'entendre et me prie de déchiffrer des choses fortement embêtantes, romances néfastes, ou airs à gargouillades dont les vocalises démodées lui paraissent le dernier mot de l'art. Par amour—propre, parce que Mlle Sergent est là, et Anaïs aussi, je chante de mon mieux: Di—amants de la Courônne, Fille du Régimint, etc. Et l'ineffable Antonin s'extasie; il s'emberlificote dans des compliments tortueux, dans des phrases pleines d'embûches, dont je n'aurais garde de l'aider à se dépêtrer, trop heureuse de l'écouter, au contraire, avec des yeux attentifs et rivés aux siens.

Je ne sais pas comment il aurait trouvé la fin d'une phrase bourrée d'incidentes, si Mlle Sergent ne se fût approchée: «Vous avez donné à ces demoiselles des morceaux d'étude pour la semaine? »

Non, il n'a rien donné du tout. Il ne peut pas se mettre dans la tête qu'on ne l'a pas convoqué ici pour chanter à deux voix avec moi!

Mais que devient donc la petite Aimée? Il faut que je sache. Donc, je renverse avec adresse un encrier sur la table en prenant soin de me tacher les doigts abondamment. Et je pousse un «ah! » de désolation, avec tous mes doigts écartés en araignées. Mlle Sergent prend le temps de remarquer que je n'en fais jamais d'autres, et m'envoie me laver les mains à la pompe.

Une fois dehors, je m'essuie les mains à l'éponge du tableau noir pour ôter le plus gros, et je fouine, et je regarde dans tous les coins. Rien dans la maison;je ressors et m'avance jusqu'au petit mur qui nous sépare du jardin de l'instituteur. Rien toujours. Mais, mais, on cause, là—dedans! Qui?

Je me penche par dessus le petit mur pour regarder en bas dans le jardin, qui est plus bas de deux mètres, et là, sous des noisetiers défeuillés, dans le petit soleil pâlot qu'on sent à peine, je vois le sombre Richelieu qui cause avec Mlle Aimée Lanthenay. Il y a trois ou quatre jours, je me serais mise sur la tête pour m'étonner avec les pieds, devant ce spectacle, mais ma grosse déception de cette semaine m'a un peu cuirassée.

Ce sauvage de Duplessis! Il trouve sa langue, à présent, et ne baisse plus les yeux. Il a donc brûlé ses vaisseaux?

— Dites, Mademoiselle, vous ne vous en doutiez pas? Oh! dites que si!

Aimée, toute rose, frémit de joie, et ses yeux sont plus en or que jamais, ses yeux qui guettent

et écoutent alertement, pendant qu'il parle, tout
autour. Elle rit gentiment en faisant signe qu'elle
ne se doutait de rien, la menteuSe!
–Si, vous vous en doutiez bien, quand je pas—
sais des soirées sous vos fenêtres. Mais je vous
aime de toutes mes forces, non pas pour coqueter
pendant une saison et m'en aller aux vacances ensuite. Voulez—vous m'écouter sérieusement, comme je vous parle maintenant?
— C'est si sérieux que cela?
– Oui, je vous l'affirme. M'autorisez—vous à aller ce soir vous parler devant M"° Sergent? Ah! la la! J'entends la porte de la classe qui s'ouvre; on vient voir ce que je deviens. En deux bonds je suis loin du mur, et presque tout près de la pompe;je me jette à genoux par terre, et quand la Directrice, accompagnée de Rabastens qui part, arrive près de moi, elle me voit en train de frotter énergiquement l'encre de mes mains avec du sable, «puisque ça ne s'en va pas avec de l'eau.»
— Ça prend très bien.
— Laissez donc ça, dit M"° Sergent, vous l'enlèverez chez vous à la pierre ponce. Le bel Antonin m'adresse un «au revoir » à la fois joyeux et mélancolique. Je me suis relevée et lui envoie mon signe de tête le plus onduleux, qui fait rouler des boucles de cheveux mollement le long de mes joues. Derrière son dos, je ris; gros hanneton marseillais, il croit déjà que c'est arrivé! Je rentre dans la classe pour prendre mon capuchon, et je reviens chez nous, rêvassant à la conversation surprise derrière le petit mur. Quel dommage que je n'aie pas pu entendre la fin de leur amoureux dialogue! Aimée aura consenti, sans se faire prier, à recevoir ce Richelieu inflammable mais honnête, et il est capable de la demander en mariage. Qu'est—ce qu'elle a donc ": dans la peau, cette petite femme pas même régulièrement jolie? Fraîche, c'est vrai, avec des yeux magnifiques; mais enfin, il ne manque pas de beaux yeux dans de plus jolies figures, et celle—ci tous les hommes la regardent! Les maçons cessent de gâcher quand elle passe, en se faisant l'un à l'autre des yeux clignés et des claquements de langue (hier, j'en ai entendu un dire à son camarade en la désignant: «Vrai, je m'abonnerais bien à être puce dans son lit! ») Les gars, dans les rues, font les farauds pour elle, et les vieux habitués du café de la Perle, ceux qui prennent le vermouth tous les soirs, causent entre eux avec intérêt, «d'une petite fille, institutrice à l'école, qui fait regipper comme une tarte aux fruits pas assez sucrée ». Maçons, petits rentiers, directrice, instituteur, tous alors? Moi, elle m'intéresse un peu moins depuis que je la découvre si traîtresse, et je me sens toute vide, vide de ma tendresse, vide de mon gros chagrin du premier soir.
On démolit, on finit de démolir l'ancienne école; pauvre vieille école! On jette à bas le rezde—chaussée, et nous assistons, curieusement, à la découverte que font les maçons, de murs doubles, des murs qu'on croyait pleins et épais, et qui sont creux comme des armoires, avec une espèce de corridor noir, où on ne trouve rien que de la poussière et une affreuse odeur, vieille et répugnante.Je me plais à terrifier Marie Belhomme en lui racontant que ces cachettes mystérieuses ont été ménagées au temps jadis pour y murer des femmes qui trompaient leurs maris, et que j'ai vu des os blancs traîner dans les gravats; elle ouvre des yeux effarés, demande: «C'est vrai? » et s'approche vite pour «voir les os » .. Elle revient près de moi tout de suite. — Je n'ai rien vu, c'est encore une menterie que tu me fais! –Que l'usage de la langue me soit ôté à l'instant si ces cachettes dans les murs n'ont pas été creusées dans un but criminel! Et puis d'abord, tu sais, ça te va bien de dire que je mens, toi qui caches un chrysanthème dans ton Marmontel, celui que monsieur Antonin Rabastens portait à sa boutonnière! J'ai crié ça bien haut, parce que je viens d'apercevoir Mlle Sergent qui entre dans la cour, pré cédant Dutertre. Oh! on le voit souvent, celui—là, c'est une justice à lui rendre! Et c'est un beau dévouement qu'il a, ce docteur, de quitter sa clientèle à chaque instant pour venir constater l'état satisfaisant de notre école, — qui s'en va par morceaux en ce moment, la première classe à l'École maternelle, la deuxième, là—bas dans la mairie. Il a peur, sans doute, que notre instruction ne souffre de ces déplacements successifs, le digne délégué cantonal! Ils ont entendu, elle et lui, ce que je disais pardi, je l'ai fait exprès! — et Dutertre saisit cette occasion de s'approcher. Marie voudrait rentrer sous terre, et gémit en se voilant la figure de ses . mains. Bon prince, il s'approche tout riant, et frappe sur l'épaule de la nigaude qui tressaille et s'effare: «Petite, qu'est-ce que te dit cette Claudine endiablée ?Tu conserves les fleurs que porte notre bel adjoint? Dites donc, mademoiselle Sergent, vos élèves ont le cœur très éveillé, savez-vous! Marie,

veux-tu que j'en informe ta mère pour iui faire comprendre que sa fille n'est plus une gamine? » Pauvre Marie Belhomme! Hors d'état de répondre un mot, elle regarde Dutertre, elle me regarde, elle regarde la Directrice, avec des yeux de biche ahurie, et va pleurer. M"° Sergent, qui n'est pas absolument enchantée de l'occasion qu'a trouvée le délégué cantonal de bavarder avec nous, le contemple avec des yeux jaloux et admiratifs; elle n'ose pas l'emmener (je le connais assez pour croire qu'il lui refuserait avec aisance). Moi, je jubile de la confusion de Marie, du mécontentement impatient de M"°Sergent (et sa petite Aimée, (elle ne lui suffit donc plus ?) et aussi de voir le plaisir qu'éprouve notre bon docteur à rester près de nous. Il faut croire que mes yeux disent l'état de rage et de contentement où je suis, car il rit en montrant ses dents pointues: — Claudine, qu'as-tu à pétiller ainsi? C'est la méchanceté qui t'agite? .. —Je réponds «oui » de la tête, en secouant mes cheveux, sans parler, irrévérence qui fait froncer les sourcils touffus de M"° Sergent. Qa m'est bien égal. Elle ne peut pas tout avoir, cette mauvaise rousse, son délégué cantonal et sa petite adjointe, non, non. Plus sans—gêne que jamais, Dutertre vient à moi et passe son bras autour de mes épaules. La grande Anaïs, curieuse, nous regarde en rapetissant ses yeux. – Tu vas bien? – Oui, Docteur, je vous remercie beaucoup. – Sois sérieuse. (Avec ça qu'il l'est, lui, sérieux!) Pourquoi as—tu toujours les yeux cernés? – Parce que le bon Dieu me les a faits comme Ça. –Tu ne devrais pas lire autant. Tu lis dans ton lit, je parie? – Un petit peu, pas beaucoup. Est—ce qu'il ne faut pas? — Heu. si, tu peux bien lire. Qu'est—ce que tu lis ? Voyons, dis—moi ça. Il s'excite et m'a serré les épaules d'un geste brusque. Mais je ne suis pas si sotte que l'autre jour, et je ne rougis pas, pas encore. La Directrice a pris le parti d'aller gronder des petites qui jouent avec la pompe et s'inondent. Ce qu'elle doit bouillir à l'intérieur! J'en danse! — Hier, j'ai fini Aphrodite, ce soir, je commencerai La Femme et le Pantin. — Oui? Tu vas bien, toi! Pierre Louys? Peste! Pas étonnant que tu... Je voudrais bien savoir ce que tu comprends, là—dedans? Tout? (Je ne suis pas poltronne, je crois, mais je n'ai" merais pas continuer cette conversation, seule avec lui le long d'un bois, ou sur un canapé, ses yeux brillent tellement! Et puis, s'il se figure que je m'en vais lui faire des confidences polissonnes...) – Non, je ne comprends pas tout, malheureusement, mais assez de choses tout de même. Et j'ai aussi lu, l'autre semaine, la Suzanne, de Léon Daudet. Je termine l'Année de Clarisse, un Paul Adam qui me ravit! —— Oui, et tu dors, après?.. Mais tu te fatigueras, avec ce régime—là; ménage toi un peu, ce serait dommage de t'abîmer, tu sais. Qu'est—ce qu'il croit donc? Il me regarde de si près, avec une si visible envie de me caresser et de m'embrasser, que voici le fâcheux fard brûlant qui m'envahit, et je perds mon assurance. Il craint peut—être aussi de perdre son sang—froid, lui, car il me laisse aller, en respirant profondément, et me quitte après une caresse sur mes cheveux, de la tête jusqu'à l'extrémité des boucles, comme sur le dos des chats, Mlle Sergent se rapproche, ses mains frémissent de jalousie, et ils s'éloignent tous deux; je les vois se parler très vivement, elle avec un air d'imploration anxieuse; lui, hausse légèrement l'épaule, et rit. Ils croisent M"° Aimée, et Dutertre s'arrête, séduit par ses yeux câlins; il plaisante familièrement avec elle, toute rose, un peu embarrassée, contente; et Mlle Sergent ne témoigne pas de jalousie cette fois, au contraire. Moi, le cœur me saute toujours un peu quand cette petite arrive. Ah! tout ça c'est mal arrangé! Je m'enfonce si loin dans mes pensées que je ne vois pas la grande Anaïs qui exécute une danse sauvage autour de moi: — Veux—tu me laisser tranquille, sale monstre! Je n'ai pas envie de jouer aujourd'hui. –Voui, je sais, c'est le délégué cantonal qui te trotte. Ah! dame, tu ne sais plus auquel entendre, Rabastens, Dutertre, qui encore? As-tu fait ton choix? et Mlle Lanthenay? Elle tourbillonne, avec des yeux démoniaques dans sa figure immobile, furieuse au fond. Pour avoir la paix, je me jette sur elle et lui meurtris les bras de coups de poing; elle crie tout de suite, lâchement, et se sauve;je la poursuis, et la bloque dans le coin de la pompe, où je lui verse un peu d'eau sur la tête, pas beaucoup, le fond du gobelet commun. Elle se fâche tout à fait: — Tu sais, c'est stupide, c'est pas des choses à faire, justement je suis enrhumée, je tousse! — Tousse! Le docteur Dutertre te donnera une consultation gratuite, et encore quelque chose avec! La venue de l'amoureux Duplessis coupe notre querelle; il est transfiguré, depuis deux jours, cet Armand, et ses yeux rayonnants disent assez qu'Aimée lui a accordé sa main, avec son cœur et sa foi, tout ça dans le même sac. Mais il voit sa douce fiancée qui bavarde et rit, entre Dutertre et la Directrice, lutinée par le délégué cantonal, encouragée par Mlle Sergent, et ses yeux noircissent. Ah! Ah! il n'est pas jaloux, non, c'est moi! Je crois bien qu'il retournerait sur ses pas si la rousse, elle—même, ne l'appelait. Il accourt à grandes enjambées et salue profondément Dutertr qui lui serre la main familièrement, avec un geste de félicitations. Le pâle Armand rougit, s'illumine, et regarde sa petite fiancée avec un tendre orgueil. Pauvre Richelieu, il me fait de la peine! Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai idée que cette Aimée qui joue à demi l'inconscience et s'engage si vite ne lui donnera guère de bonheur. La grande Anaïs ne perd pas un geste

du groupe, et en oublie de m'injurier.
— Dis donc, me souffle-t-elle tout bas, qu'est-ce qu'ils font comme ça ensemble? Qu'est-ce qu'il y a?

J'éclate: «Il y a que M. Armand, le compas, Richelieu, oui, a demandé la main de Mlle Lanthenay, qu'elle la lui a accordée, qu'ils sont fiancés, et que Dutertre les félicite, à l'heure qu'il
est! C'est ça qu'il y a!
— Ah! . Bien vrai, alors! Comment, il lui a
demandé sa main, pour se marier?
Je ne peux pas m'empêcher de rire; elle a lâché le mot si naturellement, avec une naïveté qui
ne lui est pas habituelle! Mais je ne la laisse pas moisir dans sa stupéfaction: «Cours, cours, va chercher n'importe quoi dans la classe, entends ce qu'ils disent; de moi ils se méfieraient trop vite! » Elle s'élance; passant près du groupe, elle perd adroitement son sabot (nous portons toutes des sabots, l'hiver), et tend ses oreilles en s'attardant à le remettre. Puis elle disparaît et revient, portant ostensiblement ses mitaines qu'elle glisse sur ses mains en revenant près de moi. – Qu'est-ce que tu as entendu? – M. Dutertre disait à Armand Duplessis: «Je ne forme pas pour vous de vœux de bonheur, Monsieur, ils sont inutiles quand on épouse une pareille jeune fille. » Et Mlle Aimée Lanthenay baissait les yeux, comme ça. Mais vrai, je n'aurais jamais cru que ça y était, aussi sûr que ça! Moi aussi je m'étonne, mais pour une autre raison. Comment! Aimée se marie, et ça ne produit pas plus d'effet à M"° Sergent? Sûrement il y a là—dessous quelque chose que j'ignore! Pourquoi aurait—elle fait ces frais de conquête, et pourquoi ces scènes de larmes à Aimée, si elle la donne maintenant, sans plus de regrets, à un Armand Duplessis qu'elle connaît à peine? Que le diable les emporte toutes! Il va falloir encore que je m'arale " à découvrir le fin mot de l'histoire. Après tout, elle n'est sans doute jalouse que des femmes. Pour me dégourdir les idées, j'organise une grande partie de «grue » avec mes camarades, et les «gobettes » de la deuxième division, qui deviennent assez grandes personnes pour que nous les admettions à jouer avec nous. Je trace deux raies distantes de trois mètres, je me place au milieu pour faire la grue, et la partie commence, semée de cris pointus et de quelques chutes que je favorise.
1. Je me tourmente,
On sonne; nous rentrons pour l'assommante leçon]de travail à l'aiguille.Je prends ma tapisserie, avec dégoût. Au bout de dix minutes, Mlle Sergent s'en va, sous prétexte d'aller distribuer des fournitures à la «petite classe » qui, de nouveau déménagée, se tient, provisoirement (bien entendu!) dans une salle vide de l'école maternelle, tout près de nous.Je parie qu'en fait de fournitures, la rousse va surtout s'occuper de sa petite Aimée.
Après une vingtaine de points de tapisserie, je suis prise d'un accès soudain de stupidité qui m'empêche de savoir si je dois changer de nuance pour remplir une feuille de chêne, ou bien conserver la même laine avec laquelle j'ai terminé une feuille de saule. Et je sors, mon ouvrage à la main, pour demander conseil à l'omnisciente Di rectrice. Je traverse le corridor, j'entre dans la petite classe: les cinquante gamines enfermées là—dedans piaillent, se tirent les cheveux, rient, dansent, dessinent des bonshommes au tableau noir, et pas la moindre Mlle Sergent, pas la moindre M"° Lanthenay.

Ça devient curieux! Je ressors, je pousse la porte de l'escalier; rien dans l'escalier! Si je montais? Oui, mais qu'est—ce que je répondrai, si on me trouve—là? Bah? je dirai que je viens chercher Mlle Sergent, parce que j'ai entendu sa vieille paysanne de mère qui l'appelait. Houche! Je monte sur mes chaussons, doucement, doucement, en laissant mes sabots en bas. Rien en haut de l'escalier. Mais voici la porte d'une chambre qui bâille un peu, et je ne songe plus à rien autre qu'à regarder par l'ouverture.

Mlle Sergent, assise dans son grand fauteuil, me tourne le dos, heureusement, et tient son adjointe sur ses genoux, comme un bébé; Aimée soupire doucement et embrasse de tout son cœur la rousse qui la serre. A la bonne heure! On ne dira pas que cette directrice rudoie ses subordonnées! Je ne vois pas leurs figures parce que le fauteuil a un grand dossier assez haut, mais je n'ai pas besoin de les voir.

Mon cœur me bat dans les oreilles, et tout d'un coup je bondis dans l'escalier sur mes chaussons muets. Trois

secondes après je suis réinstallée à ma place, près de la grande Anaïs qui se délecte à la lecture et aux images du Supplément. Pour qu'on ne s'aperçoive pas de mon trouble, je demande à voir aussi, comme si ça m'intéressait! Il y a un conte de Catulle Mendès, tout câlin, qui me plairait, mais je n'ai pas bien la tête à ce que je lis, encore toute pleine de ce que j'ai guetté là-haut!

Je n'en demandais pas tant, et je ne croyais certes pas leurs tendresses si vives.. Anaïs me montre un dessin de Gil Baër représentant un petit jeune homme sans moustaches, l'air d'une femme déguisée, et, entraînée par la lecture du Carnet de Lyonnette et des folichonneries d'Armand Silvestre, elle me dit avec des yeux troublés: «J'ai un cousin qui ressemble à ça, il s'appelle Raoul, il est au collège, et je vais le voir aux vacances tous les étés.»

Cette révélation m'explique sa sagesse relative et nouvelle; elle écrit très peu aux gars en ce moment. Les sœurs Jaubert jouent les scandalisées à cause de ce journal polisson, Marie Belhomme renverse son encrier pour venir voir: quand elle a regardé les images et lu un peu, elle s'enfuit, ses longues mains en l'air, criant: «C'est abominable! je ne veux pas lire le reste avant la récréation! » Elle est à peine assise, en train d'éponger son encre renversée, que Mlle Sergent rentre, sérieuse mais avec des yeux enchantés, scintillants; je regarde cette rousse comme si je n'étais pas sûre que ce fût la même que l'embrasseuse de là—haut..

— Marie, vous me ferez une narration sur la maladresse, et vous me l'apporterez ce soir à cinq heures. Mesdemoiselles, demain arrive une nouvelle adjointe, Mlle Griset, vous n'aurez pas affaire à elle, elle s'occupera de la petite classe seulement. J'ai failli demander: «Et Mlle Aimée, elle s'en va donc? » Mais la réponse arrive toute seule:
– M"e Lanthenay emploie trop peu son intelligence dans la seconde classe; désormais elle vous donnera ici des leçons d'histoire, de travail à l'aiguille et de dessin, sous ma surveillance. Je la regarde en souriant, et je hoche la tête comme pour la complimenter de cet arrangement vraiment assez réussi. Elle fronce les sourcils, " tout de suite encolérée:
– Claudine, qu'avez—vous fait à votre tapisserie? Tout ça? Oh! vous ne vous êtes vraiment pas fatiguée! Je prends mon air le plus idiot pour répondre.
– Mais, Mademoiselle, je suis allée tout à l'heure à la petite classe pour vous demander s'il fallait prendre le vert n° 2 pour la feuille de chêne et il n'y avait personne; je vous ai appelée dans l'escalier, il n'y avait personne non plus. Je parle lentement, à haute voix, afin que tous les nez penchés sur les tricots et les coutures se lèvent; on m'écoute avidement; les plus grandes se demandent ce que la Directrice pouvait faire au loin, laissant ainsi les élèves à l'abandon. Mlle Sergent devient d'un cramoisi noircissant, et répond vivement: «J'étais allée voir où il serait possible de loger la nouvelle adjointe; le bâtiment scolaire est presque achevé, on le sèche avec de grands feux, et nous pourrons sans doute nous y installer bientôt.» . .. , —Je fais un geste de protestation et d'excuse qui veut dire . «Oh! je n'ai pas à savoir où vous étiez, vous ne pouviez qu'être où vous appelait votre devoir.» Mais j'éprouve un contentement rageur à penser que je pourrais lui répliquer:

«Non, zélée éducatrice, vous vous souciez aussi peu que possible de la nouvelle adjointe; c'est l'autre, c'est Mlle Lanthenay qui vous occupe, et vous étiez dans votre chambre avec elle, en train de l'embrasser à pleine bouche.»

Pendant que je roule des pensées de révolte, la rousse s'est ressaisie: très calme, à présent, elle parle d'une voix nette.

— Prenez vos cahiers. En titre: Composition française. Expliquez et commentez cette pensée:
«Le temps ne respecte pas ce qu'on a fait sans lui. » Vous avez une heure et demie.

0 désespoir et navrement! Quelles inepties va- t-il falloir sortir encore! Qa m'est si égal que le temps respecte ou non ce qu'on fait sans l'inviter! Toujours des sujets pareils ou pires! Oui, pires, car nous voici à la veille du jour de l'an, presque, et nous n'échapperons pas à l'inévitable petit morceau de style sur les étrennes, coutume vénérable,

joie des enfants, attendrissement des parents, bonbons, joujoux (avec un x au pluriel, comme bijou, caillou, chou, genou, hibou et pou)— sans oublier la note touchante sur les petits pauvres qui ne reçoivent pas d'étrennes, et qu'il faut soulager ence jour de fête, pour qu'ils aient leur part de joie! – Horreur! Horreur!

Pendant que je rage, les autres «brouillonnent » déjà; la grande Anaïs attend que je commence pour copier son début sur le mien; les deux Jaubert ruminent et réfléchissent sagement, et Marie Belhomme a déjà rempli une page d'inepties, de phrases contradictoires et de réflexions à côté du sujet. Après avoir bâillé un quart d'heure, je me décide, et j'écris tout de suite sur le «cahierjournal » sans brouillon, ce qui indigne les autres.

A quatre heures, en sortant, je constate sans douleur que c'est mon tour de balayage, avec Anaïs. D'habitude, cette corvée me dégoûte, mais aujourd'hui, ça m'est égal, j'aime mieux ça même. En allant chercher l'arrosoir, je rencontre enfin Mlle Aimée qui a les pommettes rouges et les yeux brillants. – Bonjour, Mademoiselle. A quand la noce? – Comment t mais. ces gamines savent toujours tout! Mais ce n'est pas encore décidé. la date, du moins. Ce sera pour les grandes vacances, sans doute.. Vous ne le trouvez pas laid, dites, Monsieur Duplessis? – Laid, Richelieu? Non, par exemple! Il est tellement mieux que l'autre, tellement! Vous l'aimez? – Mais, dame, puisque je l'accepte pour mari! – En voilà une raison! Ne me faites donc pas des réponses semblables, croyez—vous parler à Marie Belhomme? Vous ne l'aimez guère, vous le trouvez gentil et vous avez envie de vous marier, pour voir ce que c'est, et par vanité, pour embêter vos camarades de l'Ecole Normale qui reste ront vieilles filles, voilà tout! Ne lui faites pas trop de farces, c'est tout ce que je peux lui souhaiter, car il mérite sans doute d'être aimé mieux a ve * . que vous ne l'aimez. Vlan! Là—dessus je tourne les talons, et je cours chercher de l'eau pour arroser. Elle est restée là plantée, décontenancée. Enfin elle s'en va surveiller le balayage de la petite classe, ou bien raconter ce que je viens de dire à sa chère M"°Sergent. Qu'elle y aille! Je ne veux plus me soucier | . de ces deux folles, dont une ne l'est pas. Et toute excitée, j'arrose, j'arrose trop, j'arrose les pieds d'Anaïs, les cartes géographiques, puis je balaye à tour de bras. Qa me repose, de me fatiguer ainsi.

Leçon de chant. Entrée d'Antonin Rabastens, cravaté de bleu ciel «Té, bel astre», comme disaient les Provençales à Roumestan. Tiens, M"° Aimée Lanthenay est là aussi, suivie d'une petite créature, plus petite qu'elle encore, à démarche singulièrement souple, et qui paraît treize ans, avec une figure un peu plate, des yeux verts, le teint frais, les cheveux soyeux et foncés. Cette gamine s'est arrêtée, toute sauvage, sur le seuil; M"° Aimée se tourne vers elle en riant: «Allons, viens, n'aie pas peur; Luce, entends—tu?»

Mais, c'est sa sœur! J'avais complètement ou blié ce détail. Elle m'avait parlé de cette sœur probable, au temps où nous étions amies.. Je trouve ça si drôle, cette petite sœur qu'elle amène, que je pince Anaïs qui glousse, je chatouille Marie Belhomme qui miaule, et j'esquisse un petit pas à deux temps derrière M"° Sergent. Rabastens trouve ces folies charmantes; la petite sœur Luce me regarde de ses yeux bridés. M"° Aimée se met à rire (elle rit de tout, maintenant, elle est si heureuse!) et me dit:

–Je vous en prie, Claudine, ne la rendez pas folle pour commencer; elle est bien assez timide naturellement.
– Mademoiselle, je veillerai sur elle comme sur ma personnelle vertu. Quel âge a—t—elle? — Quinze ans le mois dernier.
– Quinze? Eh bien, maintenant, je n'ai plus confiance en personne! Je lui en donnais treize, bien payés. La petite, devenue toute rouge, regarde ses pieds, jolis d'ailleurs. Elle se tient contre sa sœur et lui serre le bras pour se rassurer. Attends, je vais lui donner du courage, moi!
– Viens, petite, viens ici avec moi. N'aie pas peur. Ce monsieur, qui arbore en notre honneur des cravates enivrantes, c'est notre bon professeur de chant, tu ne le verras que les jeudis et les dimanches, malheureusement. Ces grandes filles—là, c'est des camarades, tu les connaîtras assez tôt. Moi, je suis l'élève irréprochable, l'oiseau rare, on ne me gronde jamais (s'pas, Mademoiselle?) et je suis toujours sage comme aujourd'hui. Je serai pour toi une seconde mère! Mlle Sergent s'amuse sans vouloir en avoir l'air, Rabastens admire, et les yeux de la nouvelle expriment des doutes sur mon état mental. Mais je la laisse, j'ai assez joué avec cette Luce; elle reste près de sa sœur qui l'appelle

«petite bête »; elle ne m'intéresse plns. Je demande sans me gêner:
– Où allez—vous la coucher, cette enfant, puisque rien n'est fini encore? — Avec moi, répond Aimée. Je pince les lèvres, je regarde la Directrice bien en face et je dis nettement:
– Bien z'ennuyeux, ça! Rabastens rit dans sa main (est—ce qu'il saurait quelque chose?) et émet cette opinion qu'on pour— t rait peut—être commencer à chanter. Oui, on , , pourrait; et même on chante. La petite nouvelle ne veut rien savoir, et reste muette obstinément.
– Vous ne savez pas bien la musique, Mademoiselle Lanthenay junior? demande l'exquis Antonin, avec des sourires de placier en vins:
–Si, Monsieur, un peu, répond la petite Luce d'une faible voix chantante, qui doit être douce à l'oreille quand la frayeur ne l'étrangle pas — Eh bien, alors? Eh bien, alors, rien du tout. Laisse donc cette enfant tranquille, galantin de Marseille!
Dans le même instant, Rabastens me souffle: «Et autremint, je crois que si ces demoiselles sont fatiguées, les leçons de chant n'y seront pour rien! » Je jette les yeux autour de moi, toute surprise de son audace à me parler bas; mais il a raison, mes camarades sont occupées de la nouvelle, la cajolent et lui parlent doucement; elle répond gentiment, toute rassurée de se voir bien accueillie; quant à la chatte Lanthenay et à son tyran aimé, blotties dans l'embrasure de la fenêtre qui donne sur le jardin, elles nous oublient profondément; Mlle Sergent a entouré de son bras la taille d'Aimée, elles parlent tout bas, ou ne parlent pas du tout, ça revient au même. Antonin, qui a suivi mon regard, ne se retient pas de rire: — Elles sont rudement bien ensemble! — Plutôt, oui. C'est touchant, cette amitié, n'estce pas, Monsieur? Ce gros naïf ne sait pas cacher ses sentiments et s'exclame tout bas: – Touchant? dites que c'est embarrassant pour les otres! Dimanche soir, je suis allé reporter des cahiers de musique, ces demoiselles étaient dans la classe, ici, sans lumière. J'entre — n'estce pas, c'est un endroit public, cette classe — et, dans le crépuscule, j'entrevois Mademoiselle Sergent avé Mademoiselle Aimée, l'une près de l'otre, s'embrassant comme du pain. Vous croyez qu'elles se sont dérangées, peut—être? Non, Mlle Sergent s'est retournée languissammint, en demandant «Qui est là? » Moi, je ne suis pas trop timide, pourtant, eh bien, je suis resté toute bette devant elles. (Cause toujours, tu ne m'apprends rien, candide sous—maître! Mais j'oubliais le plus important). — Et votre collègue, Monsieur, je le crois fort heureux, depuis que le voilà fiancé avec Mlle Lanthenay? – Oui, le povre garçon; mais il me semble qu'il n'y a pas de quoi être si heureux. – Oh! pourquoi donc? — Hé! la Direttrice fait tout ce qu'elle veut de Mlle Aimée, ce n'est pas bien agréable pour un futur mari. Moi, ça m'annuierait que ma femme fût dominée de cette façon par un otre que par moi. " Je suis de son avis. Mais les otres ont fini d'interviewer la nouvelle venue, il est prudent de nous taire. Chantons. Non, inutile: voici Armand qui ôse entrer, dérangeant le chuchotage tendre des deux femmes. Il reste en extase devant Aimée qui coquette avec lui, et joue de ses paupières aux cils frisés, tandis que Mlle Sergent le contemple avec des yeux attendris de belle—mère qui a casé sa fille. Les conversations de nos camarades recommencent, jusqu'à ce que l'heure sonne. Rabastens a raison, quelle drolles, pardon, quelles drôles de leçons de chant!
Je trouve ce matin à l'entrée de l'école une jeune fille pâle — des cheveux ternes, des yeux gris, la peau développée, — qui serre un fichu de laine sur ses épaules étroites avec l'aspect navrant d'un chat maigre qui a froid et peur. Anaïs me la désigne d'un geste de menton avec une moue mécontente. Je secoue la tête avec pitié, et je lui dis tout bas: «En voilà une qui sera malheureuse ici, ça se voit tout de suite; les deux autres sont trop bien ensemble pour ne pas la faire souffrir. »
Les élèves arrivent peu à peu. Avant d'entrer, je remarque que les deux bâtiments scolaires s'achèvent avec une rapidité prodigieuse; il paraît que Dutertre a promis une forte prime à l'entrepreneur si tout était prêt à une date qu'il a fixée. Il doit en manigancer des tripotages, cet être—là!
Leçon de dessin, sous la direction de Mlle Aimée Lanthenay. «Reproduction linéaire d'un objet usuel ». Cette fois, c'est une carafe taillée que nous devons dessiner, posée sur le bureau de Mademoiselle. Toujours gaies, ces séances de dessin parce qu'elles fournissent mille prétextes pour se lever; on trouve des «impossibilités », on fait des taches d'encre de chine partout où le besoin ne s'en fait pas sentir. Tout de suite, les réclamations commencent, j'ouvre le feu :
– Mademoiselle Aimée, je ne peux pas dessiner la carafe d'où je suis, le tuyau du poêle me la cache!
Mademoiselle Aimée, fort occupée à chatouiller la nuque rousse de la Directrice qui écrit une lettre, se tourne vers

moi: – Penchez la tête en avant, vous la verrez, je pense. – Mademoiselle, continue Anaïs, je ne peux pas du tout voir le modèle, parce que la tête de Claudine est devant! – Oh! que vous êtes agaçantes; tournez un peu votre table, alors vous verrez toutes les deux. A Marie Belhomme, maintenant. Elle gémit: – Mademoiselle, je n'ai plus de fusain, et puis la feuille que vous m'avez donnée a un défaut au milieu, et alors je ne peux pas dessiner la carafe... — Oh! grince M"° Sergent, énervée, avez—vous fini, toutes, de nous ennuyer? Voilà une feuille, voilà du fusain, et maintenant que je n'entende plus personne, ou je vous fais dessiner tout un service de table! Silence épouvanté. On entendrait respirer une mouche. pendant cinq minutes. A la sixième minute, un bourdonnement léger renaît, un sabot tombe, Marie Belhomme tousse, je me lève pour aller mesurer, à bras tendu, la hauteur et la largeur de la carafe. La grande Anaïs en fait autant, après moi, et profite de ce qu'on doit fermer un œil pour plisser sa figure en horribles grimaces qui font rire Marie.Je finis par esquisser la carafe au fusain, et je me lève pour aller prendre l'encre de chine dans le placard derrière le bureau des deux institutrices. Elles nous ont oubliées, elles se parlent bas, elles rient, et parfois M"° Aimée se recule avec une moue effarouchée qui lui va très bien.Vrai, elles se gênent si peu devant nous, maintenant, que ce n'est pas la peine dé nous gêner non plus. Attendez, mes enfants! Je lance un «Psst » d'appel qui fait se lever toutes les figures, et désignant à la classe le tendre couple Sergent—Lanthenay, j'étends au—dessus des deux têtes, par derrière, mes mains bénissantes. Marie Belhomme éclate de joie, les Jaubert baissent des nez réprobateurs, et, sans avoir été vue des intéressées, je me replonge dans le placard, d'où je rapporte la bouteille d'encre de chine. En passant, je regarde le dessin d'Anaïs: sa carafe lui ressemble, trop haute, avec un goulot trop mince et trop long. Je veux l'en prévenir, mais elle ne m'entend pas, toute occupée à préparer sur ses genoux du «gougnigougna » pour l'envoyer à la nouvelle dans une boîte à plumes, la grande chenille! (Du gougnigougna, c'est du fusain pilé dans l'encre de chine, de manière à faire un mortier presque sec, qui tache les doigts sans défiance, intensément, et les robes et les | cahiers.) Cette pauvre petite Luce va noircir ses mains, salir son dessin en ouvrant la boîte, et sera grondée. Pour la venger, je m'empare du dessin d'Anaïs vivement, je dessine à l'encre une ceinture avec une boucle, qui enserre la taille de la carafe, et j'écris au—dessous Portrait de la grande Anais. Elle relève la tête à l'instant où je finis d'écrire, et passe son gougnigougna en boîte à Luce, avec un gracieux sourire. La petite de vient rouge et remercie. Anaïs se repenche sur son dessin et pousse un «oh! » retentissant d'indignation qui rappelle nos roucoulantes institutrices à la réalité: – Eh bien! Anaïs, vous devenez folle, je pense? — Mademoiselle, regardez ce que Claudine a fait sur mon dessin! Elle le porte, gonflée de colère, sur le bureau; Mlle Sergent y jette des yeux sévères et, brusquement, éclate de rire. Désespoir et rage d'Anaïs qui pleurerait de dépit si elle n'avait la larme si difficile. Reprenant son sérieux, la directrice prononce: «Ce n'est pas ce genre de plaisanteries qui vous aidera à passer un examen satisfaisant, Claudine; mais vous avez fait là une critique assez juste du dessin d'Anaïs qui était en effet trop étroit et trop long. » La grande bringue revient à sa place, déçue, ulcérée. Je lui dis: — Ca t'apprendra à envoyer du gougnigougna à cette petite qui ne t'a rien fait! — Oh! Oh! tu voudrais donc te rattraper sur la petite de ton peu de succès auprès de sa sœur aînée, que tu la défends avec tant de zèle? Pan! Ça, c'est une gifle énorme qui sonne sur sa joue. Je la lui ai lancée à toute volée, avec un «Mêletoi de ce qui te regarde » supplémentaire. La classe, en désordre, bourdonne comme une ruche; Mlle Sergent descend de son bureau pour une si grave affaire. Il y avait longtemps que je n'avais battu une camarade, on commençait à croire que j'étais devenue raisonnable. (Jadis j'avais la fâcheuse habitude de régler mes petites querelles toute seule, avec des calottes et des coups de poing, sans juger utile de rapporter comme les autres.) Ma dernière bataille date de plus d'un an. Anaïs pleure sur la table. — Mlle Claudine, dit sévèrement la Directrice, je vous engage à vous contenir. Si vous recommencez à battre vos compagnes, je me verrai forcée de ne plus vous recevoir à l'école. Elle tombe mal, je suis lancée; je lui souris avec tant d'insolence qu'elle s'emballe tout de suite: – Claudine, baissez les yeux! Je ne baisse rien du tout. – Claudine, sortez! – Avec plaisir, Mademoiselle! Je sors, mais, dehors, je m'aperçois que je suis tête nue. Je rentre aussitôt pour prendre mon chapeau. La classe est consternée et muette. Je remarque qu'Aimée, accourue près de Mlle Sergent, lui parle rapidement, tout bas. Je ne suis pas encore sur le seuil que la Directrice me rappelle: –Claudine, venez ici; asseyez—vous à votre place. Je ne veux pas vous renvoyer, puisque vous quittez la classe après le brevet. Et puis enfin, vous n'êtes pas une élève médiocre, quoique vous soyez souvent une mauvaise élève, et je ne voudrais me priver de vous qu'à la dernière extrémité. Remettez votre chapeau à sa place.

Ce que ça a dû lui coûter! Encore toute émue, les battements de son cœur font trembler les feuil—

les du cahier qu'elle tient. Je dis: «Merci, Mademoiselle », très sage. Et, rassise à ma place, à côté de la grande Anaïs silencieuse et un peu effrayée de la scène qu'elle a provoquée, je songe avec stupeur aux raisons qui ont pu décider cette rousse rancunière à me rappeler. A—t—elle eu peur de l'effet produit dans le chef—lieu de canton? A—t—elle pensé que je bavarderais à tue—tête, que je raconterais tout ce que je sais (au moins), tout le désordre de cette École, le tripotage des grandes filles par le délégué cantonal et ses visites prolongées à nos institutrices, l'abandon fréquent des classes par ces deux demoiselles, tout occupées à échanger des câlineries à huis clos, les lectures plutôt libres de Mlle Sergent (Journal Amusant), Zolas malpropres et pis encore encore), le beau sous—maître galant et barytonneur qui flirte avec les élèves du brevet,— un tas de choses suspectes et ignorées des parents parce que les grandes qui s'amusent à l'Ecole ne les leur raconteront jamais, et que les petites ne voient pas clair? A—t—elle redouté un demi—scandale qui endommagerait singulièrement sa réputation et l'avenir de la belle École qu'on bâtit à grands frais? Je le crois. Et puis, maintenant que mon emballement est toinbé, comme le sien, j'aime mieux rester dans cette boîte où je m'amuse mieux que partout ailleurs. Assagie, je regarde la joue marbrée d'Anaïs, et je lui murmure gaiement: — Eh ben! ma vieille, ça te tient chaud? Elle a eu si peur de mon renvoi dont j'aurais pu l'accuser d'être la cause, qu'elle ne me tient pas I'all.....:

–Sûr, que ça tient chaud! Mais, tu sais, tu as la main lourde! T'es pas folle de te mettre en colère comme ça?

– Allons, va, n'en parlons plus. Je crois que j'ai eu un mouvement nerveux un peu violent dans le bras droit. Tant bien que mal, elle a effacé la «ceinture » de sa carafe; j'ai achevé la mienne, et Mlle Aimée, les doigts fébriles, corrige nos dessins.

Aujourd'hui, je trouve la cour vide ou presque. Dans l'escalier de l'école maternelle, on cause beaucoup, des voix s'appellent et crient des «Fais donc attention! — C'est lourd, bon sang! » Je m'élance :
— Qu'est—ce qu'on fait ?
– Tu vois bien, explique Anaïs, nous aidons ces demoiselles à déménager d'ici pour aller dans le bâtiment neuf.
– Vite, donnez—moi quelque chose à porter!
— Y en a là—haut, vas—y. Je grimpe dans la chambre de la Directrice, la chambre où j'ai guetté à la porte. enfin! Sa paysanne de mère, son bonnet de travers, me confie à porter, aidée de Marie Belhomme, une grande manne contenant les objets de toilette de sa fille. Elle se met bien, la rousse!

Toilette fort minutieusement garnie, petits et grands flacons de cristal taillé, ongliers, vaporisateurs, brosses, pinces et houppettes, cuvette immense et «petit cheval», ce n'est pas là, pas du tout, la garniture de toilette d'une institutrice de campagne. Il n'y a qu'à regarder, pour en être sûre, la toilette de Mlle Aimée, celle aussi de cette pâle et silencieuse Griset, que nous transportons ensuite: une cuvette, un pot à eau de dimensions restreintes, une petite glace ronde, une brosse à dents, du savon, et c'est tout. Pourtant, cette petite Aimée est très coquette, surtout depuis quelques semaines, toute pomponnée et parfumée.

Comment s'y prend elle? Cinq minutes après, je m'aperçois que le fond de son pot à eau est poussiéreux. C'est bon; on comprend. Le bâtiment neuf, qui contient trois salles de classe, un dortoir au premier étage, et des petites chambres de sous—maîtresses, est encore trop frais pour mon goût, et sent désagréablement le plâtre. Entre les deux, on construit la maison principale, qui contiendra la mairie au rez—de—chaussée, les appartements privés au premier et reliera les deux ailes déjà achevées.

En redescendant, il me pousse l'idée merveilleuse de grimper dans les échafaudages, puisque les maçons sont encore à déjeuner. Et me voilà tout de suite en haut d'une échelle, puis vagabondant sur les «châfauds » où je m'amuse beaucoup. Aïe! voilà des ouvriers qui reviennent! Je me cache de · e e un pan de maçonnerie, attendant de pouvonr redescendre; ils sont déjà sur l'échelle. Bah! ils ne me dénonceront pas s'ils m'aperçoivent. C'est Houette—le—Rouge et Houette—le—Noir, je les connais bien de vue.

Leurs pipes allumées, ils causent: – Ben sûr, c'est pas celle—là qui me rendra fou. 1
– Laquelle donc ?
– C'te nouvelle sous—maîtresse qu'est arrivée hier.
– Ah! dame, elle a pas l'air heureuse, pas si tant que les deux autres.
– Les deux autres, m'en parle pas, j'en suis saoul; c'est pus rien à mon idée, on dirait l'homme et la femme. Tous les jours je les vois d'ici, tous les jours c'est pareil: ça se liche, ça ferme la fenêtre et on voit pus rien. M'en parle pus! La petite est pourtant bien plaisante, arriée *; mais c'est fini. Et l'autre sous—maître qui va l'épouser! Encore un qu'a rudement de la fiente dans les yeux, pour faire un coup pareil!
——————
1. «Fou» signifie amoureux. 2. Explétif intraduisible.
————
Je m'amuse follement, mais, comme on sonne la rentrée, je n'ai que le temps de descendre à l'intérieur (il y a des échelles un peu partout), et j'arrive blanchie de mortier et de plâtre, heureuse d'en être quitte pour un sec: «D'où sortez—vous? Si vous vous salissez tant, on ne vous permettra plus d'aider aux emménagements. » Je jubile d'a, voir entendu les maçons parler d'elles avec tant de bon sens.

Lecture à haute voix. Morceaux choisis. Zut! Pour me distraire, je déplie sur mes genoux un numéro de l'Echo de Paris apporté en cas de leçon ennuyeuse, et je savoure le chic Mauvais Désir de Lucien Muhlfeld, quand Mlle Sergent m'interpelle: «Claudine, continuez! » Je ne sais pas du tout où on en est, mais je me dresse avec brusquerie, décidée à «faire un malheur » plutôt qu'à laisser pincer mon journal. Au moment où je songe à renverser un encrier, à déchirer la page de mon livre, à crier «Vive l'Anarchie! » on frappe à la porte. Mlle Lanthenay se lève, ouvre, s'efface, et Dutertre paraît.

Il a donc enterré tous ses malades, ce médecin, qu'il a tant de loisirs?Mlle Sergent court au devant de lui, il lui serre la main en regardant la petite Aimée qui, devenue rose foncé, rit avec embarras. Pourquoi donc? Elle n'est pas si timide! Tous ces gens—là me fatiguent, en m'obligeant sans cesse à chercher ce qu'ils peuvent penser ou faire.

Dutertre m'a bien vue, puisque je suis debout; mais il se contente de me sourire de loin, et reste près de ces demoiselles. Ils causent tous les trois à demi—voix; je me suis assise sagement, je regarde. Soudain M"° Sergent, — qui ne cesse de contempler amoureusement son beau délégué cantonal — élève la voix et dit: «Vous pouvez vous en rendre compte maintenant, Monsieur; je vais continuer la leçon de ces enfants, et Mlle Lanthenay vous conduira. Vous constaterez facilement la lézarde dont je vous parlais; elle sillonne le mur neuf, à gauche du lit, du haut en bas. C'est assez inquiétant dans une maison neuve, et je ne dors pas tranquille. » Mll° Aimée ne répond rien, esquisse un geste d'objection, puis se ravise et disparaît, précédant Dutertre qui tend la main à la Directrice et la serre vigoureusement, comme pour remercier.

Je ne regrette certes pas d'être revenue à l'École, mais, si habituée que je sois à leurs manières étonnantes et à ces mœurs inusitées, je reste abasourdie et je me demande ce qu'elle espère, en envoyant ce coureur de jupons et cette jeune fille, ensemble, constater dans sa chambre une lézarde qui, j'en jurerais, n'existe pas.

«En voilà une histoire de fissure! » Je glisse cette réflexion tout bas dans l'oreille de la grande Anaïs qui se serre les flancs et mange de la gomme frénétiquement, pour montrer sa joie de ces aventures douteuses. Entraînée par l'exemple, je tire de ma poche un cahier de papier à cigarette (je ne mange que le Nil!) et je mâche avec enthousiasme. — Ma vieille, dit Anaïs, j'ai trouvé quelque chose d'épatant à manger. — Quoi? des vieux journaux? — Non; la mine des crayons rouges d'un côté et bleus de l'autre, tu sais bien. Le côté bleu est un peu meilleur. J'en ai déjà chipé cinq dans le placard aux fournitures. C'est délicieux! — Fais voir que j'essaie. Non, pas fameux. Je m'en tiendrai à mon Nil. — T'es bête, tu sais pas ce qui est bon! Pendant que nous bavardons tout bas, Mlle Sergent, absorbée, fait lire la petite Luce sans l'écouter. Une idée! Qu'est—ce que je pourrais bien inventer

pour qu'on la place à côté de moi, cette gamine? J'essaierais de lui faire dire ce qu'elle;ait de sa sœur Aimée, elle parlerait peut—être... — * plus qu'elle me suit, quand je traverse la classe, avec des yeux étonnés et curieux, un peu souriants, des yeux verts, d'un vert étrange, qui brunit dans l'ombre, et bordés de cils noirs, longs. Ce qu'ils restent longtemps, là—bas! Est—ce qu'elle ne va pas venir nous faire réciter la géographie, cette petite dévergondée? – Dis donc, Anaïs, il est deux heures. – Ben quoi, te plains pas! Si on pouvait ne pas réciter la leçon aujourd'hui, ça serait pas si bête. Ta carte de France est faite, ma vieille? – Comme ça. les canaux ne sont pas finis.Tu sais, il ne faudrait pas que l'inspecteur passe aujourd'hui, il trouverait vraiment du désordre. Regarde si Mlle Sergent s'occupe de nous, avec sa figure collée à la fenêtre! La grande Anaïs se tord subitement de rire: — Qu'est—ce qu'ils peuvent faire? Je vois d'ici M. Dutertre qui mesure la largeur de la fissure. — Tu crois qu'elle est large, la fissure? demande naïvement Marie Belhomme qui fignole ses chaînes de montagnes en roulant sur la carte un crayon à dessin taillé inégalement. Tant de candeur m'arrache un éclat de rire. N'ai—je pas pouffé trop haut? Non, la grande Anaïs IllO I*aSSUll'O . — Tu peux être tranquille, va; Mademoiselle est tellement absorbée que nous pourrions danser dans la classe sans nous faire punir. – Danser o Veux—tu parier que je le fais? disje en me levant doucement. — Oh! je te parie deux caiens * que tu ne danses pas sans attraper un verbe! J'ôte mes sabots, délicatement, et je me place au milieu de la classe, entre les deux rangées de tables. Tout le monde lève la tête; évidemment le tour de force annoncé excite un vif intérêt.
A. Biscaiens, grosses billes.
Allons—y! Je jette en arrière mes cheveux qui me gênent, je pince ma jupe entre deux doigts, et je commence une «polka piquée » qui pour être muette n'en soulève pas moins l'admiration générale. Marie Belhomme exulte et ne peut retenir un glapissement d'allégresse; que le bon Dieu la patafiole! Mlle Sergent tressaille et se retourne, mais je me suis déjà jetée sur mon banc à corps perdu, et j'entends la Directrice annoncer à la nigaude, d'une voix lointaine et ennuyée: – Marie Belhomme, vous me copierez le verbe rire, en ronde moyenne. Il est vraiment fâcheux que de grandes filles de quinze ans ne puissent se bien conduire que lorsqu'on a les yeux sur elles. La pauvre Marie a bonne envie de pleurer. Tiens, aussi, on n'est pas si bête! Et je réclame immédiatement les deux «caiens » à la grande Anaïs, qui me les passe d'assez mauvaise grâce. Que peuvent faire ces deux observateurs de fissure? Mile Sergent regarde toujours à la fenêtre; deux heures et demie sonnent, ça ne peut pas durer plus longtemps. Il faut qu'elle sache au moins que nous avons constaté l'absence indue de sa petite favorite. Je tousse, sans succès; je retousse, et je demande d'une voix sage, la voix des Jaubert: – Mademoiselle, nous avons des cartes à faire examiner par Mlle Lanthenay; est—ce qu'il y a une leçon de géographie aujourd'hui ?
La rousse se retourne vivement et jette les yeux sur la pendule. Puis elle fronce les sourcils, contrariée et impatientée: – Mademoiselle Aimée va rentrer à l'instant, vous savez bien que je l'ai envoyée à la nouvelle école; repassez votre leçon en attendant, vous ne la saurez jamais trop bien. Bon, ça! On est capable de ne pas réciter aujourd'hui. Grande joie et bourdonnement d'activité, sitôt que nous savons qu'il n'y a rien à faire. Et la comédie «du repassage des leçons » commence: à chaque table, une élève prend son livre, sa voisine ferme le sien et doit réciter la leçon ou répondre aux questions que lui pose sa camarade.Sur douze élèves, il n'y a guère que ces jumelles de Jaubert qui repassent réellement. Les autres se posent des questions fantaisistes, ou causent simplement de leurs petites affaires, en conservant la figure de leçon et la bouche qui semble réciter tout bas. La grande Anaïs a ouvert son atlas, et elle m'interroge: – Qu'est—ce qu'une écluse? Je réponds comme si je récitais: – Zut! tu ne vas pas m'ennuyer avec tes canaux; regarde donc la tête de Mademoiselle, c'est plus drôle. — Que pensez—vous de la conduite de mademoiselle Aimée Lanthenay?
– Je pense qu'elle court le guilledou avec le délégué cantonal, constateur de fissures.

— Qu'appelle—t—on une «fissure?» – C'est une lézarde qui, régulièrement, devrait se trouver dans un mur, mais qu'on rencontre parfois ailleurs, et même dans les endroits les plus abrités du soleil. — Qu'appelle—t—on une «fiancée?» – C'est une hypocrite petite coureuse qui fait des farces à un sous—maître amoureux d'elle. – Que feriez—vous à la place dudit sous—maître? – Je lancerais mon pied dans la partie postérieure du délégué cantonal et une paire de gifles à la petite rosse qui le mène constater des fissures. — Qu'arriverait—il ensuite? – Il arriverait un autre sous—maître et une nouvelle adjointe. , La grande Anaïs hausse son atlas de temps à autre pour pouffer derrière. Mais j'en ai assez. Je veux aller dehors, tâcher de les voir revenir. Employons le,vulgaire moyen: ——

Mmmselle ?. Pas de réponse. – Mmmselle, s'iou plaît, permett' sortir? – Oui; allez, et ne soyez pas longtemps. Elle a dit ça sans accent, sans pensée; visiblement toute son âme est là—bas, dans la chambre où le mur neuf pourrait se lézarder. Je sors vive ment, je cours du côté des cabinets «provisoires »: aussi), et je reste tout près de la porte trouée un losange, prête à me réfugier dans l'infect petit kiosque si quelqu'un survenait. Au moment où je vais rentrer dans la classe, désolée, — car le temps moral est écoulé, hélas! — je vois Dutertre qui sort (tout seul), de l'école neuve, en remettant ses gants d'un air satisfait. Il ne vient pas ici, et s'en va directement en ville. Aimée n'est pas avec lui, mais ça m'est égal, j'en ai assez vu. Je me retourne pour rentrer en classe, mais je recule effrayée: à vingt pas de moi — derrière un mur neuf haut de six pieds qui protège le petit «édicule » des garçons (semblable au nôtre et également provisoire) — apparaît la tête d'Armand. Le pauvre Duplessis, pâle et ravagé, regarde dans la direction de notre école neuve;je le vois pendant cinq secondes, et puis il disparaît, enfilant à toutes jambes le chemin qui mène aux bois.Je ne ris'plus. Qu'est—ce que tout ça va devenir? Rentrons vite, sans flâner davantage. La classe bouillonne toujours: Marie Belhomme a tracé sur la table un carré traversé de deux diagonales et de deux droites qui se coupent au centre du carré, la «Caillotte », et joue gravement à ce jeu délicieux avec la nouvelle petite Lanthenay – pauvre petite Luce! — qui doit trouver cette école fantastique. Et Mile Sergent regarde toujours à la fenêtre. Anaïs, en train de colorier aux crayons Conté les portraits des grands hommes les plus hideux de l'Histoire de France, m'accueille par un «quoi que t'as vu? » — – Ma vieille, ne blague plus! Armand Duples
————— —
sis les guettait au—dessus du mur des cabinets; Dutertre est rentré en ville, et le Richelieu est parti en courant comme un fou! – Ca, je parie que c'est des mensonges que tu me colles! " – Non là, je te dis, c'est pas le jour, je l'ai vu, ma pure parole! J'en ai le cœur qui me bat! " L'espoir du drame possible nous rend silencieuses un instant. Anaïs demande: –Tu vas le raconter aux autres? – Non, ma foi, ces cruches le répéteraient. Rien qu'à Marie Belhomme, tiens. Je narre tout à Marie, dont les yeux s'arrondissent encore, et qui pronostique: «Tout ça finira mal! » La porte s'ouvre, nous nous retournons d'un seul mouvement: c'est Mlle Aimée, le teint animé, un peu essoufflée. Mlle Sergent court à elle, et retient juste à temps, le geste d'étreinte qu'elle ébauchait. Elle renaît, la Directrice, elle respire, elle entraîne la petite coureuse près de la fenêtre et la questionne avidement. (Et notre leçon de géo graphie ?) —L'enfant prodigue, sans émoi excessif, débite de petites phrases qui ne paraissent pas satisfaire la curiosité de sa digne supérieure. A une question plus anxieuse, elle répond «Non », en secouant la tête, avec un sourire malicieux; la rousse, alors pousse un soupir de soulagement. Nous trois, à la première table, nous observons, tendues d'attention. J'ai un peu de crainte pour cette immorale petite, et je l'avertirais bien de se méfier d'Armand, mais l'autre, sa despote, prétendrait tout de suite que je suis allée dénoncer sa conduite à Richelieu, au moyen de lettres anonymes, peut—être.Je m'abstiens. ————————Elles m'irritent avec leurs chuchotements! Finissons—en... Je lance un «Houche! » à demi—voix pour attirer l'attention des camarades, et nous commençons le bourdon. Le bourdon n'est d'abord qu'un murmure d'abeille, continu; il s'enfle, grossit, et finit par entrer de force dans les oreilles de nos toquées d'institutrices, qui échangent un regard inquiet;mais Mlle Sergent, brave, prendl'offensive: — Silence! Si j'entends bourdonner, je mets la classe en retenue jusqu'à six heures! Croyez—vous que nous puissions vous donner régulièrement les leçons tant que l'Ecole neuve ne sera pas achevée? Vous êtes assez grandes pour savoir que vous devez travailler seules, quand l'une de nous est empêchée de vous servir de professeur. Donnez—moi un atlas. L'élève qui ne saura pas sa leçon sans faute me fera des devoirs supplémentaires pendant huit jours! Elle a de l'allure, tout de même, cette femme laide, passionnée et jalouse, et toutes deviennent muettes aussitôt qu'elle élève la voix. La leçon est récitée tambour battant, et personne n'a envie de se «dissiper » parce qu'on sent souffler un vent menaçant de retenues et de pensums. Pendant ce temps, je songe que je ne me consolerai pas, si je n'assiste pas à la rencontre d'Armand et d'Aimée; j'aime mieux me faire renvoyer (pour ce que ça me coûte) et voir ce qui se passera. A quatre heures cinq, quand résonne à nos oreilles le quotidien: «Fermez les cahiers et mettez—vous en rangs », je m'en vais, bien à regret. Allons, ce n'est pas encore pour aujourd'hui la tragédie inespérée! J'arriverai demain à l'école de bonne heure pour ne rien manquer de ce qui se passera.
Le lendemain matin, arrivée bien avant l'heure réglementaire, j'entame, pour tuer le temps, une conversation quelconque avec la timide et triste Mlle Griset, toujours pâle et craintive. — Vous vous plaisez ici, Mademoiselle? Elle regarde autour d'elle avant de répondre: – Oh! pas beaucoup, je ne connais personne, je m'ennuie un peu. – Mais votre collègue est aimable avec vous, ainsi que M"° Sergent? –Je.je ne sais pas; non, vraiment, je ne sais pas si

elles sont aimables; elles ne s'occupent jamais de moi. – Par exemple! – Oui,. à table elles me parlent un peu, mais une fois les cahiers corrigés, elles s'en vont et je reste toute seule avec la mère de M* Sergent, qui dessert et se renferme dans la cuisine. – Et où vont—elles, toutes deux ?
– Dame, dans leurs chambres. A—t—elle voulu dire leur chambré, ou leurs chambres?Malheureuse,va! Elles les gagne, ses soixantequinze francs par mois! –Voulez—vous que je vous prête des livres, Ma demoiselle, si vous vous ennuyez le soir? (Quelle joie! Elle en devient presque rose!) – Oh! je veux bien... Oh! vous êtes bien aimable; est—ce que vous croyez que cela ne fâchera pas la Directrice? –M"° Sergent ?Si vous croyez qu'elle le saura seulement, vous avez encore des illusions sur l'intérêt que vous porte cette rousse! Elle sourit, presque avec confiance, et me demande si je veux lui prêter le Roman d'un Jeune Homme Pauvre, qu'elle a tant envie de lire! Certes, elle l'aura demain, son Feuillet romanesque; elle me fait pitié, cette abandonnée! Je l'élèverais bien au rang d'alliée, mais comment compter sur cette pauvre fille chlorotique, et trop peureuse? A pas silencieux, la sœur de la favorite s'avance, la petite Luce Lanthenay, contente et effarouchée de causer avec moi. — Bonjour, petit singe; dis—moi «bonjour,Votre Altesse », dis—le tout de suite. Tu as bien dormi? Je lui caresse rudement les cheveux, ce qui ne paraît pas lui déplaire, et elle me rit de ses yeux verts pareils, pareils tout à fait, aux yeux de Fanchette, ma belle chatte. — Oui, Votre Altesse, j'ai bien dormi.

– Où couches—tu? – Là—haut. – Avec ta sœur Aimée, bien entendu? — Non, elle a un lit dans la chambre de M"° Sergent. — Un lit? tu l'as vu? – Non... oui. c'est un divan; il paraît qu'il se déplie en forme de lit, elle me l'a dit. — Elle te l'a dit? Gourde! cruche obscure! objet sans nom! ramassis infect! rebut du genre hur main! Elle fuit épouvantée, car je scande mes insultes de coups de courroie à livres (oh! pas des coups bien forts), et, quand elle disparaît dans l'escalier, je lui jette cette suprême injure: «Graine de femme! tu mérites de ressembler à ta sœur! » Un divan qui se déplie! Je déplierais plutôt ce mur! Ça ne voit rien, ces êtres—là, ma parole! Elle a pourtant l'air assez vicieuse, celle—là, avec ses yeux retroussés vers les tempes. La grande Anaïs arrive pendant que je souffle encore, et me demande ce que j'ai. — Rien du tout, j'ai seulement battu la petite Luce pour la dégourdir un peu. — Y a rien de nouveau? — Rien, personne n'est descendu encore.Veux—tu jouer aux billes? — A quel jeu ?j'ai pas de «neuf billes ". »
1. Il faut meuf billes pour jouer au «carré. »
– Mais moi, j'ai les caiens que je t'ai gagnés. Viens, on va faire une poursuite. Poursuite très animée; les caiens reçoivent des chocs à les faire éclater. Pendant que je vise longuement pour un coup difficile: «Houche! » fait Anaïs, «regarde! » C'est Rabastens qui entre dans la cour. Si tôt, nous pouvons nous en étonner. D'ailleurs, le plus beau des Antonin est déjà pomponné et luisant;trop luisant. Sa figure s'éclaire à ma vue, et il vient droit à nous. — Mesdemoiselles! . Que l'animation du jeu vous élumine de belles couleurs, mademoiselle Claudine! Ce pataud est—il assez ridicule! Toutefois, pour vexer la grande Anaïs, je le regarde avec complaisance, et je cambre ma taille en faisant battre mes cils. — Monsieur, qui vous amène si tôt chez nous? Ces demoiselles sont encore dans leurs appartementS. — Justement, je ne sais pas bien ce que je viens dire, sinon que le fiancé de M"° Aimée, n'a pas dîné hier soir avé nous; des gens affirment l'avoir rencontré l'air souffrant, en tous cas il n'est pas encore rentré; je le crois en mauvaise passe, et je voudrais avertir M"° Lanthenay de l'état maladif de son fiancé. «L'état maladif de son fi—ancé. » Il s'exprime bien, ce Marseillais! Il devrait s'établir «annondeur de morts et d'accidents graves. » Allons, la crise approche. Mais moi, qui songeais, hier, à mettre en garde la coupable Aimée, je ne veux plus, maintenant, qu'il aille la prévenir.Tant pis pour elle! Je me sens méchante et avide d'émotions, ce matin, et je m'arrange de façon à retenir Antonin près de moi. Bien simple il suffit d'ouvrir des yeux naïfs et de pencher la tête pour que mes cheveux tombent librement le long de ma figure. Il mord tout de suite à l'hameçon. – Monsieur, dites—moi un peu si c'est vrai que vous faites des vers charmants? Je l'ai entendu dire en ville. C'est un mensonge, bien entendu. Mais j'inventerais n'importe quoi pour l'empêcher de monter chez les institutrices. Il rougit et bégaie, éperdu de joie et de surprise: – Qui a pu vous dire ?... Mais non, mais je ne mérite pas, certes. C'est singulier, je ne croyais pas en avoir parlé à qui que ce soit! — Vous voyez, la renommée trahit votre modestie! (je vais parler comme lui, tout à l'heure) Serait—il indiscret de vous demander. — Je vous en prie, Mademoiselle. vous me voyez confus. Je ne pourrai vous faire lire que de povres vers. amoureux. mais chastes! (il bafouille) je n'aurais jamais, naturellement.... osé me permettre... – Monsieur, est—ce que la cloche ne sonne pas la rentrée chez vous

Qu'il s'en aille, qu'il s'en aille donc! tout à l'heure Aimée va descendre, il la préviendra, elle se défiera et nous ne verrons rien!
— Oui,... mais il n'est pas l'heure, ce sont ces diables de gamins qui se pendent à la chaîne, on
— ne peut pas les laisser une seconde. Et mon collè
gue n'est pas toujours là! Ah! c'est peunible d'ètre seul pour veiller à tout! Il est candide, tout de même! Cette façon de «veiller à tout, » qui consiste à venir conter fleurette aux grandes filles, ne doit pas l'éreinter outre I06SU1I'0 . – Vous voyez, Mademoiselle, il faut que j'aille sévir! Mais M"° Lanthenay. – Oh! vous pourrez toujours prévenir à onze heures, si votre collègue est encore absent, — ce qui m'étonnerait. Peut—être va—t—il rentrer d'une minute à l'autre? Va sévir, va donc sévir, gros muid de gaffes. Tu as assez salué, assezsouri; file, disparais! Enfin! La grande Anaïs, un peu vexée de l'inattention du sous—maître pour elle, me révèle qu'il est amoureux de moi. Je hausse les épaules: «Finissons donc notre partie, ça vaudra mieux que de dire des insanités. » La partie finit pendant que les autres arrivent, et que les institutrices descendent au dernier moment. Elles ne se quittent pas d'une semelle! Cette petite horreur d'Aimée prodigue à la rousse des malices de gamine.
On rentre et M"°Sergent nous laisse aux mains de sa favorite qui nous demande les résultats de nos problèmes de la veille. – Anaïs, au tableau. Lisez l'énoncé. C'est un problème assez compliqué, mais lagrande Anaïs, qui a le don de l'arithmétique, se meut parmi les courriers, les aiguilles de montres, et les partages proportionnels avec une remarquable aisance. Aïe, c'est à mon tour. – Claudine, au tableau. Extrayez la racine carrée de deux millions soixante—treize mille six cent vingt. Je professe une insurmontable horreur pour ces petites choses qu'il faut extraire. Et puis, Mlle Sergent n'étant pas là, je me décide brusquement à jouer un tour à mon ex—amie; tu l'as voulu, lâcheuse! Arborons l'étendard de la révolte! Devant le tableau noir, je fais doucement: «Non » en secouant la tête. – Comment, non? – Non! Je ne veux pas extraire de racines aujourd'hui. Ça ne me dit pas. – Claudine, vous devenez folle? – Je ne sais pas, Mademoiselle. Mais je sens que je tomberai malade si j'extrais cette racine, ou toute autre analogue. – Voulez—vous une punition, Claudine? – Je veux bien n'importe quoi, mais pas de racines.Ce n'est pas par désobéissance; c'est parce que je ne peux pas extraire de racines.Je regrette beaucoup, je vous assure. La classe trépigne de joie; M"° Aimée s'impatiente et rage. – Enfin, m'obéirez—vous ?Je ferai mon rapport à M"e Sergent et nous verrons. – Je vous répète que je suis au désespoir. Intérieurement, je lui crie: «Mauvaise petite rosse, je n'ai pas d'égards à montrer pour toi, et je te causerai plutôt tous les embêtements possibles.» Elle descend les deux marches du bureau et s'avance sur moi, dans le vague espoir de m'intimider. Je m'empêche de rire à grand'peine, et je garde mon air respectueusement désolé... Cette toute petite! Elle me vient au menton, ma parole! La classe s'amuse follement; Anaïs mange un crayon, bois et mine, à grandes bouchées. — Mademoiselle Claudine, obéirez—vous, oui ou non? Avec une douceur têtue, je recommence; elle est tout près de moi, et je baisse un peu le ton: – Encore une fois, Mademoiselle, faites—moi ce que vous voudrez, donnez—moi des fractions à réduire au même dénominateur, des triangles semblables à construire,.. des fissures à constater,.. tout, quoi, tout: mais pas ça, oh non, pas de racines carrées! | Les camarades, à l'exception d'Anaïs, n'ont pas compris, car j'ai lâché mon insolence vite, et sans appuyer; elle s'amusent seulement de ma résis
[graphic]
tance; mais M"° Lanthenay a reçu une commotion. Toute rouge, la tête perdue, elle crie: – C'est. c'est trop fort! Je vais appeler M"° Sergent. ah! c'est trop fort! Elle se jette vers la porte.Je cours après elle et je la rattrape dans le corridor, pendant que les élèves rient à pleine gorge, crient de joie et grimpent debout sur leurs bancs.Je retiens Aimée par le bras, pendant qu'elle essaie, de toutes ses petites forces, de se défaire de mes mains, sans rien dire, sans me regarder, les dents serrées. – Ecoutez—moi donc quand je vous parle! Nous n'en sommes plus à dire des passe—temps, entre nous; je vous jure que si vous me dénoncez à Mlle Sergent, je cours raconter à votre fiancé l'histoire de la fissure. Monterez—vous encore chez la Directrice, maintenant? Elle s'est arrêtée net, toujours sans rien dire, les yeux obstinément baissés, la bouche pincée. — Allons, parlez! Revenez—vous dans la classe avec moi? Si vous n'y rentrez pas tout de suite, je n'y rentre pas non plus, moi; je vais prévenir votre Richelieu. Dépêchez—vous de choisir. Elle ouvre enfin les lèvres pour murmurer, sans me regarder: «Je ne dirai rien. Lâchez—moi, je ne dirai rien. » — C'est sérieux? Vous savez que si vous le racontez à la rousse, elle ne sera pas capable de s'en cacher plus de cinq minutes, et je le saurai vite. C'est sérieux? c'est. promis ?
— Je ne dirai rien, lâchez—moi. Je rentrerai tout de suite dans la classe. Je lui lâche le bras, et nous rentrons sans

rien dire. Le bruit de la ruche tombe brusquement. Ma victime, au bureau, nous ordonne brièvement de transcrire au net les problèmes. Anaïs me demande tout bas: «Est—ce qu'elle est montée le dire? » — Non, je lui ai fait de modestes excuses. Tu comprends, je ne voudrais pas pousser trop loin une blague pareille. Mlle Sergent ne revient pas. Sa petite adjointe garde jusqu'à la fin de la classe sa figure fermée et ses yeux durs. A dix heures et demie on songe déjà à la sortie proche; je prends quelques petites braises dans le poêle pour les fourrer dans mes sabots, excellent moyen de les chauffer, défendu formellement, cela va de soi; mais Mlle Lanthenay songe bien à la braise et aux sabots! Elle rumine sourdement sa colère, et ses yeux dorés sont deux topazes froides. Ça m'est bien égal. Et même ça m'enchante. Qu'est—ce que c'est que ça? Nous dressons l'oreille: des cris, une voix d'homme qui injurie, mêlée à une autre voix qui cherche à la dominer. des maçons qui se battent ?Je ne crois pas, je flaire autre chose. La petite Aimée est debout, toute pâle, elle aussi sent venir autre chose. Soudain Mlle Sergent se jette dans la classe, le cramoisi de ses joues s'est enfui :

————

– Mesdemoiselles, sortez tout de suite, il n'est pas l'heure, mais ça ne fait rien. Sortez, sortez, ne vous mettez pas en rang, entendez—vous, allezVOuS en! — Qu'est—ce qu'il y a? crie Mlle Lanthenay! — Rien, rien,.. mais faites—les donc sortir et ne bougez pas d'ici, il faut plutôt fermer la porte à clef... Vous n'êtes pas encore parties, petites emplâtres! Il n'y a plus de ménagements à garder, décidément. Plutôt que de quitter l'École en un pareil moment je me laisserais écorcher! Je sors dans la bousculade des camarades abasourdies. Dehors, on entend clairement la voix qui vocifère. Bon Dieu! c'est Armand, plus livide qu'un noyé, les yeux creux et égarés, tout verdi de mousse, avec des brindilles dans les cheveux — il a couché dans le bois, sûr. Fou de rage, après cette nuit passée à remâcher sa douleur, il veut se ruer dans la classe, hurlant, les poings tendus; Rabastens le retient à pleins bras et roule des yeux effarés. Quelle affaire! Quelle affaire! Marie Belhomme se sauve, terrifiée, la seconde division derrière elle; Luce disparaît et j'ai le temps de surprendre son méchant petit sourire; les Jaubert ont couru à la porte de la cour sans tourner la tête. Je ne vois pas Anaïs, mais je jurerais que, blottie dans un coin, elle ne perd rien du spectacle! e premier mot que j'entends distinctement c'est «Garces! » Armand a traîné son collègue essoufflé jusque dans la classe où nos institutrices muettes se serrent l'une contre l'autre, il crie: «Traînées! Je ne veux pas m'en aller sans vous le dire, ce que vous êtes, quand j'y perdrais ma place! Espèce de petite rosse! Ah! tu vas te faire tripoter pour de l'argent par ce cochon de délégué cantonal! Tu es pire qu'une fille de trottoir, mais celle—ci vaut encore moins que toi, cette sacrée rousse qui te rend pareille à elle. Deux rosses, deux rosses, vous êtes deux rosse, cette maison est.. » Je n'ai pas entendu quoi. Rabastens, qui doit avoir doubles muscles comme Tartarin, réussit à entraîner le malheureux qui s'étrangle d'injures. Mlle Griset, perdant la tête, refoule dans la petite classe les gamines qui en sortaient, et je me sauve, le cœur un peu secoué. Mais je suis contente que Duplessis ait éclaté sans plus attendre, car Aimée ne pourra pas m'accuser de l'avoir averti.

En revenant l'après—midi, nous trouvons en tout et pour tout, Mlle Griset qui répète la même phrase à chaque nouvelle arrivante: «Mlle Sergent est malade, et Mlle Lanthenay va partir dans sa famille; il ne faudra pas revenir avant une semaine. »

C'est bon, on s'en va; mais, vrai, cette École n'est pas banale!

Dans la semaine de vacances imprévues que nous valut cette bagarre, je pris la rougeole, ce qui me contraignit à trois semaines de lit, puis à quinze jours de convalescence, et l'on m'a tenue — en quarantaine pendant quinze jours de plus, sous prétexte de «sécurité scolaire ». Sans les livres et sans Fanchette, que serais—je devenue! Ce que je dis là n'est pas gentil pour papa et pourtant il m'a soignée comme une limace rare; persuadé qu'il faut donner à une petite malade tout ce qu'elle demande, il m'apportait des marrons glá— , cés pour faire baisser ma température! Fanchettes'est léchée de l'oreille à la queue, pendant une semaine, sur mon lit, jouant avec mes pieds à travers la couverture, et nichée dans le creux de mon épaule dès que je n'ai plus senti la fièvre. Je retourne à l'école, un peu fondue et pâlie, très curieuse de retrouver cet extraordinaire «person

[ocr errors]

nel enseignant ». J'ai eu si peu de nouvelles pendant ma maladie! Personne ne venait me voir, pas plus Anaïs que Marie Belhomme, à cause de la contagion possible. Sept heures et demie sonnent quand j'entre dans la cour de récréation, par cette fin de février douce comme un printemps. On accourt, on me fait fête; les deux Jaubert me

demandent soigneusement si je suis bien guérie avant de m'approcher. Je suis un peu étourdie de ce bruit. Enfin on me laisse respirer et je demande vite à la grande Anaïs les dernières nouvelles. –Voilà; Armand Duplessis est parti, d'abord. — Révoqué ou déplacé, le pauvre Richelieu? – Déplacé seulement. Dutertre s'est employé à lui trouver un autre poste. — Dutertre? – Dame oui; si Richelieu avait bavardé, ça aurait empêché le délégué cantonal de passer jamais député. Dutertre a dit sérieusement dans la ville que le malheureux jeune homme avait eu un accès de fièvre chaude très dangereux, et qu'on 1'avait appelé à temps, lui, médecin des écoles. — Ah! on l'a appelé à temps? La Providence avait mis le remède à côté du mal... Et Mlle Aimée, déplacée aussi? — Mais non! Ah! pas de danger! Au bout de huit jours, il n'y paraissait plus; elle riait avec Mlle Sergent comme avant.
C'est trop fort! L'étrange petite créature, qui n'a ni cœur ni cervelle, qui vit sans mémoire, sans remords et qui recommencera à enjôler un sous—maître, à batifoler avec le délégué cantonal, jusqu'à ce que ça casse encore une fois, et qui vivra contente avec cette femme jalouse et violente qui se détraque, elle, dans ces aventures.J'entends à peine Anaïs m'informer que Rabastens est toujours ici et qu'il demande souvent de mes nouvelles. Je l'avais oublié, ce pauvre gros Antonin!
On sonne, mais c'est dans la nouvelle école que nous rentrons maintenant, et l'édifice du milieu, qui relie les deux ailes, est bientôt achevé.
M"° Sergent s'installe au bureau, tout luisant. Adieu les vieilles tables branlantes, tailladées, incommodes; nous nous asseyons devant de belles tables inclinées, munies de bancs à dossier, de pupitres à charnières; et l'on n'est plus que deux sur chaque banc: au lieu de la grande Anaïs, j'ai maintenant pour voisine.la petite Luce Lanthenay. Heureusement les tables sont extrêmement rapprochées et Anaïs se trouve près de moi sur une table parallèle à la mienne, de sorte que nous pourrons bavarder ensemble aussi commodément que jadis; on a logé Marie Belhomme à côté d'elle; car M"° Sergent a placé intentionnellement deux «dégourdies » (Anaïs et moi), à côté de deux «engourdies » (Luce et Marie), pour que nous les secouions un peu. Sûr, que nous les secourons! Moi du moins, car je sens bouillir en moi des indisciplines comprimées pendant Ina maladie. Je reconnais les lieux nouveaux, j'installe mes livres et mes cahiers, pendant que Luce s'assied et me regarde en coulisse, timidement. Mais je ne daigne pas lui parler encore; j'échange seulement des réflexions sur la nouvelle école, avec Anaïs qui croque avidement je ne sais quoi, des bourgeons verts, il me semble. – Qu'est—c'tu manges là, des vieilles pommes de crocs? 1 – Des bourgeons de tilleul, ma vieille. Rien de si bon que ça, c'est le moment, vers le mois de Ill8II'S. – Donne z'en un peu ?... Vrai, c'est très bon, c'est gommé comme du «coucou » *. J'en premdrai aux tilleuls de la cour. Et qu'est—ce que tu dévores encore d'inédit? — Heu! rien d'étonnant, Je ne peux même plus manger de crayons Conté, ceux de cette année sont sableux, mauvais, de la camelotte. En revanche le papier buvard est excellent. Y a aussi une chose bonne à mâcher, mais pas à avaler; les échantillons de toile à mouchoirs, qu'envoient le Bon Marché et le Louvre. — Pouah! ça ne me dit rien. Écoute, jeune Luce, tu vas tâcher d'être sage et obéissante, à côté de moi? Sinon, je te promets des taraudées et des pinçons, gare! —
1. Fruits du pommier non greffé, effroyablement âcres. 2. Gomme des arbres fruitiers.
– Oui, Mademoiselle, répond la petite, pas trop rassurée, avec ses cils baissés sur ses joues.
– Tu peux me tutoyer. Regarde—moi, que je voie tes yeux? C'est bien. Et puis, tu sais que je suis folle, on te l'a sûrement dit; eh bien, quand on me contrarie, je deviens furieuse et je mords et je griffe, surtout depuis ma maladie. Donne ta main: tiens, voilà comment je fais.
Je lui enfonce mes ongles dans la main, elle ne crie pas et serre les lèvres.
–Tu n'as pas hurlé, c'est bien.Je t'interrogerai à la récréation.
Dans la seconde classe dont la porte reste ouverte, je viens de voir entrer M"° Aimée, fraîche, frisée et rose, les yeux plus veloutés et plus dorés que jamais, avec son air malicieux et câlin. Petite gueuse! Elle envoie un radieux sourire à M"° Sergent qui s'oublie une minute à la contempler, et sort de son extase pour nous dire brusquement:
– Vos cahiers. Devoir d'histoire: La guerre de 70. Claudine, ajoute—t—elle plus doucement, pourrez—vous faire cette rédaction, quoique n'ayant pas suivi les cours de ces deux derniers mois?
– Je vais essayer, Mademoiselle; je ferai le devoir avec moins de développement, voilà tout.

J'expédie en effet un petit devoir, bref à l'excès, et, quand je suis arrivée vers la fin, je m'attarde et m'applique, faisant durer les quinze dernières lignes, pour pouvoir à mon aise guetter et fureter autour de moi. La Directrice,

toujours la même, garde son air de passion concentrée et de bravoure jalouse. Son Aimée, qui dicte nonchalamment des problèmes dans l'autre classe, rôde et se rapproche tout en parlant.Tout de même, elle n'avait pas cette allure assurée et coquette de chatte gâtée, l'autre hiver! Elle est maintenant le petit animal adoré, choyé, et qui devient tyrannique, car je surprends des regards de M"° Sergent, l'implorant de trouver un prétexte pour venir près d'elle, et auxquels l'écervelée répond par des mouvements de tête capricieux et des yeux amusés qui disent non. La rousse, décidément deve' nue son esclave, n'y tient plus et va la trouver en demandant très haut: «M"° Lanthenay, vous n'avez pas chez vous le registre des présences? » Ça y est, elle est partie; elles jacassent tout bas. Je profite de cette solitude où on nous laisse pour interviewer rudement la petite Luce.

— Ah! ah! laisse un peu ce cahier et répondsmoi. Y a—t—il un dortoir, là—haut?
— Bien sûr, nous y couchons maintenant, les pensionnaires et moi. — C'est bien, tu es une cruche? — Pourquoi?

– Qa ne te regarde pas. Vous prenez toujours des leçons de chant le jeudi et le dimanche? – Oh! on a essayé d'en prendre une sans vous. sans toi, je veux dire, mais ça n'allait pas du tout; Monsieur Rabastens ne sait pas nous apprendre.

– Bien. Le peloteur est—il venu, pendant que j'étais malade?
– Qui ça? — Dutertre.
– Je ne me rappelle plus.. Si, il est venu une fois, mais pas dans les classes, et il n'est resté que quelques minutes à causer dans la cour avec ma sœur et Mademoiselle Sergent. — Elle est gentille avec toi, la rousse? Ses yeux obliques noircissent: – Non. elle me dit que je n'ai pas pas d'intelligence, que je suis paresseuse. que ma sœur a donc pris toute l'intelligence de la famille, comme elle en a pris la beauté.. D'ailleurs, ça a toujours été la même chanson partout où j'étais avec Aimée; on ne faisait attention qu'à elle, et moi on me rebutait... Luce est près de pleurer, furieuse contre cette sœur plus «gente », comme on dit ici, qui la relègue et l'efface.Je ne la crois pas, du reste, meilleure qu'Aimée; plus craintive et plus sauvage seulement, parce qu'habituée à rester seule et silencieuse. — Pauvre gosse! Tu as laissé des amies, là—bas où tu étais? — Non, je n'avais pas d'amies; elles étaient trop brutales et riaient de moi. — Trop brutales? Alors, ça t'embête, quand je te bats, quand je te bouscule? Elle rit sans lever les yeux :
« Non, parce que je vois bien que vous. que tu ne fais pas ça méchamment, par brutalité. enfin que c'est quelque chose comme des farces, pas pour de vrai; c'est comme quand tu m'appelles «cruche » je sais que c'est pour rire. Au contraire, j'aime bien avoir un peu peur, quand il n'y a pas de danger du tout. Tralala! Pareilles toutes deux ces petites Lanthenay, lâches, naturellement perverses, égoïstes et si dénuées de tout sens moral, que c'en est amusant à regarder. C'est égal, celle—ci déteste sa sœur, et je crois que je pourrai lui extirper une foule de révélations sur Aimée, en m'occupant d'elle, en la gavant de bonbons, et en la battant. — Tu as fini ton devoir? – Oui, j'ai fini. mais je ne savais pas tout, j'aurai bien sûr une note pas fameuse. – Donne ton cahier. Je lis son devoir, très quelconque, et je lui dicte des choses oubliées;je lui retape un peu ses phrases; elle baigne dans la joie et la surprise, et me considère sournoisement, avec des yeux étonnés et ravis. – Là, tu vois, c'est mieux comme ça... Dis donc, les garçons pensionnaires ont leur dortoir en face du vôtre? Ses yeux s'allument de malice: – Oui, et le soir ils vont se coucher à la même heure que nous, exprès, et tu sais qu'il n'y a pas de volets aux fenêtres: alors les garçons cher—m—chent à nous voir en chemise; nous levons les coins des rideaux pour les regarder, et M"° Griset a beau nous surveiller jusqu'à ce que la lumière soit éteinte, nous trouvons toujours moyen de lever un rideau tout grand, tout d'un coup, et ça fait que les garçons reviennent tout les soirs guetter. — Eh bien! vous avez le déshabillage gai, làhaut! — Dame! Elle s'anime et se familiarise. M"° Sergent et M"° Lanthenay sont toujours ensemble dans la seconde classe, Aimée montre une lettre à la rousse, et elles rient aux éclats, mais tout bas. — Sais—tu où l'ex—Armand de ta sœur est allé cuver son chagrin, petite Luce? — Je ne sais pas. Aimée ne me parle guère des choses qui la regardent. / — Je m'en doutais. Elle a sa chambre aussi làhaut? — Oui; la plus commode et la plus gentille des chambres de sous—maîtresses, bien plus jolie et plus chaude que celle de M"° Griset. Mademoiselle y a fait mettre des rideaux à fleurs roses et du linoleum par terre, ma chère, et une peau de chèvre, et on a ripoliné le lit en blanc, Aimée a même voulu me faire croire qu'elle avait acheté ces belles choses sur ses économies. Je lui ai répondu: «Je

demanderai à maman si c'est vrai ». Alors elle m'a dit: «Si tu en parles à maman, je te fe ferai renvoyer chez nous sous prétexte que
tu ne travailles pas. » Alors, tu penses, je n'ai plus eu qu'à me taire. —
Houche! Mademoiselle revient.
Effectivement, Mlle Sergent s'approche de nous, quittant son air tendre et riant pour sa figure d'institutrice:
— Vous avez fini, Mesdemoiselles?Je vais vous dicter un problème de géométrie.

Des protestations douloureuses s'élèvent, demandant encore cinq minutes de grâce. Mais Mlle Sergent ne s'émeut pas de cette supplication, qui se renouvelle trois fois par jour, et commence tranquillement à dicter le problème. Le ciel confonde les triangles semblables!

J'ai soin d'apporter souvent des bonbons à dessein de séduire complètement la jeune Luce. Elle les prend sans presque dire merci, en remplit ses petites mains et les cache dans un ancien œuf à chapelet, en nacre. Pour dix sous de pastilles de menthe anglaise, trop poivrées, elle vendrait sa grande sœur et encore un de ses frères par—dessus le marché. Elle ouvre la bouche, aspire l'air pour sentir le froid de la menthe et dit: «Ma langue gèle, ma langue gèle » avec des yeux pâmés. Anaïs me mendie effrontément des pastilles, s'en gonfle les joues, et redemande précipitamment avec une irrésistible grimace de prétendue répugnance :

– «Vite, vite donne d'autres, pour ôter le goût, celles—là étaient flogres!» Comme par hasard, tandis que nous jouons à la grue, Rabastens entre dans la cour, porteur de je ne sais quels cahiers—prétextes. Il feint une aimable surprise en me révoyant et profite de l'occasion pour me mettre sous les yeux une romance dont il lit les amoureuses paroles d'une voix roucoulante. Pauvre nigaud d'Antonin, tu ne peux plus pme servir à rien, maintenant, et tu ne m'as jamais servi à grand'chose. C'est tout au plus si tu seras encore bon à m'amuser pendant quelque temps, et surtout à exciter la jalousie de mes camarades. Si tu t'en allais.

– Monsieur, vous trouverez ces demoiselles dans la classe du fond; je crois les avoir aperçues qui descendaient, n'est—ce pas Anaïs? Il pense que je le renvoie à cause des yeux malins de mes compagnes, me lance un regardéloquent et s'éloigne. Je hausse les épaules aux «Hum!» entendus de la grande Anaïs et de Marie Belhomme, et nous reprenons une émouvante partie de «tourne—couteau » au cours de laquelle la débutante Luce commet fautes sur fautes. C'est jeune, ça ne sait pas! On sonne la rentrée.

Leçon de couture, épreuve d'examen; c'est à dire qu'on nous fait exécuter les échantillons de couture demandés à l'examen, en une heure. On nous distribue de petits carrés de toile, et Ml" Sergent écrit au tableau, de son écriture nette, pleine de petits traits en forme de massue: Boutonnière.

— Dix centimètres de surjet. Initiale G. au point de marque. Dix centimètres d'ourlet à points devant. Je grogne devant cet énoncé, parce que la boutonnière, le surjet, je m'en tire encore, mais l'ourlet à points devant et l'initiale au point de marque, je ne les «perle » pas, comme le constate avec regret M"° Aimée. Heureusement, je recours à un procédé ingénieux et simple: je donne des pastilles à la petite Luce qui coud divinement, et elle m'exécute un G mirifique. «Il se faut entr'aider ». (Justement nous avons commenté pas plus tard qu'hier cet aphorisme charitable). Marie Belhomme confectionne une lettre G qui ressemble à un singe accroupi, et, bonne toquée, s'esclaffe devant son œuvre. Les pensionnaires, têtes penchées et coudes serrés, cousent en causant imperceptiblement, et échangent avec Luce de temps à autre, des regards éveillés du côté de l'école des garçons.Je soupçonne que, le soir, elles épient des spectacles amusants, du haut de leur blanc dortoir paisible. Mlle Lanthenay et M"° Sergent ont changé de bureau; ici c'est Aimée qui surveille la leçon de couture, pendant que la Directrice fait lire les élèves de la seconde classe. La favorite est occupée à écrire, en belle ronde, le titre d'un registre de présences, quand sa rousse l'interpelle de loin: — Mlle:

–Qu'est—ce que tu veux? crie étourdiment Aimée. Silence de stupeur. Nous nous regardons toutes: la grande Anaïs

commence à se serrer les côtes pour rire davantage; les deux Jaubert penchent la tête sur leur couture; les pensionnaires se donnent des coups de coude, sournoisement; Marie Belhomme éclate d'un rire comprimé qui sonne en éternuement; et moi, devant la figure consternée d'Aimée, je m'exclame tout haut:

– Ah! elle est bien bonne! La petite Luce rit à peine; on voit qu'elle a déjà dû entendre de pareils tutoiements; mais elle considère sa sœur avec des yeux narquois. M"e Aimée se retourne furieuse sur moi:
– Il peut arriver à tout le monde de se tromper, Mlle Claudine! Et je fais mes excuses de mon inadvertance à Mlle Sergent. Mais celle—ci, remise de sa secousse, sent bien que nous ne gobons pas l'explication, et hausse les épaules en signe de découragement devant la gaffe irrémédiable. Cela finit gaiement l'ennuyeuse leçon de couture. J'avais besoin de cet incident folâtre.

1. Blettes, — ne se dit que des fruits pourris.

Après la sortie, à quatre heures, au lieu de m'en aller, j'oublie astucieusement un cahier et je reviens. Car je sais qu'à l'heure du balayage les pensionnaires montent de l'eau à tour de rôle dans leur dortoir; je ne le connais pas encore, je veux le visiter, et Luce m'a dit: «Aujourd'hui, je suis d'eau ». A pas de chat, je grimpe là—haut, portant un broc plein en cas de rencontre fâcheuse. Le dortoir est blanc de murs et de plafond, meublé de huit lits blancs; Luce me montre le sien, mais je m'en moque pas mal, de son lit! Je vais tout de suite aux fenêtres qui, effectivement, permettent de voir dans le dortoir des garçons. Deux ou trois grands de quatorze à quinze ans y rôdent et regardent de notre côté; sitôt qu'il nous ont aperçues, ils rient, font des gestes et désignent leurs lits. Tas de vauriens! Avec ça qu'ils sont tentants! Luce effarouchée, ou feignant de l'être, ferme la fenêtre précipitamment, mais je pense bien que le soir, à l'heure du coucher, elle affiche moins de bégueulerie. Le neuvième lit, au bout du dortoir est placé sous une sorte de dais qui l'enveloppe de rideaux blancs.

— Ça, m'explique Luce, c'est le lit de la surveillante. Les sous—maîtresses de semaine doivent se relayer pour coucher tour à tour dans notre dortoir.

— Ah! Alors, c'est tantôt ta sœur Aimée, tantôt Mlle Griset ?
– Dame.... ça devrait être ainsi... mais jusqu'à présent, c'est toujours M"° Griset,. je ne sais pas pourquoi.
— Ah! tu ne sais pas pourquoi? Tartufe! Je lui donne une bourrade dans l'épaule; elle se plaint, sans conviction. Pauvre M"° Griset! Luce continue à me mettre au courant: — Le soir, Claudine, tu ne peux pas te figurer comme on s'amuse quand on se couche. On rit, on court en chemise, on se bat à coups de traversins. Il y en a qui se cachent derrière les rideaux pour se déshabiller parce qu'elles disent que ça les gêne; la plus vieille, Rose Raguenot, se lave si mal que son linge est gris au bout de trois jours qu'elle le porte. Hier, elles m'ont caché ma robe de nuit, et j'ai failli rester toute nue dans le cabinet de toilette, heureusement M"e Griset est arrivée! Et puis on se moque d'une, tellement grasse qu'elle est obligée de se poudrer d'amidon un peu partout pour ne pas se couper. Et Poisson, que j'oubliais, qui met un bonnet de nuit qui la fait ressembler à une vieille femme, et qui — ne veut se déshabiller qu'après nous dans le cabinet de toilette.Ah! on rit bien, va! Le cabinet de toilette est sommairement meublé d'une grande table recouverte de zinc sur laquelle s'alignent huit cuvettes, huit savons, huit paires de serviettes, huit éponges, tous les objets pareils, le linge matriculé à l'encre indélébile. C'est proprement tenu. Je demande: – Est—ce que vous prenez des bains? – Oui, et c'est encore quelque chose de drôle, va! Dans la buanderie neuve, on fait chauffer de l'eau plein une grande cuve à vendanges, grande comme une chambre. Nous nous déshabillens toutes et nous nous fourrons dedans pour nous SaVOIlllGI*. – Toutes nues? – Dame, comment ferait—on pour se savonner, sans ça? Rose Raguenot ne voulait pas, bien sûr parce qu'elle est trop maigre. Si tu la voyais, ajoute Luce en baissant la voix, elle n'a presque rien sur les os, et c'est tout plat sur sa poitrine, comme un garçon! Jousse, au contraire, c'est comme une nourrice, ils sont gros comme ça! Et celle qui met un bonnet de nuit de vieille, tu sais, Poisson, elle est velue partout comme un ours, et elle a les cuisses bleues. – Comment bleues? — Oui, bleues, comme quand il gèle et qu'on a la peau bleue de froid. – Qa doit être engageant! – Non, pour sûr! Si j'étais garçon, ça ne me ferait pas grand'chose de me baigner avec elle! — Mais elle, ça lui ferait peut—être plus d'effet, de se baigner avec un garçon?

Nous pouffons; mais je bondis en entendant le pas et la voix de Mlle Sergent dans le corridor. Pour ne pas me faire pincer, je me blottis sous le dais réservé à la seule Mlle Griset; puis le danger passé, je me sauve et je dégringole, en criant tout bas à Luce: «Au revoir ».
Ce matin, qu'il fait bon, dans ce cher pays! Que mon joli Montigny se chauffe gaiement, par ce printemps précoce et chaud! Dimanche dernier et jeudi, j'ai déjà couru les bois délicieux, tout pleins de violettes, avec ma sœur de lait, ma douce Claire, qui me racontait ses amouréttes.. son «suiveux » lui donne des rendez—vous au coin de la Sapinière, le soir, depuis que le temps est doux. Qui sait si elle ne finira pas par faire des bêtises! Mais ce n'est pas ce qui la tente: pourvu qu'on lui débite des paroles choisies, qu'elle ne comprend pas très bien, pourvu qu'on l'embrasse, qu'on se mette à ses genoux, que ça se passe comme dans leS livresenfin, ça lui suffit parfaitement.
Dans la classe, je trouve la petite Luce affalée sur une table, sanglotant à s'étrangler. Je lui lève la tête de force et je vois ses yeux gros comme des œufs, tant elle les a tamponnés.
— Oh! vrai! Tu n'es pas très belle comme ça! Qu'est—ce qu'il y a, petite? Pourquoi chougnes—tu ?
– Elle. m'a... elle.. m'a battue!
– Ta sœur, au moins ?
— Ouiii!
– Qu'est—ce que tu lui avais fait ?
Elle se sèche un peu et raconte :
–Voilà, je n'avais pas compris mes problèmes, alors je ne les avais pas faits; ça l'a mise en colère, alors elle m'a dit que j'étais une buse, que c'était bien la peine que notre famille paie ma pension, que je la dégoûtais, et tout ça.Alors je lui ai répondu: «Tu m'embêtes à la fin »; alors elle m'a battue, giflée sur la figure, elle est mauvaise comme la gale, je la déteste. Nouveau déluge. – Ma pauvre Luce, tu es une oie; il ne fallait pas te laisser battre, il fallait lui jeter au nez son ex—Armand.. Les yeux subitement effarés de la petite me
font retourner; j'aperçois Mlle Sergent qui nous
écoute sur le seuil. Patatras! qu'est—ce qu'elle va dire? — Mes compliments, M"° Claudine, vous donnez à cette enfant de jolis conseils.. – Et vous de jolis exemples! Luce est terrifiée de ma réponse. Moi, ça m'est bien égal, les yeux de braise de la Directrice scintillant de colère et d'émotion! Mais cette fois, trop fine pour s'emballer, elle secoue la tête et dit seulement: «Il est heureux que le mois de juillet approche, M"° Claudine; vous sentez, n'est—ce pas, que je peux de moins en moins vous garder ici? — Il me semble. Mais, vous savez, c'est faute de s'entendre, nos rapports ont été mal engagés. – Allez en récréation, Luce », dit—elle sans me répondre.
—— — — —
La petite ne se le fait pas répéter deux fois, elle sort en courant et en se mouchant. Mlle Sergent continue: – C'est bien votre faute, je vous assure. Vous vous êtes montrée pleine de mauvais vouloir pour moi, à mon arrivée, et vous avez repoussé mes avances, car je vous en ai fait, bien que ce ne fût pas mon rôle. Vous m'aviez pourtant paru assez intelligente et assez jolie pour m'intéresser, moi qui n'ai ni sœur ni enfant. (Du diable si j'aurais jamais pensé.! On ne peut pas me déclarer plus nettement que j'eusse été «sa petite Aimée » si j'avais voulu. Eh bien! non, ça ne me dit rien, même rétrospectivement. Pourtant, c'est de moi que Mlle Lanthenay serait jalouse, à cette heure—ci... Quelle comédie) – C'est vrai, Mademoiselle. Mais, fatalement, ça aurait mal tourné tout de même, à cause de Mlle Aimée Lanthenay; vous avez mis une telle ardeur à... conquérir son amitié, et à détruire celle qu'elle pouvait me porter!
Elle détourne les yeux: –Je n'ai pas cherché, comme vous le prétendez, à détruire. Mlle Aimée aurait pu vous continuer ses leçons d'anglais sans que je l'en empêchasse. – Ne dites donc pas ça! Je ne suis pas encore idiote, et il n'y a que nous deux ici! J'en ai été longtemps furieuse, désolée même, parce que je suis presque aussi jalouse que vous. Pourquoi l'avez—vous prise? J'ai eu tant de peine, oui, là,
[ocr errors]
soyez contente, j'ai eu tant de peine! . Mais j'ai vu qu'elle ne tenait pas à moi, à qui tient—elle? J'ai vu aussi qu'elle ne valait réellement pas cher: ça m'a suffi. J'ai pensé que je ferais assez de bêtises sans commettre celle de vouloir l'emporter sur vous.Voilà. Maintenant tout ce que je désire, c'est qu'elle ne devienne pas trop la petite souveraine de cette École, et qu'elle ne tourmente pas exagérément cette petite, sa sœur qui, au fond, ne vaut pas mieux qu'elle, ni moins, je vous assure. Je ne raconte rien chez nous jamais, de ce que je peux voir ici; je ne reviendrai plus après les vacances, et je me présenterai au brevet parce que papa se figure qu'il y tient, et qu'Anaïs serait trop

contente si je ne passais pas l'examen. Vous pouvez me laisser tranquille jusque—là, je ne vous tourmente guère maintenant. Je pourrais parler longtemps, je crois, elle ne m'écoute plus. Je ne lui disputerai pas sa petite, c'est tout ce qu'elle a entendu; elle regarde en dedans, suit une idée, et se réveille pour me dire, subitement redevenue Directrice, au sortir de cette causerie sur pied d'égalité: – Allez vite dans la cour, Claudine, il est huit heures passées, il faut vous mettre en rang. – Qu'est—ce que tu causais si longtemps làdedans avec Mademoiselle? me demande la grande Anaïs. Tu es donc bien avec elle, maintenant? – Une paire d'amies, ma chère! En classe, la petite Luce se serre contre moi, me lance des regards affectueux et me prend les
mains, mais ses caresses m'agacent; j'aime seulement la battre, la tourmenter, et la protéger quand les autres l'embêtent.
Mlle Aimée entre en coup de vent dans la classe en criant tout bas «L'inspecteur! l'inspecteur! » Rumeur \ Tout est prétexte à désordre, ici; sous couleur de ranger nos livres irréprochablement, nous avons ouvert tous nos pupitres et nous bavardons avec rapidité derrière les couvercles. La grande Anaïs fait sauter en l'air les cahiers de Marie Belhomme toute désemparée, et enfouit prudemment dans sa poche un Gil Blas Illustré qu'elle abritait entre deux feuilles de son histoire de France. Moi je dissimule des histoires de bêtes merveilleusement contées par Rudyard Kipling (en voilà un qui connaît les animaux!) — c'est pourtant pas des lectures bien coupables. — On bourdonne, on se lève, on ramasse les papiers, on retire les bonbons dissimulés dans les pupitres, car ce père Blanchot, l'inspecteur, a des yeux louches mais qui fouinent partout.
Mlle Lanthenay, dans sa classe, bouscule les gamines, range son bureau, crie et voltige, et voici que, de la troisième salle, sort la pauvre Griset, effarée, qui demande aide et protection: «Mlle Sergent, est—ce que Monsieur l'Inspecteur me demandera les cahiers des petites? Ils sont bien sales, les toutes petites ne font que des bâtons. » La mauvaise Aimée lui rit au nez; la Directrice répond en haussant les épaules: «Vous montrerez ce qu'il vous demandera, mais si vous croyez qu'il s'occupera des cahiers de vos gamines! » Et la triste ahurie rentre dans sa classe où ses petits animaux font un vacarme terrible, car elle n'a pas pour vingt—cinq centimes d'autorité!
Nous sommes prêtes, ou peu s'en faut. Mlle Sergent s'écrie: «Vite, prenez vos morceaux choisis! Anaïs, crachez immédiatement le crayon à ardoise que vous avez dans la bouche! Ma parole d'honneur, je vous mets à la porte devant Monsieur Blanchot si vous mangez encore de ces horreurslà! Claudine, vous ne pourriez pas cesser un instant de pincer Luce Lanthenay? Marie Belhomme, quittez tout de suite les trois fichus que vous avez sur la tête et au cou; et quittez aussi l'air bête qui est sur votre figure. Vous êtes pire que les petites de la troisième classe et ne valez pas chacune la corde pour vous pendre! »

Il faut bien qu'elle dépense son énervement. Les visites de l'inspecteur la tracassent toujours, parce que ce Blanchot est en bons termes avec le député, qui déteste à mort son remplaçant possible, Dutertre, lequel protège Mlle Sergent.(Dieu, que la vie est compliquée!) Enfin, tout se trouve à peu près en ordre; la grande Anaïs se lève, inquiétante de longueur, la bouche encore sale du crayon gris qu'elle croquait, et commence la Robe du pleurard Manuel :

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux
La femme et le mari se disputaient tous deux.

Il était temps! Une grande ombre passe sur les vitres du corridor, toute la classe frémit et se lève, — par respect — au moment où la porte s'ouvre devant le père Blanchot. Il a une figure solennelle entre deux grands favoris poivre—et—sel, et un redoutable accent franc—comtois. Il pontifie, — il mâche ses paroles avec enthousiasme, comme Anaïs les gommes à effacer, il est toujours vêtu avec une correction rigide et démodée; quel vieux bassin! En voilà pour une heure! Il va nous poser des questions idiotes et nous démontrer que nous devrions toutes, «embrasser la carrière de l'enseignement ». J'aimerais encore mieux ça que é, de l'embrasser, lui. d' — . , — Mesdemoiselles! ... Mes enfants, asseyez— VOU1S.
«Ses enfants » s'asseyent modestes et douces. Je voudrais bien m'en aller. Mlle Sergent s'est empressée au—devant de lui, d'un air respectueux et malveillant, pendant que son adjointe, la vertueuse Lanthenay, s'est enfermée dans sa classe.

Monsieur Blanchot pose dans un coin sa canne à béquille d'argent, et commence par horripiler, tout d'abord, la Directrice (bien fait!) en l'entraînant près de la fenêtre, pour lui parler programmes de brevet, zèle, assiduité, et allez donc t Elle l'écoute, elle répond: «Oui, Monsieur l'Inspecteur. » Ses yeux se reculent et s'enfoncent; elle a sûrement envie de le battre. Il a fini de la raser, c'est à notre tour. —
– Que lisait cette jeune fille, quand je suis entré?
La jeune fille, Anaïs, cache le papier buvard rose qu'elle mastiquait et interrompt le récit, évidemment scandaleux, qu'elle déversait dans les oreilles de Marie Belhomme qui, choquée, cramoisie, mais attentive, roule ses yeux d'oiseau avec un effarement pudique. Sale Anaïs! Qu'est—ce que ça peut bien être que ces histoires—là?

– Voyons, mon enfant, dites vouâr ce que vous lisiez. _—— —
— La Robe, Monsieur l'Inspecteur.
— Veuillez reprendre.
Elle recommence, avec des mines faussement intimidées, pendant. que Blanchot nous examine de ses yeux vert sale. Il blâme toute coquetterie, et ses sourcils se froncent quand il voit un velours noir sur un cou blanc, ou des frisettes qui volent sur le front et les tempes. Moi, il m'attrape à chacune de ses visites, à cause de mes cheveux toujours défaits et bouclés, et aussi des grandes collerettes blanches, plissées, que je porte sur mes robes sombres. C'est pourtant d'une simplicité que j'aime, mais assez gentille pour qu'il trouve mes costumes affreusement répréhensibles. La grande Anaïs a terminé la Robe et il lui en fait analyser logiquement (oh! là! là) cinq ou six vers. Puis il lui demande: — Mon enfant, pourquoi avez—vous noué ce velours «nouâr » après (sic) votre cou? (Ça y est! Qu'est—ce que je disais? Anaïs, démon— el . tée, répond bêtement que «c'est pour tenir chaud». —— / Gourde sans courage!) e – Pour vous tenir chaud, dites—vous? Mais ne pensez—vous point qu'un foulard remplirait mieux cet office? (Un foulard! Pourquoi pas un passe—montagne, antique rasoir? Je ne peux pas m'empêcher de rire, ce qui attire son attention sur moi.) – Et vous, mon enfant, pourquoi êtes—vous ainsi décoâffée et les cheveux pendants, au lieu de les porter tordus sur la tête et retenus par des épingles? — Monsieur l'Inspecteur, ça me donne des migraines. – Mais vous pourriez au moins les tresser, je crois? – Oui, je le pourrais, mais papa s'y oppose. Il me tanne, je vous dis! Après un petit claquement de lèvres désapprobateur, il va s'asseoir et tourmente Marie sur la guerre de Sécession, une des Jaubert sur les côtes d'Espagne, et l'autre sur les triangles rectangles. Puis il m'envoie au tableau noir, et m'enjoint de tracer un cercle. J'obéis. C'est un cercle.. si on veut. —— Inscrivez dedans une rosace à cinq feûilles.

Supposez qu'elle est éclairée de gauche, et indiquez par des traits forts les ombres que reçoivent les feûilles. Ça, ça m'est égal. S'il avait voulu me faire chiffrer je n'en sortais pas; mais les rosaces et les ombres, ça me connaît. Je m'en tire assez bien, au grand ennui des Jaubert qui espéraient sournoisement me voir grondée.

– C'est bien. Oui, c'est assez bien. Vous subissez cette année l'examen de brevet? —
— Oui, monsieur l'Inspecteur, au mois de juillet.
– Pis, ne voulez—vous point entrer à l'École Normale après?
– Non, monsieur l'Inspecteur, je rentrerai dans ma famille.
– Ah? Je crois en effet que vous n'avez point la vocation de l'enseignement. C'est regrettâble.

Il me dit cela du même ton que: «Je crois que vous êtes une infanticide». Pauvre homme, laissons—lui ses illusions! Mais j'aurais seulement voulu qu'il pût voir la scène d'Armand Duplessis, ou encore l'abandon dans lequel on nous laisse pendant des heures, quand nos deux institutrices sont là—haut à se becqueter.
– Montrez—moi votre seconde classe, je vous prie, Mademoiselle.

M"° Sergent l'emmène dans la seconde classe, où elle reste avec lui pour protéger sa petite mignonne contre les sévérités inspectoriales. Profitant de son absence, j'esquisse au tableau noir une caricature du père Blanchot et de ses grands favoris, qui met les gamines en joie;je lui ajoute des oreilles d'âne, puis je l'efface vite et je regagne ma

place, où la petite Luce passe son bras sous le mien, câlinement, et tente de m'embrasser.Je la repousse d'une légère calotte, et elle prétend que je suis «bien méchante! »

— Bien méchante? Je vais t'apprendre à avoir avec moi des libertés pareilles! Tâche de museler tes sentiments, et dis—moi si c'est toujours Mademoiselle Griset qui couche dans le dortoir. – Non, Aimée y a couché deux fois deux jours de suite. — Qa fait quatre fois. Tu es une cruche; même pas une cruche, un siau! Est—ce que les pensionnaires se tiennent plus tranquilles quand c'est ta chaste sœur qui couche sous le dais? — Guère. Et même, une nuit, une élève a été malade, on s'est levées, on a ouvert une fenêtre, j'ai même appelé ma sœur pour qu'elle me donne les allumettes qu'on ne pouvait pas trouver, elle n'a pas remué, elle n'a pas plus soufflé que s'il n'y avait personne dans le lit! Faut—il qu'elle ait le sommeil dur? — Sommeil dur! Sommeil dur! Quelle oie! Mon Dieu, pourquoi avez—vous permis qu'il y eût sur cette terre des êtres aussi dépourvus de toute intelligence? J'en pleure des larmes de sang! – Qu'est—ce que j'ai encore fait ?

— Rien! oh! rien, voilà seulement des bourrades dans les épaules, pour te former le cœur et l'esprit, et t'apprendre à ne pas croire aux alibis de la vertueuse Aimée. ————————Luce se roule sur la table avec un désespoir feint, ravie d'être rudovée et meurtrie. Mais, j'y pense: –Anaïs, qu'est—ce que tu racontais donc à Marie Belhomme pour lui faire piquer des fards, que ceux de la Bastille sont pâles à côté! — Quelle Bastille? – Qa n'a pas d'importance. Dis vite. – Approche—toi un peu. Sa figure vicieuse pétille; ça doit être des choses très vilaines. — Eh bien, voilà. Tu ne sais pas, au dernier réveillon, le maire avait chez lui sa maîtresse, la belle Julotte, et puis son secrétaire avait amené une femme de Paris; au dessert, ils les ont fait déshabiller toutes les deux, sans chemise, et ils en ont fait autant, et ils se sont mis à danser comme ça un quadrille, ma vieille! — Pas mal! Qui t'a dit ça? – C'est papa qui l'a raconté à maman;j'étais couchée, seulement on laisse toujours la porte de ma chambre ouverte, parce que je prétends que j'ai peur, et alors j'entends tout. — Tu ne t'embêtes pas. Il en raconte souvent comme ça, ton père ?
– Non, pas toujours d'aussi bien; mais quelquefois je me roule de rire dans mon lit.
Elle me narre encore d'autres potins du canton assez sales; son père, employé à la mairie, connaît à fond la chronique scandaleuse du pays. Je l'écoute, et le temps passe.
Mlle Sergent revient; nous n'avons que le temps de rouvrir nos livres au hasard; mais elle vient droit à moi sans regarder ce que nous faisons: — Claudine, pourriez—vous faire chanter vos camarades devant M. Blanchot? Elles savent maintenant ce joli chœur à deux voix: Dans ce doux aSile. — Moi, je veux bien; seulement l'inspecteur a si mal au cœur de me voir les cheveux défaits qu'il n'écoutera pas! — Ne dites pas de bêtises, ce n'est pas le jour; faites—les vite chanter. M. Blanchot paraît assez peu content de la deuxième classe, je compte sur la musique pour le dérider. Je le crois sans peine qu'il doit être assez peu content de la deuxième classe! Mlle Aimée Lanthe nay s'en occupe toutes les fois qu'elle n'a pas autre chose à faire; elle gorge ses gosses de devoirs écrits, pour pouvoir, pendant qu'elles noircissent du papier, causer tranquillement avec sa chère Directrice. Moi, je veux bien faire chanter les *: ce que ça me coûte! Mlle Sergent ramène l'odieux Blanchot; je range en demi—cercle notre slasse et la première division
, de la seconde; je confie les dessus à Anaïs, les secondes à Marie Belhomme (infortunées secondes) Et je chanterai les deux parties à la fois, c'est—à—dire que je changerai vite quand je sentirai faiblir un côté. Allez—y! une mesure pour rien: Une, deux, trois :
Dans ce doux asile
Les sages sont couronnés,
Venez!
Aux plaisirs tranquilles
Ces lieux charmants sont destinés..

Veine! Ce vieux normalien racorni rythme la musique de Rameau avec sa tête (à contre mesure d'ailleurs), et paraît enchanté. Toujours l'histoire du compositeur Orphée apprivoisant les bêtes!
– C'est bien chanté. De qui est—ce? De Gounod, je crois ?

(Pourquoi prononce—t—il Gounode ?)
— Oui, Monsieur (Ne le contrarions pa»
– Il me semblait bien.C'est un fort joli chœur.
(Joli chœur toi—même!)
— En entendant cette attribution inattendue d'un
air de Rameau à l'auteur de Faust, Mlle Sergent se pince les lèvres pour ne pas rire. Quant au Blanchot, rasséréné, il lâche quelques paroles aimables, et s'en va, après nous avoir dicté — la flèche du Parthe! — ce canevas de composition française :
« Expliquer et commenter cette pensée de Franklin: L'oisiveté est comme la rouille, ellé use plus que le travail. »
Allons—y t A la clef brillante, aux contours arrondis, que la main vingt fois par jour polit et tourne . dans la serrure, opposons la clef rongée de rouille rougeâtre. Le bon ouvrier qui travaille joyeusement, levé dès l'aube, dont les muscles solides, et tatatata... mettons—le en parallèle avec l'oisif qui, languissámment couché sur des divans orientaux, regarde défiler sur sa table somptueuse. et tatatata... les mets rares.. et tatata... qui tentent vainement de réveiller son appétit.. tatatata. Oh! c'est bientôt bâclé! Avec ça que ce n'est pas bon de paresser dans un fauteuil! Avec ça que les ouvriers qui travaillent toute leur vie ne meurent pas jeunes et épuisés! Mais quoi faut pas le dire
Dans le «programme des examens » les choses ne se passent pas comme dans la vie. La petite Luce manque d'idées et geint tout bas pour que je lui en fournisse. Je la laisse généreusement lire ce que j'ai écrit, elle ne me prendra pas grand'chose. Enfin, quatre heures. On s'en va. Les pensionnaires montent prendre le goûter que prépare la mère de M"° Sergent; je pars avec Anaïs et Marie Belhomme, après m'être mirée dans les vitres pour voir si mon chapeau n'est pas de travers. En route, nous cassons un pain de sucre sur le dos de Blanchot. Il m'ennuie, ce vieux, qui veut toujours qu'on soit habillées avec de la toile à sac et les cheveux tendus! — Je crois qu'il n'est pas très content de la deuxième classe, tout de même, remarque Marie Belhomme; si tu ne l'avais pas amadoué avec la musique! — Dame, fait Anaïs, sa classe, M"° Lanthenay s'en occupe un peu... par—dessous la jambe. — Tu as des mots! Elle ne peut pas tout faire, voyons! M"° Sergent l'a attachée à sa personne, c'est elle qui lui fait sa toilette le matin. –Qa, c'est une blague! crient à la fois Anaïs et Marie. – Pas le moins du monde! Si jamais vous allez au dortoir et dans les chambres des sous—maîtresses (c'est très facile, on n'a qu'à monter de l'eau avec les pensionnaires) passez la main au fond de la cuvette de M"° Aimée; et ne craignez pas de vous mouiller, il n'y a que de la poussière. – Non, c'est trop fort tout de même! déclare Marie Belhomme. La grande Anaïs n'ajoute rien, et s'en va son geuse; sans doute, elle racontera ces aimables détails au grand gamin avec lequel elle flirte cette semaine. Je sais très peu de choses de ses fredaines; elle reste fermée et narquoise quand je la tâte là—dessus.

Je m'ennuie à l'école, fâcheux symptôme, et tout nouveau. Je ne suis pourtant amoureuse de personne (Au fait, c'est peut—être pour cela). Je fais mes devoirs presque exactement, tant j'ai la flemme, et je vois paisiblement nos deux institutrices se caresser, se bécotter, se disputer pour le plaisir de s'aimer mieux après. Elles ont les gestes et la parole si libres l'une avec l'autre, maintenant, que Rabastens, malgré son aplomb, s'en effarouche, et bafouille avec entrain. Alors les yeux d'Aimée braisillent de joie comme ceux d'une chatte en malice et M"° Sergent rit de la voir rire. Elles sont étonnantes, ma parole! Ce que la petite est devenue «agouante * » on ne peut pas se le figurer! ,
L'autre change de visage sur un signe d'elle, sur un froncement de ses sourcils de velours.
Attentive devant cette intimité tendre, la petite Luce guette, flaire, s'instruit. Elle s'instruit même beaucoup, car elle saisit toutes les occasions d'être seule avec moi, me frôle, câline, ferme presque ses yeux verts et ouvre à demi sa petite bouche fraîche; non, elle ne me tente pas. Que ne s'adresse—t—elle à la grande Anaïs qui s'intéresse, elle aussi, aux jeux des deux colombelles qui nous servent d'institutrices à leurs moments perdus, et qui s'en étonne fort, car elle a des coins de bêtise assez curieux!

1. Exigeante.

Ce matin, je l'ai battue comme plâtre, la petite Luce, parce qu'elle voulait m'embrasser dans le hangar où on range les arrosoirs; elle n'a pas crié et s'est mise seulement à pleurer, jusqu'à ce que je la console en lui caressant les cheveux. Je lui ai dit: — Bête, tu auras bien le temps d'épancher ton trop plein de tendresse plus tard, puisque tu vas

entrer à l'École Normale! — Oui, mais tu n'y entreras pas, toi! — Non, par exemple! Mais tu n'y seras pas depuis deux jours que deux «troisième année » se seront déjà brouillées à cause de toi, dégoûtant petit animal! Elle se laisse injurier voluptueusement, et me jette des regards de reconnaissance.

C'est peut—être parce qu'on m'a changé ma vieille école, que je m'ennuie dans celle—ci ?Je n'ai plus les «rabicoins » où on se mussait dans la poussière, ni les couloirs de ce vieux bâtiment compliqué, dans lequel on ne savait jamais si on se trouvait chez les instituteurs ou bien chez nous, et où on débouchait si naturellement dans une chambre de sous—maître qu'on avait à peine besoin de s'excuser en rentrant à la classe.

C'est peut—être que je vieillis ?Je me ressentirais donc des seize ans que j'atteins? Voilà une chose stupide, en vérité.
C'est peut—être le printemps? Il est trop beau, aussi, c'en est inconvenant! Le jeudi et le dimanche, je file toute seule, pour retrouver ma sœur de lait, ma petite Claire, embarquée solidement dans une sotte aventure avec le beau secrétaire de la mairie qui ne veut pas l'épouser. Pardi, il en serait bien empêché; il paraît qu'il a subi, encore au collège, une opération pour une maladie bizarre, une de celles dont on ne nomme jamais le «siège »; et on prétend que, s'il a encore envie des filles, il ne peut plus guère «contenter ses désirs ». Je ne comprends pas très bien, je comprends même assez mal, mais je me tue à redire à Claire ce que j'ai vaguement appris. Elle lève au ciel des yeux blancs, secoue la tête, et répond, avec des mines extatiques: «Ah! qu'est—ce que ça fait, qu'est—ce que ça fait? Il est si beau, il a des moustaches si fines, et puis, les choses qu'il me dit me rendent assez heureuse! Et puis il m'embrasse dans le cou, il me parle de la poésie des soleils couchants, qu'est—ce que tu veux que je demande jamais davantage ?» Au fait, puisque ça lui suffit.

Quand j'ai assez de ses divagations, je lui dis, pour qu'elle me laisse seule, que je rentre chez papa; et je ne rentre pas. Je reste dans les bois, je cherche un coin plus délicieux que les autres, et je m'y couche. Des armées de petites bêtes courent par terre, sous mon nez (elles se conduisent même quelquefois très mal, mais c'est si petit) et ça sent un tas d'odeurs bonnes, ça sent les plantes fraîches qui chauffent. O mes chers bois!

A l'école où j'arrive en retard (je m'endors difficilement, mes idées dansent devant moi sitôt que j'ai éteint la lampe) je trouve M"° Sergent au bureau, digne et froncée, et toutes les gamines arborent des figures convenables, pincées et cérémonieuses. Qu'est—ce que c'est que ça? Ah! la grande Anaïs, affalée sur son pupitre, fait de tels efforts pour sangloter que ses oreilles en sont bleues. On va s'amuser! Je me glisse à côté de la petite Luce qui me souffle dans l'oreille: «Ma chère, on a trouvé dans le pupitre d'un garçon toutes les lettres d'Anaïs; l'instituteur vient de les apporter ici pour que la Directrice les lise.»

Elle les lit, en effet, mais tout bas et pour elle seule. Quel malheur, mon Dieu, quel malheur! Je donnerais bien trois ans de la vie de Rabastens (Antonin), pour parcourir cette correspondance. Oh! qui inspirera à la rousse de nous en lire tout haut deux ou trois passages bien choisis! Hélas, hélas! Mlle Sergent a fini... Sans rien dire à Anaïs, toujours vautrée sur sa table, elle se lève solennellement, marche à pas comptés vers le poêle, à côté de moi; elle l'ouvre, y dépose les papiers scandaleux, pliés en quatre, frotte une allumette et met le feu, puis referme la petite porte. En se redressant, elle dit à la coupable:

– Mes compliments, Anaïs, vous en savez plus long que bien des grandes personnes. Je vous garde ici jusqu'à l'examen, parce que vous êtes inscrite, mais je vais déclarer à vos parents que je me décharge de toute responsabilité à votre égard. Copiez vos problèmes, Mesdemoiselles, et ne vous occupez pas davantage de cette personne qui ne le mérite pas. Incapable de supporter le tourment d'entendre brûler la littérature d'Anaïs, j'ai pris, pendant que la Directrice s'énonçait majestueusement, la règle plate qui me sert pour le dessin;je l'ai passée sous ma table, et, au risque de me faire pincer, je m'en suis servie pour pousser la petite poignée qui fait mouvoir la rosace de tirage. On n'a rien vu; peut—être que la flamme, ainsi étouffée, ne brûlera pas tout; je le saurai après la classe. J'écoute: le poêle tait son ronflement au bout de quelques secondes. Est—ce qu'onze heures ne vont pas

bientôt sonner? Comme ie pense peu à ce que je copie, aux «deux pièces de toile qui, après lessivage, se rétrécissent de 1/19 dans leur longueur et de 1/22 de leur largeur », elles pourraient rétrécir encore bien davantage sans m'intéresser! Mlle Sergent nous quitte et se rend dans la classe d'Aimée, sans doute pour lui raconter la bonne histoire et en rire avec elle. Aussitôt qu'elle a disparu, Anaïs relève la tête;" nous la considérons avidement, elle a les joues marbrées, les yeux gonflés à force de les frotter, et elle regarde son cahier obstinément. Marie Belhomme se penche vers elle et lui dit, avec une sympathie tumultueuse: «Ben, ma vieille, je crois qu'on va te râbâter chez toi.Tu disais—t—y beaucoup de cho ses dans tes lettres? » Elle ne lève pas les yeux, et répond à haute voix pour que nous entendions toutes: «Qa m'est bien égal, les lettres ne sont pas de moi. » Les gamines échangent des regards indignés: «Crois—tu, ma chère! ma chère, ce qu'elle est menteuse! » Enfin l'heure sonne. Jamais sortie n'a été si lente à venir! Je m'attarde à ranger mon pupitre pour rester la dernière. Dehors, après avoir marché pendant une cinquantaine de mètres, je prétends avoir oublié mon atlas, et je quitte Anaïs pour voler à l'école: «Attends—moi, veux—tu?» Je me rue silencieusement dans la classe vide et j'ouvre le poêle: j'y trouve une poignée de papiers à demi brûlés, que je retire avec des précautions maternelles; quelle chance! Le dessus et le dessous sont perdus, mais l'épaisseur du milieu est à peu près intacte; c'est bien l'écriture d'Anaïs. J'emporte le paquet dans ma serviette pour le lire chez nous à loisir, et je rejoins Anaïs, calme, qui flâne en m'attendant; nous repartons ensemble;elle me lorgne en dessous. Tout à coup, elle s'arrête net et soupire d'angoisse. Je vois ses regards fixés sur mes mains, anxieusement, et je m'aperçois qu'elles sont noires des papiers , brûlés que j'ai touchés. Je ne vais pas lui mentir, oien sûr. Je prends l'offensive: – Eh bien, quoi? – Tu y es allée, hein, chercher dans le poêle? – Bien sûr que j'y suis allée! Pas de danger que je laisse perdre une occasion pareille de lire tes lettres! — Elles sont brûlées? — Heureusement non; tiens, regarde là—dedans. Je lui montre les papiers, en les tenant solidement. Elle darde sur moi des yeux vraiment meurtriers, mais n'ose pas sauter sur ma serviette, trop sûre que je la rosserais! Je vais la consoler un peu; elle me fait presque de la peine. – Ecoute, je vais lire ce qui n'est pas brûlé, parce que ça me fait trop envie; et puis je te rapporterai tout ce soir. Je * pas encore trop mauvaise? Elle se méfie beaucoup. –Tu les rapporteras ?vrai? – Ma pure parole! Je te les remettrai à la récréation, avant de rentrer. Elle s'en va, désemparée, inquiète, plus jaune et plus longue que de coutume. A la maison, j'épluche enfin ces lettres.Grosse déception! Ce n'est pas ce que je pensais Un mé— r | — ... * — — . * «lange de sentimentalités bébêtes et d'indications pratiques: «Je pense à toi toujours quand il fait clair de lune.... Tu feras attention, jeudi, d'apporter au champ de Vrimes le sac à blé que tu avais pris la dernière fois, si maman voyait ma robe verdie, elle me ferait un raffut! » Et puis des allusions peu claires, qui doivent rappeler au jeune Gangneau des épisodes polissons.... En somme, oui, une déception.Je lui rendrai ses lettres, bien moins amusantes qu'elle—même qui est fantasque, froide et drôle.

Je les lui ai remises, elle n'en croyait pas ses yeux. Toute à la joie de les revoir, elle se moque pas mal que je les aie lues; elle a couru les jeter dans les cabinets, et maintenant elle a repris sa figure close et impénétrable. Aucune humiliation. lleureuse nature!

Zut, j'ai pincé un rhume! Je reste dans la bibliothèque de papa, à lire la folle Histoire de France de Michelet, écrite en alexandrins.(J'exagère peutêtre un peu ?) Je ne m'ennuie pas du tout, bien installée dans ce grand fauteuil, entourée de livres, avec ma belle Fanchette, cette chatte intelligente entre toutes, qui m'aime avec tant de désintéressement malgré les misères que je lui inflige, mes morsures dans ses oreilles roses, et le dressage compliqué que je lui fais subir.

Elle m'aime au point de comprendre ce que je dis, et de venir me caresser la bouche quand elle entend le son de ma voix. Elle aime aussi les livres comme un vieux savant, cette Fanchette, et me tourmente chaque soir après dîner pour que je retire de leur rayon deux ou trois des gros Larousse de papa; le vide qu'ils laissent forme une espèce de petite chambre carrée où Fanchette s'installe et se love;je referme la vitre sur elle, et son ronron prisonnier vibre avec un bruit de tambour voilé, incessant. De temps en temps je la regarde, alors elle me fait signe avec ses sourcils, qu'elle lève, comme une personne. Belle Fanchette, que tu es intéressante et compréhensive! (bien plus que Luce Lanthenay, cette chatte inférieure). Tu m'amuses depuis que tu es au monde; tu n'avais qu'un seul œil ouvert que, déjà, tu essayais des pas belliqueux dans ta corbeille, encore incapable de te tenir debout sur tes quatre allumettes;

depuis tu vis joyeusement, et tu me fais rire, par tes danses du ventre en l'honneur des hannetons et des papillons, partes appels maladroits aux oiseaux que tu guettes, par tes façons de te disputer avec moi et de me donner des tapes sèches qui résonnent dur sur mes mains. Tu mènes la conduite la plus indigne; cinq ou six fois l'an, je te rencontre dans le jardin, sur les murs, l'air fou, ridicule, une trôlée de matous autour de toi. Je connais même ton favori, perverse Fanchette, c'est un matou gris sale, long, efflanqué, dépoilé, des oreilles de lapin et les attaches canailles, comment peux—tu te mésallier avec cet animal de basse extraction, et si souvent? Mais, même en ces temps de démence, quand tu m'aperçois, tu reprends un moment ta figure naturelle, tu me miaules amicalement quelque chose comme: «Tu vois, j'en suis là; ne me méprise pas trop, la nature a ses exigences, mais je rentrerai bientôt et je me lécherai longtemps pour me purifier de cette existence dévergondée ». 0 belle Fanchette blanche, ça te va si bien de te mal conduire! Mon rhume fini, je constate qu'on commence à s'agiter beaucoup à l'École, à cause des examens proches; nous voilà fin mai et «on passe » le 5 juillet! Je regrette de n'être pas plus remuée, mais les autres le sont assez pour moi, surtout la petite Luce Lanthenay qui a des crises de larmes quand elle reçoit une mauvaise note; quant à Mlle Sergent, elle s'occupe de tout, mais, plus que de tout, de la petite aux beaux yeux qui la fait «tourner en chieuvre ». Elle a fleuri, cette Aimée, d'une façon surprenante! Son teint merveilleux, sa peau de velours, et ses yeux «qu'on y frapperait des effigies! » comme dit Anaïs, en font une petite créature maligne et triomphante. Elle est tellement plus jolie que l'année dernière! On ne prêterait plus attention maintenant au léger écrasement de sa figure, au petit cran de sa lèvre à gauche quand elle sourit; et quand même, elle a de si blanches dents pointues! Sa rousse amoureuse défaille rien qu'à la regarder, et ne résiste plus guère devant nous aux furieuses envies qui la saisissent d'embrasser sa mignonne toutes les trois minutes..

Cette après—midi chaude, la classe bourdonne un «morceau choisi » qu'on doit réciter à trois heures; je sommeille presque, écrasée de paresse nerveuse.Je n'en peux plus, et, tout d'un coup, j'ai des énvieà de griffer, de m'étirer violemment et d'écraser les mains de quelqu'un: ce quelqu'un se trouve être Luce, ma voisine. Elle a eu la nuque empoignée, et mes ongles enfoncés dedans; heureusement elle n'a rien dit. Je retombe dans ma langueur agacée. La porte s'ouvre sans qu'on ait même frappé: c'est Dutertre, en cravate claire, les cheveux au vent, rajeuni et batailleur. Mlle Sergent, dressée, lui a dit à peine bonjour et l'admire passionnément, sa tapisserie «chûtée » par terre. (L'aimet—elle plus qu'Aimée? ou Aimée plus que lui? Drôle de femme!) La classe s'est levée. Par mauvaiseté, je reste assise, de sorte que Dutertre, quand il se retourne vers nous, me remarque tout de suite. – Bonjour, Mademoiselle. Bonjour, les petites. Comme te voilà affalée, toi! — Je suis flâ ". Je n'ai plus d'os.

1. Inconsistante, molle.

– Tu es malade? – Non, je ne crois pas. C'est le temps, la flemme. –Viens ici, qu'on te voie. Ça va recommencer, ces prétextes médicaux à examens prolongés? La Directrice me lance des regards enflammés d'indignation, pour la façon dont je me tiens, dont je parle à son chéri de délégué cantonal. Non, je vais me gêner! D'ailleurs, il adore ces façons malséantes. Je me traîne paresseusement à la fenêtre. – On n'y voit pas, ici, à cause de cette ombre verte des arbres. Viens dans le corridor, il y fait du soleil. Tu as une piètre mine, mon petit. (Triple extrait de mensonge! J'ai bonne mine, je me connais; si c'est à cause des yeux battus qu'il me croit malade, il se trompe, c'est bon signe, je me porte bien quand j'ai du bistre autour des yeux. Heureusement qu'il est trois heures de l'après—midi, sans cela je ne serais pas plus rassurée qu'il ne faut, d'aller, même dans le couloir vitré, seule avec cet individu dont je me défie comme du feu). Quand il a refermé la porte derrière nous, je me retourne sur lui et je lui dis: – Mais non, voyons, je n'ai pas l'air malade; pourquoi dites—vous ça? – Non? Et ces yeux battus jusqu'aux lèvres? – Eh bien, c'est la couleur de ma peau, voilà Il s'est assis sur le banc et me tient debout de vant lui contre ses genoux.
– Tais—toi, tu dis des bêtises. Pourquoi as—tu: fâché contre moi ?
Es* me comprends bien. Tu as une frimousse, tu sais, qui vous trotte dans la tête quand on l'a vue! (Je ris stupidement. O Père Eternel, envoyezmoi de l'esprit, des reparties fines, car je m'en sens terriblement dénuée!) – Est—ce vrai que tu vas te promener toujours seule dans les bois? – Oui, c'est vraiz Pourquoi? — Parce que, coquine, tu vas trouver un amoureux, peut—être: es si bien surveillée! Je hausse les épaules: – Vous connaissez aussi bien que moi tous les gens d'ici; mé voyez—vous un amoureux dedans? — C'est vrai, Mais tu aurais assez de vice... Il me

serre les bras, il fait briller ses yeux et ses dents. Quèlle chaleur ici! J'aimerais mieux qu'il me laissât rentrer. — Si tu es mal portante, que ne viens—tu me consulter, chez moi? Je réponds trop vite «Non! je n'irai pas. » et je cherche à dégager mes bras, mais il me tient solidement, et lève vers moi des yeux ardents et méchants,— beaux aussi, c'est vrai. – O petite, petite charmante, pourquoi as tu peur? Tu as si tort d'avoir peur de moi! Crois tu que je sois un goujat? Tu n'aurais rien à crain dre, rien.O petite Claudine, tu me plais tant, avec tes yeux d'un brun chaud et tes boucles folles! Tu es faite comme une petite statue adorable, je suis sûr. Il se dresse brusquement, m'enveloppe et m'embrasse; je n'ai pas eu le temps de me sauver, il est trop fort et trop nerveux, et mes idées sont en salade dans ma tête. En voilà une aventure! Je ne sais plus ce que je dis, ma cervelle tourne. Je ne peux pourtant pas rentrer en classe, rouge et secouée comme je suis, et je le sens derrière moi qui va vouloir m'embrasser encore, sûrement. J'ouvre la porte du perron, je dévale dans la cour jusqu'à la pompe où je bois un gobelet d'eau. Oufl. Il faut remonter. Mais il doit s'être embusqué dans le couloir. Ah! et puis zut! Je crierai s'il veut me reprendre. C'est qu'il m'a embrassée sur le coin de la bouche, ne pouvant faire mieux, cet animal—là! Non, il n'est plus dans le corridor, quelle — chance! Je rentre dans la classe, et je le vois debout, près du bureau, causant tranquillement avec Mlle Sergent. Je m'assieds à ma place, il me dévisage et demande: – Tu n'as pas bu trop d'eau, au moins? Ces gosses, ça avale des gobelets d'eau froide, c'est détestable pour la santé. Je suis plus hardie, devant tout le monde. – Non, je n'ai bu qu'une gorgée, c'est bien assez, je n'en reprendrai pas.

Il rit d'un air content:

– Tu es drôle, tu n'es pas trop bête. Mlle Sergent ne comprend pas, mais l'inquiétude qui plissait ses sourcils s'efface peu à peu; elle n'a plus que du mépris pour la tenue déplorable que j'affiche avec son idole. J'en ai chaud, moi; il est stupide! La grande Anaïs flaire quelque chose de suspect et ne peut se tenir de me demander: «Il t'a donc auscultée de bien près, que tu es si émue? » Mais ce n'est pas elle qui me fera parler: «Tu es bête! Je te dis que je viens de la pompe. » La petite Luce, à son tour, se frotte contre moi comme une chatte énervée et se risque à me questionner: «Dis, ma Claudine, qu'est—ce qu'il a donc à t'emmener comme ça? – D'abord, je ne suis pas «ta » Claudine; et puis ça ne te regarde pas, petite arnie ". Il avait à me consulter sur l'unification des retraites. Parfaitement. – Tu ne veux jamais rien me dire, et moi je te dis tout! – Tout quoi? Qa m'avance à grand'chose de savoir que ta sœur ne paie pas sa pension, ni la tienne, et que Mlle Olympe la couvre de cadeaux, et qu'elle porte des jupons en soie, et que. – Houche! Tais—toi, je t'en prie! Je serais perdue si on savait que je t'ai raconté tout ça!

1. Terme de mépris; outil en mauvais état.

– Alors ne me demande rien. Si tu es sage, je te donnerai ma belle règle en ébène, qui a des filets en cuivre. –Oh! tu es gentille! Je t'embrasserais bien, mais ça te déplaît.. – Assez; je te la donnerai demain — si je VeuX | [Car la passion des «articles de bureau » s'apaise en moi, ce qui est encore un bien mauvais symptôme. Toutes mes camarades (et j'étais naguère comme elles) raffolent des «fournitures scolaires », nous nous ruinons en cahiers de papier vergé, à couvertures de «moiré métallique », en crayons de bois de rose, en plumiers laqués, vernis à s'y mirer, en porte—plumes de bois d'olivier, en règles d'acajou et d'ébène comme la mienne qui a ses quatre arêtes en cuivre, et devant laquelle pâlissent d'envie les pensionnaires trop peu fortunées pour s'en payer de semblables. Nous avons de grandes serviettes d'avocat en maroquin plus ou moins du Levant, plus ou moins écrasé. Et si les gamines ne font pas, pour leurs étrennes, gaîner de reliures voyantes leurs bouquins de classe, si je ne le fais pas non plus, c'est uniquement parce qu'ils ne sont pas notre propriété. Ils appartiennent à la commune, qui nous les fournit généreusement, sous obligation de les laisser à l'École quand nous la quittons pour n'y point revenir. Aussi, nous haïssons ces livres administratifs, nous ne les sentons pas à nous, et nous leur jouons d'horribles farces; il leur arrive des malheurs imprévus et bizarres; on en a vu tomber dans les cabinets, on en a vu prendre feu au poêle, l'hiver; on en a vu sur qui les encriers se renversaient avec une rare prédilection; ils attirent la foudre, quoi! Et toutes les avanies qui surviennent aux tristes «Livres de la commune » sônt le sujet de longues lamentations de Mlle Lanthenay et de terribles semonces de Mlle Sergent.]

Dieu, que les femmes sont bêtes! (Les petites filles, la femme, c'est tout un.) Croirait—on que / depuis les «coupables tentatives » de cet enragé coureur de Dutertre sur ma personne, j'éprouve— —— • • — 4 % Ria micomme qui dirait une vague fierté? Bien humiliante pour moi, cette constatation. Mais je sais —— pourquoi; au fond, je me dis: «Puisque celui—là, qui a connu des tas de femmes, à Paris et partout, me trouve plaisante, c'est donc que je ne suis pas très laide! » Voilà. C'est plaisir de vanité. Je me doutais bien que je ne suis pas repoussante, mais j'aime à en être sûre. Et puis, je suis contente d'avoir un secret que la grande Anaïs, Marie Belhomme, Luce thenay et les autres ne soupçonnent pas.

La classe est bien dressée, maintenant. Toutes les gosses, jusqu'à la troisième division incluse, savent qu'il ne faut jamais pénétrer pendant la récréation dans une classe où les institutrices se sont enfermées. Dame, l'éducation ne s'est pas faite en un jour! On est entré plus de cinquante fois, l'une, l'autre, dans la classe où se cachait le tendre couple, mais on les trouvait si tendrement enlacées, ou si absorbées dans leur chuchotement, ou bien Mlle Sergent tenant sur ses genoux sa petite Aimée avec tant d'abandon, que les plus bêtes en restaient interdites, et se sauvaient vite sur un «Qu'est—ce que vous voulez encore ?» de ' la rousse, épouvantées par le froncement féroce de ses sourcils touffus. Moi comme les autres j'ai fait irruption souvent, et même sans intention, quelquefois: les premières fois, quand c'était moi, et qu'elles se trouvaient par trop rapprochées, on se levait vivement, ou bien l'une feignait de retordre le chignon défait de l'autre,— puis elles ont fini par ne plus se gêner pour moi. Alors, ça ne m'a plus amusée. Rabastens ne vient plus; il s'est déclaré à maintes reprises «trop intimidé de cette intimité », et et cette façon de dire lui semblait une sorte de jeu de mots qui l'enchantait. Elles, elles ne songent plus à autre chose qu'à elles—mêmes. L'une vit sur les pas de l'autre, marche dans son ombre, elles s'entr'aiment si absolument que je ne songe plus à les tourmenter, près d'envier leur délicieux oubli de tout le reste.

Là! Ça y est; ça devait arriver! Lettre de la petite Luce que je trouve en rentrant à la maison, dans une poche de ma serviette.